EX·LIBRIS·NILS·GYLDENSTOLPE·

John Carter Brown
Library
Brown University

VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

CATHERINE II,

DANS LE NORD

DE LA RUSSIE ASIATIQUE,

DANS LA MER GLACIALE, etc.

T. I.

VI. 84

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs Héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les Officiers de Paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire; faute de quoi, il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la Loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 15 Thermidor an X de la République Française.

Boisson

RFJCB

VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

CATHERINE II,

DANS LE NORD

DE LA RUSSIE ASIATIQUE,

DANS LA MER GLACIALE,

DANS LA MER D'ANADYR, ET SUR LES CÔTES DE L'AMÉRIQUE,

DEPUIS 1785 JUSQU'EN 1794,

PAR LE COMMODORE BILLINGS;

RÉDIGÉ PAR M. SAUER,

Secrétaire-Interprète de l'Expédition,

ET TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Avec une Collection de quinze Planches, format *in*-4°., dessinées sur les Lieux.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN X (1802)

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

L'EXPÉDITION du Commodore Billings avoit été trop hautement annoncée, pour que l'on ne regrettât pas de voir la Cour de Russie priver l'Europe des lumières que la Relation de ce Voyage devoit répandre sur l'Histoire Naturelle et la Géographie des Côtes et des Iles de la Mer Glaciale, et de la Partie Septentrionale de l'Océan pacifique, ainsi que sur les Nations qui peuplent ou fréquentent ces Contrées sauvages. Cependant, pour que nous eussions cette Relation, il a fallu qu'un Anglais, qui avoit été employé en qualité de Secrétaire de l'Expédition, vînt rédiger ses Notes à Londres.

La Relation du Voyage de Billings peut en partie être regardée comme la suite de celles des Capitaines Cook et Vancouver.

Elle a, en outre, l'avantage de contenir beaucoup moins de détails Nautiques, et de faire connoître des Pays et des Peuples que ni Cook ni Vancouver n'ont pu voir. Elle ne laisse plus aucun doute sur la manière dont a pu être peuplée la partie de l'Amérique qui avoisine le Territoire Russe.

La Carte et les Gravures qui accompagnent cet Ouvrage, doivent faire distinguer le burin du citoyen *Adam*, jeune Graveur qui joint à beaucoup de talent un grand amour pour son Art.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

LES nombreuses Découvertes de l'immortel Navigateur Cook, firent naître dans toute l'Europe une sorte d'enthousiasme et un ardent désir de connoître les parties du Globe qui restoient encore à découvrir. Cependant, quoique plus intéressée à ces événemens qu'aucune autre Puissance, la Russie étant occupée d'objets différens, crut long-temps que les Contrées éloignées et stériles, dépendantes de son vaste Empire, ne méritoient pas l'argent et les soins qu'il en coûteroit pour les bien connoître. Le génie de cette Nation ne fut réveillé que par la Relation des Découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, publiée par le Docteur William Coxe. L'Impératrice Catherine II ordonna de faire une Traduction de ce Livre, pour

son propre usage, bien que les Mémoires originaux d'où il étoit tiré, fussent dans les Archives de l'Amirauté de Pétersbourg.

La Cour de Russie fut étonnée en voyant que quelques Aventuriers Russes avoient découvert des Iles et un Continent dont elle avoit bien eu récemment une idée, mais qu'elle ne savoit être ni très-étendu, ni voisin de son Territoire; elle soupçonnoit seulement qu'il pouvoit faire partie de l'Amérique. D'ailleurs les Navigateurs Russes n'avoient ni déterminé la situation géographique des Pays nouveaux où ils étoient allés, ni observé de quel avantage ils pouvoient être pour la Russie. Ils avoient seulement rapporté que ces Pays existoient.

La vaste étendue des Contrées soumises aux Russes, indépendamment des Conquêtes nouvellement faites en Europe, devint l'objet des entretiens de la Cour de Pétersbourg. M. William Coxe, qui se trouvoit alors dans cette ré-

sidence[1], profita d'une occasion si favorable pour suggérer l'idée d'une Expédition, destinée à compléter la connoissance géographique des Possessions russes les plus éloignées, et des parties septentrionales de la Côte opposée, que le Capitaine Cook n'avoit pas eu le temps de bien observer. Le Savant Docteur pallas, qui jouissoit d'un grand crédit, se chargea de faire part de cette idée à sa Majesté Impériale. Cette Princesse l'accueillit favorablement, et adopta le plan qu'avoient déjà tracé MM. Pallas et Coxe. Aussitôt le Comte Besborodko reçut ordre d'adresser, à ce sujet, un Oukase au Collége de l'Amirauté.

Le Collége de l'Amirauté reçut cet Oukase dans l'automne de 1784. M. Billings, qui venoit d'entrer dans la Marine Impériale en qualité de Lieutenant, dit qu'il avoit été Aide-Astronome du Capitaine Cook, pendant le dernier

[1] M. William Coxe étoit alors Gouverneur du Lord Herbert, et l'accompagnoit dans ses Voyages. (*Note du Traducteur.*)

Voyage de ce célèbre Navigateur; et d'après cela, on le jugea digne d'être mis à la tête de l'Expédition Russe[1].

Cependant cette Expédition ne s'exécutoit pas, lorsqu'en Juillet 1785, les Gazettes annoncèrent le départ de M. de la Pérouse pour un Voyage autour du Monde. Cette nouvelle fit reprendre avec activité le projet adopté par l'Impératrice. Le 8 Août suivant, elle adressa un nouvel Oukase à l'Amirauté, Oukase auquel étoient jointes les Instructions données au Capitaine Billings[2].

On ne négligea rien de tout ce qui sembloit devoir contribuer au succès d'une telle Entreprise. On accorda d'avance aux Officiers et aux Matelots qui devoient en être, les récompenses qu'on crut les plus propres à exciter leur émulation; et l'on donna des ordres à tous les Gouverneurs et Commandans de la

[1] *Voyez* ce qui est rapporté sur cela, dans l'*Histoire de Catherine II*, tom. II, page 402 et suivantes.

[2] *Voyez* l'Appendice, N°. X.

Sibérie, de les aider de tout leur pouvoir.

Le Capitaine Billings obtint l'agrément de choisir lui-même ses Officiers, et de prendre sous ses Ordres toutes les Personnes qu'il croiroit lui être utiles.

J'étois connu du Docteur Pallas et du Capitaine Billings. L'un et l'autre me proposèrent d'être de l'Expédition, en qualité de Secrétaire et de Traducteur; ce que j'acceptai, à condition qu'à mon retour, j'aurois le droit de publier mes Observations.

Cependant, au retour du Voyage, j'arrivai à Pétersbourg[1], dans un état de maladie qui ne fit qu'empirer pendant l'été. Le Médecin Rogers, qui est maintenant à Londres, le Docteur Merck et le Chirurgien-Major Robeck[2], jugèrent unanimement que si je passois l'hiver suivant en Russie, je pourrois en être victime, et que je devois faire en sorte d'habiter quelque temps un climat plus doux.

[1] Le 10 mars 1794.

[2] MM. Merck et Robeck avoient été de l'Expédition.

En conséquence je m'adressai, conformément aux règles du service, au Capitaine Billings, pour qu'il représentât ma situation à l'Amirauté, et qu'il me fît obtenir un congé de quatre mois.

J'avois fait ma demande le 2 Septembre; le 5 du même mois, on me répondit d'une manière aussi défavorable qu'inattendue. Mais je ne ferai point ici le détail de mes maux, pour me faire un mérite de les avoir soufferts; j'aime mieux parler des choses qui ont rapport à l'Expédition, parce qu'elles doivent bien plus intéresser les Lecteurs. Je ne puis pourtant m'empêcher de reconnoître publiquement que j'eus alors les plus grandes obligations à quelques-uns de mes Compatriotes établis à Pétersbourg [1].

A mon arrivée à Londres, le Doc-

[1] MM. William Porter, William Jones, Alexandre Grant, Laurence Brown, Thomas Warre, William Wilson, Alexandre Shairp, John Booker, John-Samuel Barnes, John Venning, William-Glen Johnston, John-Glen Johnston, Edward-James Smith, le Docteur Simpson et le Docteur Guthrie.

teur Gurthsore, Membre de la Société Royale, le Révérend William Coxe, et le Révérend King Pitt, m'ont également comblé de marques de bienveillance.

M. Thomas Harvey m'avança en Russie tout l'argent dont j'avois besoin; et je ne dois oublier ni sa générosité, ni l'amitié de M. Charles Grant, du Docteur Rogers, et de quelques autres dignes Anglais [1].

Pendant mes Voyages, je fus souvent obligé de faire des Notes sur de petits morceaux de papier. — Depuis, j'ai eu soin de transcrire ces Notes; mais quelquefois j'ai été forcé d'avoir recours à ma mémoire; ce qui, joint à plusieurs lignes tracées avec un crayon noir, qui se sont trouvées effacées, m'auroit empêché de donner une Carte des deux Continens, sans le secours de M. Arrow-

[1] Tels sont MM. James Gibson, Samuel Stratton, John Rowlatt, William Lotherington, et mon Compagnon de Voyage de Pétersbourg à Londres, M. Edmond Rodd.

smith. Ce Géographe ayant désiré de voir mes Observations, les a comparées avec les premières Découvertes dans ces Contrées; et voyant que les distances marquées dans les Cartes qu'il avoit, surtout dans celle de Schalauroff, étoient d'accord avec les Observations Astronomiques, faites par le Capitaine Billings dans la Mer Glaciale, ainsi qu'avec les esquisses des Indigènes, il a cru pouvoir bien placer le Cap Schalatskoï, et toute la Côte qui s'étend entre le Promontoire Oriental de l'Asie et l'Embouchure de la Kovima. Cette comparaison montre que les Cartes Russes sont en général fautives, parce qu'elles portent cette Côte beaucoup trop dans le Nord.

Les Iles situées entre les deux Continens sont très-exactement placées sur ma Carte; et je dois, à cet égard, beaucoup de remercîmens à M. Arrowsmith. J'en dois aussi à M. Alexandre: son crayon m'a mis à même de joindre

à cet Ouvrage des Vues et des Costumes dont la Gravure est supérieurement exécutée [1].

Après avoir mûrement réfléchi sur la nature et le but de mon Livre, je crois devoir publiquement inviter le Commandant de l'Expédition, et tous les Officiers qui composoient, avec moi, son État-Major, de corriger les erreurs qu'ils apercevront dans mes Récits, et celles qui proviennent de mon défaut de connoissances dans les choses qui étoient respectivement de leur ressort. Mon principal objet a été de bien examiner ce que j'ai eu occasion de voir, et de le décrire avec le simple langage de la vérité.

Ma Relation est tirée du Journal du Capitaine Billings, et du Journal du Vaisseau, tenu par M. Batakoff et par ses Aides. Cependant je crains que quel-

[1] Je dois dire aussi que les Libraires Cadell et Davies ont mis dans la publication de cet Ouvrage, le zèle et l'honnêteté qui les distinguent toujours.

ques relèvemens ne soient pas bien exacts, et j'avoue que, dans beaucoup d'endroits, il m'a été impossible de savoir si les distances énoncées étoient en milles géographiques ou en milles allemands, parce qu'on se servoit trop indistinctement des uns et des autres.

EXPLICATION

De quelques Mots Russes, Tartares, Kamtchadales, ou Aléoutes, employés dans cet Ouvrage.

Baïdar, C'est le nom qu'on donne à Okhotsk, au Kamtchatka, aux îles Aléoutes et en divers autres lieux, aux canots du pays. Ces canots, pointus par les deux bouts, sont construits de la manière suivante : ils ont une quille et trois couples de chaque côté ; les premières pour former un fond plat ; les secondes pour porter les bancs des rameurs ; les troisièmes pour servir de plat-bord. De légères courbes sont attachées à la quille et aux couples avec des brins de nageoire de baleine ; et

le tout est recouvert avec des peaux d'animaux marins, lesquelles tiennent lieu de bordages.

Ces canots tirent très-peu d'eau, portent des charges considérables, résistent bien à la houle, et sont très-commodes pour le cabotage et les voyages le long des côtes. Lorsqu'une chaloupe a besoin de douze rameurs, il ne faut que quatre hommes pour conduire un baïdar de la même grandeur. Le soir on hale le baïdar sur la plage, on le renverse, et il sert de tente. Les petits baïdars sont entièrement couverts; c'est-à-dire que la peau qui les couvre forme un pont, où il y a une, deux, ou trois ouvertures, suivant le nombre de pagayeurs qui doivent s'y placer.

Bazar, Renok,	C'est un marché où tout le monde a le droit d'étaler et de vendre.
Gorodnitchik,	Maire d'une ville.
Gouba,	Baie.
Kamen,	Montagne stérile, ou rocher isolé.
Kamley,	Habillement qui ressemble à une camisole de charretier, et est fait de nankin, de toile, de peau ou d'intestins d'animaux marins.
Kouass,	Boisson fermentée, faite avec des herbes, des baies, des racines et de la farine.
Kre'post,	En Russie ce mot signifie un fort régulier. Au Kamtchatka on s'en sert pour désigner tout endroit entouré de murs, et on y donne même ce nom aux lieux où l'on a eu intention de construire une forteresse ; ainsi l'on dit Petro-Paulofsky-Kre'post,

quoiqu'à Petro-Paulofsky[1] il n'y ait point de fort.

LAÏD, ou LAÏDENOÏ-BEREG, Plage rocheuse que couvre la haute mer.

MOUYS, ou MYS, Cap.

NOSS, Promontoire.

OSTROF, Ile.

OSTROG, Enceinte carrée faite avec des palissades de huit pieds de haut, tout autour de laquelle on a pratiqué des meurtrières. Il y a ordinairement quatre entrées, et au-dessus de chaque entrée une tour.

OUST, Embouchure de rivière.

OUTCHENIK, Instituteur, ou précepteur.

OZER, Lac.

PARK, Habillement semblable au kamley, mais fait seulement avec des peaux d'animal dont le poil est en dessus, ou de peaux d'oi-

[1] Saint-Pierre et Saint-Paul.

seaux

seaux auxquelles restent attachées les plumes.

PEDEROFSCHIK, Un chef.

POLOG, Tente fort basse qui sert de lit et de siége. On donne aussi ce nom à une moustiquère.

POUD, Poids de Russie, équivalent à quarante livres russes, trente-six livres anglaises, trente-trois livres poids de marc, et seize kilogrammes.

PRISTAN, Embarcadaire.

PROMYSCHLENICK, Chasseur.

REKA, Rivière.

RETSCHKA, Ruisseau.

SAJÈNE, Toise russe, équivalente à sept pieds anglais.

SCHITIK, Grand canot où les bordages sont attachés avec des pleyons, et les vides garnis de mousse, et recouverts avec des lattes d'environ deux pouces de large, pour empêcher la mousse d'être emportée

par le frottement des vagues. Le nom de ce canot signifie *cousu*. Il n'y a, en effet, ni clous ni chevilles.

SLOBODA, Grand village avec une église

SOPKA, Montagne pointue.

TOYON, Titre des chefs yakouts.

VERSTE, Lieue russe : on en compte cent quatre et demie au degré.

LISTE
DES PLANCHES

Qui composent l'Atlas *in*-4°. gravé pour cet Ouvrage.

PLANCHE Ire. Vue du Port d'Okhotsk.
II. Vue de la Montagne de Schilkap et des Tentes des Tongouths.
III. Vue de la ville de Zaschiversk.
IV. Vue du Tombeau du Capitaine Clerke au Kamtchatka.
V. Un Homme et une Femme d'Ounalaschka.
VI. Insulaire de Kadiak.
VII. 1°. Vue des Établissemens de Schelikoff dans l'Ile de Kadiak.
2°. Extrémité Septentrionale de l'Ile d'Yanaga.
3°. Ile d'Atcha.
VIII. 1°. Ile d'Attou.
2°. Ile d'Aguttou.
3°. Ile de Boudyr.
4°. Ile de Kyska.
IX. 1°. Ile de Gore.

2°. La même Ile, vue du Canal.
3°. La même Ile, vue à quatre milles à l'Ouest un quart Nord.
4°. Ile de Semiposchnoï.

X. Armes, Vêtemens, Tombeau et Canot.

XI. Masques et Armes des Ounalaschkans.

XII. Vue des Sources chaudes d'Ozornoï au Kamtchatka.

XIII. Femme Tchoutski.

XIV. Un Tchoutski armé, avec sa Femme et son Enfant.

XV. CARTE du Détroit qui sépare L'ASIE DE L'AMÉRIQUE, avec la Côte des TCHOUTSKIS, tracée d'après les Observations faites dans la Mer Glaciale, depuis 1786 jusqu'en 1794.

ERRATA

DU TOME PREMIER.

PAGES 2,	LIGNES 23,	D'ailleurs; *effacez* ce mot.
21,	21,	Anton Batahoff ; *lisez* Anton Batakoff.
138,	24,	Un renard à pierre ; *lisez* un isatis.
149,	25,	Seredni ; *lisez* Neizchni.
155,	15,	Faire; *lisez* faire passer.
170,	4,	Des montagnes ; *lisez* de montagne.
171,	11,	Espèce ; *lisez* espèce.
305,	8	*de la note*, pierre ; *lisez* pierres.
322,	26,	Femelles ; *lisez* femmes ou filles.
340,	1,	Après le mot établissement; *lisez* (*Voyez* Pl. VII.)

VOYAGES
ET NOUVEAUTÉS

En vente chez F. Buisson, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.

Relation de l'Ambassade anglaise, envoyée en 1795 dans le Royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans; par le Major *Michel Symes*, chargé de cette Ambassade: suivie d'un Voyage fait en 1798 à Colombo, dans l'Ile de Ceylan, et à la baie de Da Lagoa, sur la côte orientale de l'Afrique; — de la Description de l'Ile de Carnicobar et des Ruines de Mavalipouram: traduits de l'anglais, avec des Notes, par *J. Castéra.* 3 vol. in-8°. imprimés sur carré fin de Buges, et sur des caractères de cicéro neuf; avec un volume grand in-4°. cartonné, contenant 30 belles Planches, Vues-Marines, Plans, Portraits, Costumes, Monumens, etc. gravés en taille-douce, par *J. B. P. Tardieu l'aîné,* dessinés sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur, et imprimés sur nom-de-Jésus. Prix, 24 francs broché. — On a tiré aussi 25 exemplaires en papier vélin: 48 fr.

Ambassade au Thibet et au Boutan, contenant des Détails très-curieux sur les Mœurs, la Religion, les Productions, et le Commerce du Thibet, du Boutan et des Etats voisins; et une Notice sur les événemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793; par M. *Samuel Turner,* chargé de cette Ambassade: traduit de l'anglais, avec des Notes, par *J. Castéra.* 2 vol. in-8°, imprimés sur papier carré fin et caractères de cicéro neuf; avec un volume in-4°. sur grand-raisin, contenant 15 Planches, Vues, Monumens, Hiéroglyphes, Plans, Animaux, Carte Géographique, etc. dessinés sur les lieux et gravés en taille-douce par *Tardieu l'aîné.* Prix, 12 fr. broché. En papier vélin, 24 fr.

Voyage en Grèce et en Turquie, *fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour Ottomane;* par *C. S. Sonnini*, Auteur du *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte;* Membre de plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de l'Europe: 2 vol. in-8°. sur carré fin, et cicéro neuf; avec un volume grand in-4°. sur nom-de-Jésus, contenant une très-grande et très-belle Carte coloriée, et des Planches gravées en taille-douce par d'habiles Artistes. Prix, 18 fr. On a tiré 25 exemplaires en papier vélin: 36 fr.

Voyage dans la Haute et Basse-Egypte, fait par ordre de l'ancien Gouvernement (sous Louis XVI), et contenant des Observations de tous genres; par *C. S. Sonnini*, ancien Officier et Ingénieur de la Marine Française, Membre de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires, et l'un des Collaborateurs de *Buffon*, pour la partie Ornithologique: 3 vol. in-8°., avec un vol. in-4°. renfermant une Collection de *quarante* Planches, gravées en taille-douce par *J. P. Tardieu*, contenant des Portraits, Vues, Plans, Carte Géographique, Antiquités, Plantes, Animaux, etc. dessinés sur les lieux, sous les yeux de l'Auteur. Prix, 21 fr. broché.

Seconde Edition du Voyage dans l'intérieur de la Chine et en Tartarie, fait dans les années 1792, 1793 et 1794, par lord *Macartney*, Ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de l'Empereur de la Chine, etc. traduit de l'anglais, avec des Notes, par *J. Castéra*, Auteur de l'*Histoire de Catherine II.* Seconde Edition, augmentée d'un volume de texte, et de 32 *nouvelles* Planches: 5 vol. in-8°., avec une Collection de 35 Planches et 4 Cartes, dessinées à *Londres*, et supérieurement gravées en taille-douce par *J. B. P. Tardieu.* Prix, 28 francs broché.

Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la Relation de cinq Années de Courses et d'Observations faites dans cette Contrée intéressante et peu connue, avec des Détails curieux sur les Indiens de la Guiane et les Nègres, par le Capitaine *Stedman;* traduit de l'anglais par *P. F. Henry*,

suivi du Tableau de la Colonie Française de Cayenne, par le Traducteur : 3 vol. in-8°., avec un vol. in-4°. renfermant une Collection de *quarante - quatre* Planches gravées en taille-douce, contenant des Vues-Marines, Cartes Géographiques, Plans, Portraits, Costumes, Animaux, Plantes, etc. dessinés sur les lieux par *J. G. Stedman*. Prix, 28 fr. broché.

Voyage du ci-devant Duc du Châtelet en Portugal, où se trouvent des Détails intéressans sur ses Colonies, sur le Tremblement de terre de Lisbonne, sur M. *de Pombal* et la Cour; revu, corrigé sur le Manuscrit, et augmenté de Notes sur la situation actuelle de ce Royaume et de ses Colonies; par *J. Fr. Bourgoing*, Ministre plénipotentiaire de la République Française en Suède : *Seconde Edition*, 2 vol. in-8°., avec la *Carte du Portugal* et la *Vue de la baie de Lisbonne*, gravées en taille-douce. Prix, 5 fr. 50 cent. broché.

Voyages d'Antenor en Grèce et en Asie, avec des Notions sur l'Egypte; Manuscrit grec trouvé à Herculanum; par *E. F. Lantier* : CINQUIÈME ÉDITION, revue, corrigée et augmentée par l'Auteur : 3 vol. in-8°., beau papier, Edit. soignée, avec 5 jolies gravures : 11 fr.

— La même Edition in-8°. sur papier vélin : 24 fr.

— Les mêmes Voyages, en 5 vol. in-18, avec 5 jolies gravures. Prix, 7 fr

Voyage en Italie de M. l'abbé *Barthelemy*, de l'Académie Française, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, et Auteur du *Voyage d'Anacharsis*; imprimé sus ses Lettres originales écrites au Comte *de Caylus* : SECONDE ÉDITION, augmentée d'une Notice sur la *Vie de Madame de Choiseul*; avec un Appendice, où se trouvent des morceaux inédits : publié par *A. Sérieys*, Bibliothécaire du Prytanée, et communiqué pendant l'impression au Sénateur, neveu de cet Académicien, et à M. *de Cotte*, son compagnon de voyage en Italie. Un vol. in-8°. avec une Planche : 5 francs br. En papier vélin, 10 fr.

VOYAGE

VOYAGE

DANS

LE NORD DE LA RUSSIE

ASIATIQUE,

DANS LA MER GLACIALE,

DANS LA MER D'ANADYR

ET SUR LA CÔTE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE PÉTERSBOURG. — ROUTE JUSQU'A LA VILLE D'IRKOUTSK.

Le 8 août 1786, l'impératrice Catherine II écrivit au collége de l'amirauté pour l'informer qu'elle venoit de nommer au commandement d'une expédition secrète, astronomique et géographique, le capitaine-lieutenant Joseph Billings; expédition qui avoit pour objet de naviguer dans la mer Glaciale, d'en décrire les côtes et de déterminer la situation géogra- 1785. Août.

1785. Août. phique des îles situées dans les mers qui séparent le continent d'Asie de celui d'Amérique. L'amirauté confirma le choix des officiers désignés par le commandant de cette expédition, et elle lui fournit les cartes, les journaux de tous les navigateurs qui avoient pénétré dans ces mers depuis l'année 1724, ainsi que les instrumens et les autres objets qui pouvoient lui être nécessaires.

Sept. Dans les premiers jours du mois de septembre, le lieutenant Zaritscheff [1] fut envoyé à Okhotsk, avec un constructeur de vaisseau et son aide, pour choisir et faire couper les bois propres à la construction de deux vaisseaux, dont le plan avoit été fourni par l'ingénieur-constructeur Lamb Jeames. Cet ingénieur n'avoit rien négligé pour que les officiers et les matelots fussent commodément dans ces vaisseaux.

Le capitaine Billings étant chargé de relever le cours des rivières de la Sibérie et l'intérieur de cette vaste province, nous ne partîmes point de Pétersbourg par mer. D'ailleurs les vaisseaux qu'on alloit construire à Okhotsk, devoient demeurer dans ces mers, soit comme

[1] Le capitaine-lieutenant Zaritscheff est un russe très-instruit et très-courageux. (*Note du Traducteur.*)

vaisseaux de transport, soit comme gardes-côtes armés. 1785. Sept.

Le lieutenant Zaritscheff étoit chargé de remettre au gouverneur-général d'Irkoutsk et du Kolivan, une dépêche de l'impératrice qui, en lui apprenant l'objet de l'expédition du capitaine Billings, lui enjoignoit de donner ordre au gouverneur d'Okhotsk de fournir les hommes et les diverses choses dont on auroit besoin pour accélérer les préparatifs de cette expédition.

Tous ceux qui devoient être du voyage partirent de Pétersbourg par petits détachemens, vers la mi-octobre. Je quittai cette ville le 25 du même mois à huit heures du soir, avec le capitaine Billings, et M. Robeck, premier chirurgien de l'expédition. Le vent souffloit très-fort, et la pluie rendoit le chemin si mauvais, que nous n'arrivâmes à Moscow que le 5 novembre à huit heures du matin. Je ne me permettrai aucune remarque sur la route de Pétersbourg à Moscow, ni sur les villages qu'on y trouve, parce que tout cela a été décrit avec beaucoup d'exactitude par M. William Coxe: mais quand j'aurai occasion de parler de lieux moins connus, je ne manquerai pas de faire part à mes lecteurs, de mes observations. Octob. Novem.

1785. Novem. Le lieutenant Hall [1], nommé commandant en second de l'expédition, avoit eu ordre d'attendre à Moscow le capitaine Billings. Les autres personnes qui en dépendoient, avoient pris le chemin de Kasan, pour se rendre sans tarder à Irkoutsk.

Nous achetâmes à Moscow beaucoup de choses pour notre voyage. Nous prîmes dans le dépôt général de remèdes que le gouvernement a dans cette capitale, ceux qu'on jugea être nécessaires pour l'expédition. Le 10 Décem. décembre nous fîmes partir notre bagage avec le lieutenant Hall, pour Kasan; et le 15 nous nous remîmes en route, le capitaine Billings, le chirurgien Robeck et moi. Nous étions alors accompagnés par le pilote Batakoff, et par des soldats qui voyageoient dans des voitures et dans des traîneaux.

Le chemin étoit légérement couvert de neige. Le 18 décembre nous arrivâmes à Paulowa, village [2] qui contient deux mille cinq

[1] M. Hall est anglais. Voyez la justice qui lui est rendue, ainsi qu'à M. Zaritscheff et au danois Bering, dans l'*Histoire de Catherine II*, tome II, page 404. (*Note du Traducteur.*)

[2] Paulowa n'a, dans la langue russe, que le titre de *sloboda*, village. (*Note du Traducteur.*)

cents maisons, dont un petit nombre est élégamment bâti en briques. Il y a aussi cinq églises. Paulowa peut être considéré comme le Birmingham[1] de la Russie. Ce village et ses habitans appartiennent au comte Scheremetoff[2]. Les habitans de Paulowa sont tous fabricans ou marchands de quincaillerie. Ils ont beaucoup de petits bâtimens avec lesquels ils naviguent sur la mer Caspienne, et font un grand commerce des produits de leurs manufactures. Paulowa est situé sur l'Oka, rivière qui se jette dans le Volga. — Nous achetâmes à Paulowa des couteaux, des ciseaux, des boutons de métal, et divers autres articles propres à faire des présens aux indigènes des lieux où nous devions nous arrêter dans notre voyage. 1785. Décem.

A six cent vingt-cinq verstes nous trouvâmes le village de Scartog, habité par des Tscheremisses[3]. Nous entrâmes alors dans

[1] On sait que Birmingham, située dans la province de Warwick, est le lieu d'Angleterre où il y a le plus de manufactures d'acier. (*Note du Traducteur.*)

[2] Le comte Scheremetoff, le plus riche particulier de la Russie, possède cent vingt mille paysans, et a au moins six cent mille roubles de revenu, ou trois millions de livres tournois. (*Note du Traducteur.*)

[3] Les Tscheremisses sont répandus dans les gouver-

1785. Décem. une grande forêt de chênes qui, pour la plupart, étoient d'une médiocre venue ; et après avoir fait soixante-quinze verstes dans cette forêt, nous arrivâmes à Kasan, dans la soirée du dimanche 22 décembre [1]. Nous trouvâmes là, pleins de joie et de santé, tous ceux qui devoient être de notre expédition.

Kasan est une ville régulière et bien bâtie [2] sur une rivière du même nom, qui, trois verstes plus bas, réunit ses eaux à celles du Volga. Les habitans de Kasan, russes, tartares et arméniens, sont presque tous marchands, et font un commerce très-étendu.

Beaucoup de nobles habitent leurs terres dans les environs de Kasan. D'autres, qui ont quelque raison de s'éloigner de la capitale, choisissent Kasan pour leur séjour. Nous observâmes qu'il y avoit entr'eux beaucoup d'union, et qu'ils exerçoient une grande hospitalité envers les étrangers. Comme tels, nous fûmes singulièrement bien traités par eux. Nous eûmes, sur-tout, à nous louer de

nemens de Kasan, de Nijégorod et d'Oufa, et font partie de la nation finnoise. (*Note du Traducteur.*)

[1] A environ huit heures.

[2] Kasan est situé à 55° 43′ de latitude nord, et à 49° 15′ à l'est du méridien de Greenwich.

l'amiral Zchemtchouzchnikoff, président de l'amirauté et directeur de l'arsenal de marine. Sa maison étoit notre rendez-vous général. Cet officier étoit allé, en 1770, en Angleterre, fréter des vaisseaux de transport pour l'escadre du comte Alexis Orloff, et il étoit extrêmement attaché à la nation anglaise. Nous fêtâmes chez lui le premier de l'an 1786, et il but avec nous à la santé de George III, et au succès de ses flottes. Le souvenir des honnêtetés qu'il avoit reçues en Angleterre, lui inspiroit une sorte d'enthousiasme, et sembloit lui faire un plaisir égal à celui que j'éprouve en ce moment, en me rappelant la bienveillance qu'il m'a témoignée. Sa table étoit toujours abondamment servie, et ses vins étoient d'une excellente qualité.

1785. Décem.

1786. Janvier.

Le 6 janvier, après les cérémonies qui se pratiquent ce jour-là en Russie [1], nous dînâmes chez le gouverneur de Kasan. Ce gouverneur avoit rassemblé une société si mélangée, que je ne peux m'empêcher d'en faire ici mention. Il y avoit d'abord l'évêque de Kasan, homme très-instruit, grand ami des pauvres

[1] Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, les popes baptisent les adultes, en les plongeant dans les rivières qui sont toujours gelées. (*Note du Traducteur.*)

1786. Janvier. et fondateur d'une école pour leurs enfans. Ensuite on y voyoit le chef des prêtres mahométans, un prêtre luthérien, né en Allemagne, des Russes, des Anglais, des Français et des Italiens. Le dîné ne brilloit pas par la magnificence, les vins n'étoient pas délicieux : malgré cela la bonne humeur des convives ne fut point altérée par des réflexions sur le peu de générosité de notre hôte.

Toutes les choses nécessaires à la vie et quelques objets de luxe abondent à Kasan, et s'y vendent à un prix très-modéré.

Notre bagage fut expédié de Kasan en quatre fois différentes [1], et chaque fois avec six kibitkis, montés sur des traîneaux; ceux qui le conduisoient eurent ordre de se rendre à Irkoutsk le plus promptement possible.

Le 9 janvier le capitaine Billings remit à l'amirauté l'état de ses effets, et demanda de nouveaux baromètres, car le mauvais état des chemins étoit cause que tous ceux dont nous avions été pourvus à notre départ, s'étoient brisés dans la route. Une de nos caisses de remèdes fut également brisée sur la glace en traversant le Volga, et une grande partie de

[1] Le 31 décembre 1785; le 2, le 3 et le 4 janvier 1786.

ce qu'elle contenoit se trouva gâté. Le chirurgien demanda qu'on remplaçât ces remèdes, et ceux qu'il reçut furent envoyés à Irkoutsk. 1786. Janvier.

Le samedi 10 janvier, nous partîmes de Kasan. Les chemins étoient bons et bien couverts de neige. Après avoir marché dix-huit verstes, nous entrâmes dans une forêt de superbes chênes, où nous fîmes vingt-quatre verstes [1]. Nous traversâmes ensuite un pays montueux, comme celui où nous venions de passer, et où croissoient, sans être très-rapprochés, des sapins, des pins communs et des bouleaux. Ces cantons sont habités par des Russes, des Tartares et des Wotiaks [2]. Les Tartares sont mahométans, et on remarque beaucoup de propreté sur leur personne et dans leurs maisons. Leurs femmes sont, en général, très-belles, et s'habillent avec une élégante simplicité. Ce peuple est labo-

[1] Lorsqu'en 1794, je retournai à Pétersbourg par le même chemin, je fus extrêmement surpris de voir qu'on avoit abattu et enlevé tous les arbres de cette forêt, et qu'il n'y restoit pas même un buisson. La forêt de Scartog, de l'autre côté de Kasan, n'avoit guère été plus épargnée.

[2] Les Wotiaks sont issus de la nation finnoise. (*Note du Traducteur.*)

1786. Janvier. rieux, probe, paisible. Cultivée par lui, une pièce de terre quelconque, produit presque deux fois autant que lorsqu'elle appartient aux Russes. Tous les villages de ces contrées, sont bâtis dans des vallées sur le bord des rivières, et entourés de jardins et de champs en culture.

Le jeudi 15 janvier, nous atteignîmes Koungour, ville située [1] sur la rive orientale de la Toulva, et contenant dix-huit cents maisons de bois. Koungour est à 2,160 verstes de Pétersbourg. C'est là que commence la chaîne des montagnes Wirchoturiennes [2].

Le village d'Atchinsky Krepost, situé sur la frontière de la Sibérie, est à quatre-vingt-huit verstes au-delà de Koungour. C'est dans son voisinage que se trouvent les mines de fer de plusieurs riches propriétaires qui vivent à Pétersbourg. Les habitans d'Atchinsky Krepost sont extrêmement robustes, et paroissent jouir d'une brillante santé. Leurs maisons sont tenues avec beaucoup de propreté. Je vis parmi eux plusieurs personnes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, qui se ressen-

[1] Latitude 57° 20′ nord. — Longitude 56° 50′ est.

[2] Ou Yougoriennes. Elles font partie des monts Ourals, appelés anciennement *monts Riphées*. (*Note du Trad.*)

toient très-peu des infirmités de la vieillesse.

1786. Janvier.

Les forêts que nous venions de traverser, étoient composées de sapins, de pins communs, de peupliers, de trembles et de bouleaux. A Atchinsky Krepost, nous vîmes, de plus, de très-beaux mélèzes.

Le 17 janvier nous arrivâmes dans la fameuse ville d'Ekaterinenbourg, bâtie dans les monts Ourals, et traversée par la rivière d'Iset. C'est cette rivière qui fait mouvoir les grandes machines avec lesquelles on fabrique des canons, des ancres de vaisseau et divers autres ouvrages de fer, ainsi que les moulins à scie, les martinets qui battent monnoie, et les machines à tailler des pierres. Tous ces établissemens appartiennent au gouvernement.

Ekaterinenbourg [1] contient environ deux mille maisons, dont plusieurs sont bâties en pierre et avec beaucoup de goût. On y voit cinq églises et des écoles publiques. Les provisions y sont à très-bas prix. Le poisson, tel que l'esturgeon, le belouga et le nalimé, ne s'y vend que vingt kopeks le poud [2]; la viande

[1] Latitude 56° 50′ nord. — Longit. 60° 17′ 10″ est.

[2] Le poud est de 40 livres poids de Russie, qui équivalent à 33 livres poids de marc. Le kopek vaut cinq centimes, ou un sou tournois. (*Note du Trad.*)

1786. Janvier 2. de bœuf cinquante kopeks le poud, et la belle farine de seigle trente-deux kopeks. Ce dernier article étoit, dit-on, très-cher, à notre passage, en comparaison de ce qu'il coûtoit auparavant; et sa cherté provenoit de ce que la récolte avoit très-peu rendu depuis trois ans.

La classe pauvre des habitans d'Ekaterinenbourg, et les condamnés, dont un petit nombre seulement travaille aux mines, vivent en grande partie d'*omuls* salés qui sont très abondans et à très-bon marché. L'omul est une espèce de hareng deux fois plus grand que le hareng ordinaire.

Les montagnes voisines d'Ekaterinenbourg offrent un champ curieux au naturaliste, et les recherches qu'il y fait sont souvent suivies de découvertes précieuses. Indépendamment des minéraux et des malachites [1], on trouve dans ces montagnes une prodigieuse quantité de cristal de roche blanc, avec des veines capillaires de différentes couleurs. Ce-

[1] La malachite est une pierre verte qui contient beaucoup de cuivre. Il y en a qui ont des taches noires et blanches, et d'autres qui sont entièrement bleues. La plus grande malachite connue a été trouvée dans les environs d'Ekaterinenbourg. Elle pesoit 107 pouds, c'est-à-dire 3,531 livres poids de marc. (*Note du Trad.*)

lui dont les veines sont rouges a été appelé par le docteur Pallas, la *chevelure de Vénus*. Guthrie a nommé le cristal à veines vertes, la *chevelure de Thétis*. Celui qui a des veines blondes s'appelle la *chevelure de Cupidon ;* celui qui les a noires, la *chevelure de Proserpine ;* et une topaze d'un jaune brun et foncé avec des veines blanches, se nomme la *chevelure de Saturne*. On trouve aussi aux environs d'Ekaterinenbourg des amethystes, des topazes, le diamant sibérien, du jaspe uni et du jaspe rayé, du porphyre et d'autres belles pierres. 1786. Janvier.

Au-delà d'Ekaterinenbourg nous vîmes un pays plus plane que celui que nous venions de traverser : il étoit aussi plus découvert et plus peuplé. Les habitans sont des Russes et des Tartares. Ces derniers non-seulement cultivent la terre, mais ils vendent de très-jolis tapis de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Le 22 janvier, nous arrivâmes à Tobolsk [1], ville qui contenoit deux mille trois cents maisons et vingt-trois églises. La plupart de ces édifices étoient alors en bois [2]. Tobolsk est

[1] Latit. 58° 12′ 20″ nord. — Longit. 67° 19′ 10″ est.

[2] En 1787, Tobolsk fut réduite en cendres : mais lorsque j'y repassai en 1794, elle étoit rebâtie sur un

1786. Janvier. bâtie vis-à-vis de l'endroit où le Tobol se jette dans l'Irtisch. Cette ville fait un très-grand commerce. Elle est fréquentée par les Samoïèdes, les Tartares, les Russes et les Sibériens. Les provisions y sont à un prix encore plus bas qu'à Ekaterinenbourg.

Quand nous fûmes rendus à Tobolsk, j'observai que nous avions traversé toute la chaîne des monts Ourals. Le mauvais temps nous retint dans cette ville trois jours, durant lesquels nous reçûmes des marques continuelles de la politesse et de l'hospitalité du gouverneur-général Kaschkin.

Nous nous remîmes en route le dimanche 25 janvier. Le pays que nous traversâmes étoit bas, marécageux et boisé; mais malgré cela bien peuplé depuis Tobolsk jusqu'à l'entrée du désert de Baraba[1], qui est situé à trois mille cinq cent douze verstes de Pétersbourg, et qui a cinq cent soixante-dix verstes d'éten-

plan plus régulier. Les rues avoient été élargies; les églises et un grand nombre de maisons étoient bâties en briques. Cette ville est dans un endroit très-bas, et adossée à un terrain élevé qui s'avance dans l'Irtisch, et sur la pointe duquel est placée la forteresse. (*Note de l'Auteur.*)

[1] On l'appelle en Russie le *step Barabinsky*.

due. Le Baraba étoit alors inhabité ; mais il y a environ dix ans que Catherine II y fit construire des villages à toutes les vingt ou vingt-cinq verstes de distance. Ce désert est bas et marécageux dans presque toute son étendue. Le peu de terrain élevé qui s'y trouve, produit de petits bouleaux, des broussailles et de l'herbe courte. La moitié du désert qui fait face à l'occident, est arrosée par le lac Kamischova, et par les rivières d'Om, de Tartas et de Kain. La dernière de ces rivières passe à peu près dans le milieu du désert, et on a bâti sur ses bords la ville de Kainsk, pour la sûreté des voyageurs. Kainsk contient cent vingt-cinq maisons et une église, le tout en bois. 1786. Janvier.

Les habitans de tous les villages du Baraba sont des exilés. La moitié du désert qui s'étend du côté de l'est, est presqu'entièrement dépourvue de bois. Il n'y a guère d'autre eau que celle qui croupit dans quelques étangs, et qui est fétide même en hiver. Celle que donnent les puits qu'on y creuse est amère et saumache. Les habitans sont réduits à faire fondre de la neige en hiver, et à ramasser l'eau de pluie l'été.

L'indigence, l'affreuse misère, la dégoûtante mal-propreté règnent d'un bout à l'autre

1786. Janvier. du Baraba ; et à l'extrémité de ce désert on trouve un pays, élevé où tout offre un autre aspect. La nature y déploie sa magnificence. On y voit beaucoup d'arbres, de belles prairies, des champs de blé, et des villages bien bâtis, habités par des Sibériens, propres, sains et vivant dans l'abondance.

Février. Le 14 février nous atteignîmes Tomsk [1]. Cette ville, située sur le bord de la rivière de Tom, contient environ quinze cents maisons. Nous y rencontrâmes M. Patrin, qui, sur la recommandation du savant docteur Pallas, avoit été nommé par l'impératrice pour accompagner le capitaine Billings, en qualité de minéralogiste et de botaniste. Il se rendoit à Pétersbourg dans l'intention de retourner en France. Sa santé ne lui permettoit pas d'habiter plus long-temps les rigoureux climats du nord, et c'est ce qui nous priva d'un compagnon de voyage qui nous eût été infiniment précieux [2].

Les habitans des environs de Tomsk sont cultivateurs, pasteurs et voituriers. Ils élèvent une espèce de bétail très-renommée ; et ils

[1] Latit. 56° 29′ nord. — Longit. 85° 3′ est.

[2] Ce savant estimable vit aujourd'hui à Mornan, près de Lyon. (*Note du Traducteur.*)

en

en fournissent, ainsi que du beurre, à toutes les provinces du nord et de l'est de l'empire russe. Ces hommes sont sains, vigoureux, propres, riches et très-hospitaliers. Ils ne sont sous la dépendance d'aucun individu, et ils n'ont d'autre charge qu'une légère capitation qu'ils paient au capitaine du district pour le gouvernement. Tous les Sibériens sont plus laborieux que les paysans russes ; d'ailleurs ils sont libres. Ils se nourrissent bien et boivent, indépendamment du kouass [1], une bière qu'ils font eux-mêmes. 1786. Févr.

Les femmes sibériennes sont d'une extrême propreté et très-laborieuses. Toutes les fois que je suis entré dans leurs maisons, soit le jour, soit la nuit, je les ai trouvées occupées à filer du lin. Je leur ai souvent demandé pourquoi elles travailloient toute la nuit ; et elles m'ont toujours répondu que c'étoit parce que les jours étoient courts. Au lieu de chandelles, elles ont ordinairement pour s'éclairer de petites lattes de bouleau, qu'elles appellent *lutschinka*. Un bâton d'environ cinq pieds de long, monté sur un pied, leur sert de chandelier. Il y a au haut du bâton trois clous

[1] Liqueur fermentée faite avec des herbes, des racines, des baies, et de la farine.

1786. Févr. plantés en triangle ; la latte allumée est placée obliquement entre ces trois clous, et dure quatre ou cinq minutes. Cependant quand il y a des étrangers dans une maison, on brûle de la chandelle ; et alors les trois clous servent de bobèche.

On trouve au sud-est de la Sibérie quelques hordes de Mongouls, qui s'étendent jusqu'à la Chine ; et quelques Sibériens des plus intelligens font le commerce avec cet empire par le moyen de ces Tartares.

Le 14 février nous arrivâmes à Irkoutsk, où nos compagnons et notre bagage étoient déjà rendus en très-bon état. Le thermomètre de Réaumur marquoit 18 degrés de froid.

M. Jacobi, gouverneur-général d'Irkoutsk, étant allé à Barnaul, on lui expédia sur-le-champ un courrier pour l'informer de notre arrivée.

Le 15 février au matin, le thermomètre de Réaumur indiqua pendant deux heures 28 degrés au-dessous de glace ; ensuite il remonta à 20 et à 18 degrés. — 30 degrés au-dessous de la glace sont le terme du plus grand froid, dont on se souvienne à Irkoutsk.

CHAPITRE II.

SÉJOUR A IRKOUTSK. — ÉTAT DES PERSONNES ATTACHÉES A L'EXPÉDITION.

Nous étions dans la capitale de la Sibérie; nous commencions à nous occuper de préparatifs plus considérables qu'il ne s'en étoit encore fait dans cette ville. Toutes les choses qu'il falloit pour la construction de deux vaisseaux de quatre-vingt-cinq pieds de quille devoient, à l'exception du bois, nous être fournies à Irkoutsk. Nous y devions recevoir le fer, les cordages, les munitions de guerre, les vivres, les eaux-de-vie, les vêtemens de pied à cap pour cinq ans, la chandelle, le savon, et jusqu'aux moindres choses nécessaires pour chaque officier, indépendamment de ce qu'il faut ordinairement pour un équipage de trois cents hommes; et tout cela devoit ensuite être transporté, par eau et par terre, à plus de quatre mille verstes. 1786. Févr.

Il étoit nécessaire d'emballer chaque article de la manière la plus solide, et de faire

1786. Févr. en sorte que les ballots ne pesassent que deux pouds et demi chacun [1], afin qu'ils pussent être chargés facilement sur des chevaux à Yakoutsk, et transportés à Okhotsk et sur les bords de la Kovima. Rendus sur cette rivière, nous devions construire un bâtiment de cinquante pieds de quille, avec des canots et des baïdars pour naviguer sur la mer Glaciale.

On commanda, sans tarder, un très-grand nombre d'outils et d'autres objets pour l'usage de nos ouvriers, avec un approvisionnement de choses propres à être offertes en présent aux sauvages. On envoya des charpentiers avec un officier, pour construire des bateaux à Katschouga-Pristan, sur les bords de la Léna, afin de transporter tous nos effets à Yakoutsk.

Le 26 février, on commença à nous livrer les haches, les marteaux et les divers outils qui sont employés dans les chantiers et les arsenaux de marine.

Mars. Le 3 mars, à trois heures et demie du matin, nous sentîmes un violent tremblement de terre, qui dura environ trois secondes, mais qui ne fut accompagné d'aucun désastre. Les tremblemens de terre sont fréquens

[1] Quatre-vingt-deux livres et demie poids de marc.

à Irkoutsk, et n'ont pas ordinairement beaucoup de force. 1786. Mars.

Le 5 mars, le courrier qui avoit été expédié au gouverneur-général, revint et apporta des ordres au commandant de la ville, pour qu'il nous fournît tout ce que nous demanderions pour l'expédition. Pour accélérer les travaux qu'il avoit à faire, le capitaine Billings, conformément à ses instructions, augmenta le nombre des gens qui étoient sous ses ordres. Voici la liste de ceux qui avoient été choisis à Pétersbourg, pour être de l'expédition:

Le capitaine Joseph Billings, commandant en chef.

Le capitaine Robert Hall.

— Gabriel Zaritscheff.

— Christian Bering.

Le pilote Affanassy-Bakoff, chargé de gréer les vaisseaux et de prendre soin des provisions.

Le timonnier Anton Batahoff, } maîtres [1].

— Sergey Brennikoff, }

Le chirurgien Michel Robeck.

— Pierre Allegretti.

[1] A bord des vaisseaux anglais et des vaisseaux russes, le maître est un officier qui vient après le lieutenant. (*Note du Traducteur.*)

1786. Mars.

Le dessinateur Luc Varonin.
Un ouvrier pour les instrumens.
Deux constructeurs de vaisseau.
Deux aides-chirurgien.
Un aide-maître.
Un bosseman.
Trois chasseurs pour empailler les oiseaux et les autres animaux rares.
Huit bas-officiers.
Sept soldats strelitz.
Et moi, secrétaire de l'expédition.
En tout trente-six personnes.

Nous engageâmes à Irkoutsk:
Wassiloï Diakonoff, } Pour tenir les livres de comptes, et traduire en russe les ordres et le journal du commandant.
Fedor Karpoff. }
Polosoff, lieutenant d'infanterie [1].
Six bas-officiers de l'école de navigation d'Irkoutsk.
Trois ouvriers pour construire des baïdars ou canots de cuir, pour naviguer dans les rivières.
Un tourneur.
Un serrurier.

[1] Il avoit occupé une place de confiance à Igiga, et il fut recommandé comme pouvant nous être très-utile chez les Tchoutskis.

Cinquante Kosaques et un Sotnik.
Deux tambours.
En tout soixante-six hommes de plus que les trente-six venus de Pétersbourg.

1786. Mars.

Le 7 mars, ceux qui composoient l'état-major, ainsi que les bas-officiers, furent élevés d'un grade, conformément aux ordres de l'impératrice.

Tous travaillèrent à encaisser nos effets, et à envelopper les caisses d'une grosse toile goudronnée, qu'on couvrit d'un cuir bien cousu, pour empêcher que ce qu'il y avoit dans les caisses, ne se gâtât, lorsqu'elles seroient exposées à la pluie, ou que nous traverserions des rivières. Ce cuir devoit ensuite servir à nous faire des souliers et des bottes.

Le 16 mars, la rivière d'Angara débâcla, et le temps fut très-beau et très-doux.

Le 16 avril, le temps étant favorable pour les observations astronomiques, le capitaine Billings planta sa tente à l'extrémité sud-est d'Irkoutsk; et d'après plusieurs observations de la distance du soleil à la lune, il détermina la position de cette ville [1].

Avril.

[1] Latit. 52° 16′ 30″ — Longit. 103° 46′ 45″ à l'est de Greenwich.

1786. Avril. Irkoutsk contient deux mille cinq cents maisons qui, pour la plupart, sont en bois. Il y a deux églises bâties en pierre, une cathédrale et deux couvens de popes. On y compte plusieurs autres édifices publics, tels qu'un hôpital, une maison d'inoculation pour la petite-vérole, un séminaire, une école aux frais du gouvernement, une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, et un théâtre dont les acteurs sont tous des jeunes gens d'Irkoutsk. Ils ne représentent guère que des pièces nationales, mais ils jouent avec beaucoup d'intelligence. Ils ont pour orchestre de très-bons musiciens qui appartiennent à divers régimens, ainsi que ceux qui sont attachés au gouverneur-général.

La ville est bâtie sur un terrain enfoncé, vis-à-vis du confluent de l'Irkout et de l'Angara. Elle est baignée, du côté de l'ouest, par cette dernière rivière, et dans l'est et le nord-est, par l'Ouschakofilka. Au sud s'étend un terrain élevé, fertile et dont l'aspect est très-agréable.

Les rues d'Irkoutsk sont droites et uniformes. Les marchands sont réunis au centre de la ville, dans un grand et bel édifice carré, bâti en briques. Les boutiques sont placées sous un portique, au-dessus duquel il y a des

magasins. Les boucheries sont à l'extrémité occidentale de la ville, où l'on a construit des tueries sur le bord de l'Ouschakoffka. Près des boucheries se trouve le marché au poisson, ainsi qu'un bazar ou renok, où l'on vend les légumes, le blé, la farine, le pain, le beurre, la petite mercerie et les ustensiles de bois. Ce bazar est le rendez-vous des Bouratis, qui font le commerce des peaux de martre, de zibeline, de loutre, et des autres fourrures. 1786. Avril.

D'après mon calcul, le nombre des habitans d'Irkoutsk s'élève à vingt mille. Il y a beaucoup de marchands, et ils sont en général riches. Ils font un grand commerce avec les Chinois; commerce dont M. Coxe a parlé avec tant d'exactitude, que tout ce que je peux ajouter à ses observations, c'est que le prix des marchandises est maintenant triplé. C'est à Irkoutsk que se font les assortimens de pelleteries qu'on tire de la côte nord-ouest de l'Amérique et des provinces septentrionales de la Russie. Les zibelines inférieures et d'une mauvaise couleur, les peaux de renard des îles Aléoutes, la seconde qualité des loutres de mer et des loutres de rivière, et quelques autres fourrures sont expédiées

1786. Avril.

pour la Chine[1]. Celles dont le poil est gâté ou trop rare, et les qualités les plus inférieures, s'envoient à la foire d'Irbit, et les plus belles sont réservées pour Moskow et pour Makaria, où les marchands grecs et arméniens s'empressent de les acheter.

Les fabriques qui dépendent d'Irkoutsk, sont une manufacture de glaces, située près du lac Baïkal, et dont le savant professeur Laxman a l'inspection; une distillerie, qui est à soixante verstes au nord de la ville, et où l'on fait annuellement soixante mille ancres[2] d'eau-de-vie de grain; des salines qui sont près de trois sources salées, et fournissent du sel à tout le pays voisin; une manufacture de draps, où il y avoit naguère onze métiers constamment occupés, mais où l'on n'en voit plus qu'un, encore le drap qui en sort est-il d'une qualité très-inférieure. Cette dernière manufacture a été établie par le mar-

[1] Les Chinois teignent si bien les peaux de zibeline et les autres fourrures, qu'il est impossible de les distinguer de celles qui ne sont pas teintes; en conséquence ils ne mettent jamais qu'un prix médiocre aux pelleteries qu'ils achètent, et ils préfèrent celles qui sont d'une qualité médiocre, parce qu'elles coûtent moins.

[2] L'ancre est la huitième partie d'une barrique.

chand Siberakoff; les autres appartiennent au gouvernement. 1786. Avril.

Le 28 avril, nous commençâmes à faire partir pour Katschouga-Pristan, les personnes qui devoient être de l'expédition, ainsi que nos effets; et le 9 mai tout fut expédié. Mai.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Irkoutsk, le professeur Laxman offrit de nous accompagner en qualité de naturaliste et de botaniste: mais le capitaine Billings le refusa. Il attendit ensuite la veille de son départ pour me charger d'aller proposer à M. Merck, médecin de l'hôpital d'Irkoutsk, de prendre la place qu'avoit voulu occuper le professeur Laxman. M. Merck y consentit, en avouant qu'il n'étoit pas très-habile en histoire naturelle et en botanique, et il eut pour aide M. John Main, jeune médecin anglais, qui s'engagea volontairement à le suivre. Quand cet arrangement fut fait, on remit à M. Merck les livres et les autres objets que le professeur Pallas avoit envoyés pour M. Patrin. M. Merck se mit en route le jour suivant.

Avant de quitter Irkoutsk, qui est la dernière ville importante dont j'aurai à parler jusqu'à mon retour, je vais essayer de peindre rapidement ses habitans et leur manière de vivre.

1786. Mai. Le lieutenant-général Warfolomitch Jacobi, gouverneur-général de la province, avec les pouvoirs de vice-roi, le major-général Lamb, sous-gouverneur, et M. Medwedeff, très-riche particulier, tiennent chacun une excellente maison, et donnent un grand dîné et un bal une fois par semaine. Les autres jours on est invité par d'autres riches habitans, ou on va les voir amicalement. La société se sépare quelquefois en diverses parties; mais elle se réunit toujours aux trois dînés dont je viens de parler, et lorsqu'il y a d'autres invitations. A dîner, une troupe de musiciens excite joyeusement à boire.

Il y a une union plus intime et une hospitalité plus magnifique dans la société des principaux habitans d'Irkoutsk, qu'on n'en voit dans aucune autre partie de la Russie. Leur exemple influe d'une manière heureuse sur l'esprit des dernières classes du peuple. A la vérité, je crois que les écoles et les théâtres y contribuent beaucoup, ainsi que la fréquentation des instituteurs qui élèvent les enfans des riches. Ces instituteurs sont en général des Polonais, des Suédois, des Français, et quelques jésuites qui ont été obligés de s'expatrier.

Beaucoup d'artistes, d'artisans, d'ouvriers très-habiles, qui ne songent ordinairement qu'à leur intérêt particulier en Russie, travaillent à Irkoutsk pour l'avantage de la communauté. Comme le mérite y est le premier titre pour être introduit dans une société indépendante, tous ceux qui possèdent des talens sont généreusement encouragés; et à moins qu'ils ne se déshonorent par quelque bassesse, ils ne manquent pas de réussir. L'infortuné n'y est jamais confondu avec l'homme vil. 1786. Mai.

On voit à Irkoutsk un très-grand nombre d'officiers militaires et civils. Les premiers y sont, parce que c'est le siége du gouvernement le plus voisin de la Chine et du territoire des Mongouls; les autres, parce qu'il y a plusieurs cours de justice, que nécessite la vaste étendue de la province. Je distinguerai ces officiers en deux classes, car à Irkoutsk le rang, ainsi que je l'ai déjà donné à entendre, n'est qu'une recommandation secondaire. L'homme qui se conduit honnêtement, quoique pauvre, est absolument indépendant, et toutes les maisons lui sont ouvertes; mais celui qui manque d'honneur et de probité, ne voit que les gens que sa place force d'avoir affaire à lui, encore l'approchent-ils toujours avec réserve.

1786. Mai. Il n'y a à Irkoutsk ni auberges, ni cafés; mais l'étranger qui montre quelque politesse, y trouve toujours un asile. J'eus un très-bon logement que le gouvernement m'avoit désigné, et très-peu de jours après que j'y fus, le brigadier-général Troepolsky m'invita à prendre un appartement dans sa maison, et des domestiques parmi ses gens. Sa femme se joignit à lui pour m'engager à me rendre à son invitation; mais je les priai de me permettre de les refuser. Alors ils envoyèrent dans mon logement tout ce qui pouvoit m'être nécessaire; et pour leur éviter un plus grand embarras, j'acceptai leur première offre. Dès-lors leur maison devint la mienne; et les marques d'amitié que j'y reçus ont laissé dans mon ame un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Tous les comestibles, les liqueurs spiritueuses et la bière du pays, sont à très-bon marché à Irkoutsk; mais les vins y sont chers. Les soieries, les étoffes de coton, les toiles et beaucoup d'objets de luxe venant de la Chine, y sont à un prix modéré, ainsi que les fourrures; les draps d'Angleterre même n'y coûtent pas fort cher.

L'hospitalité s'exerce avec soin dans toute l'étendue de la Sibérie. Le voyageur n'y court

jamais aucun risque en chemin, et il est sûr d'être bien accueilli, quelque simple, quelque pauvre que soit la cabane où il lui plaît d'entrer. Le temps apprendra si, en parvenant à un état de raffinement vers lequel ils s'avancent à grands pas, les Sibériens conserveront leurs mœurs hospitalières. Il apprendra également si l'ambition et la gêne sociale ne croîtront pas chez eux à mesure que s'étendra le cercle de leurs idées. 1786. Mai.

Le 10 mai il tomba une grande quantité de neige qui blanchit la terre pendant deux heures. A midi, elle étoit entièrement fondue. A six heures du soir, le capitaine Billings, M. Merck et moi, nous quittâmes Irkoutsk, accompagnés par le comte de Manteufel [1], M. Haak et quelques autres personnes. Le gouverneur-général nous attendoit à souper dans sa maison de plaisance, située à dix-huit verstes de la ville, et nous y passâmes la nuit.

[1] Le comte de Manteufel, issu d'une des premières maisons de Courlande, a long-temps parcouru les provinces de la Russie et quelques états voisins. La relation de ses voyages seroit d'autant plus curieuse, que le comte de Manteufel est un observateur éclairé et un vrai philosophe. C'est lui qui eut la sagesse de refuser la place de favori de Catherine II, lorsqu'on l'eut fait perdre à Grégoire Orloff. (*Note du Traducteur.*)

1786. Mai. Le lendemain, à six heures du matin, nous prîmes congé de nos amis, le cœur plein de reconnoissance pour les honnêtetés dont ils nous avoient comblés pendant trois mois. Nous traversâmes le step[1] Bouratskoï, qui doit son nom aux immenses troupeaux de chevaux et de bêtes à corne que les Bouratis y font paître. Cette horde fait partie de la tribu des Balagans qui, avec les Khorintsis, paroissent être issus de la race Mongoule, et rejetés par elle. Ils n'ont point de lamas[2], et ne connoissent pas l'usage des lettres. Adorateurs des démons, ils ont une aveugle confiance dans leurs sorciers.

Toutes les autres hordes de Bouratis sont bien moins ignorantes et moins grossières. Elles ont des lamas, et observent strictement les préceptes et les cérémonies de leur religion. Ils se servent pour leur culte de la langue des Tongouths, langue dans laquelle ils ont des loix écrites. Ils ont différens endroits où ils vont célébrer des cérémonies particulières. Lorsqu'un d'entr'eux est accusé de quelque crime, et que, pour prouver son innocence,

[1] Désert.

[2] Prêtres de la religion de Bouddha, Boudh, Gotama ou Fo. (*Note du Traducteur.*)

il

il se soumet au serment, ou plutôt à se maudire lui-même s'il est coupable, on se rend sur la montagne consacrée à cette cérémonie. Autrefois une montagne remarquable [1] des environs de Kiachta, étoit celle qu'ils choisissoient dans ces sortes d'occasions; mais par le dernier traité entre les Russes et les Chinois, cette montagne a été enclavée dans les limites de la Chine; ce qui a singulièrement déplu aux Bouratis, et en a excité un grand nombre à abandonner le territoire russe. 1786. Mai.

Le 12 mai, à deux heures après-midi, nous arrivâmes à Katschouga-Pristan, village situé sur les bords de la Léna, à deux cent trente verstes d'Irkoutsk [2]. Katschouga-Pristan ne contient que quinze maisons. Nous y trouvâmes neuf bateaux, du port de dix à quinze tonneaux, prêts à nous conduire avec notre bagage à Yakoutsk. Le nombre de nos ballots s'élevoit à 2,600 [3], sans compter la toile à voile pour nos bâtimens, les cordages et divers autres objets qui n'étoient pas encore partis d'Irkoutsk, et qui devoient être expé-

[1] La montagne de Bourgoutta.

[2] Latit. 53° 26′ nord. — Longit. 107° 2′ à l'est de Greenwich.

[3] Chacun de 83 livres et demie poids de marc.

1786. Mai. diés par le timonnier Bronnikoff, que nous avions laissé exprès dans cette ville. Quant à nos canons, à nos ancres et à quelques autres ouvrages en fer, nous ne les attendions que pour l'année suivante.

Dans la soirée du 14 mai, tout ce que nous avions à emporter étoit à bord des bateaux, et nous fûmes prêts à descendre la rivière.

CHAPITRE III.

DÉPART DE KATSCHOUGA-PRISTAN. — ACCIDENT. — GROTTE SINGULIÈRE. — LA LÉNA ET SES AFFLUENS. — ARRIVÉE A YAKOUTSK.

Le vendredi 15 mai, à huit heures du matin, le lieutenant Hall partit de Katschouga-Pristan avec trois barques. L'après-midi, à cinq heures, le capitaine Billings le suivit avec le reste des bateaux, dont il donna le commandement au lieutenant Bering. M. Merck et moi, nous étions dans le doschennik [1] du capitaine Billings. Le comte de Manteufel étoit encore avec nous. 1786. Mai.

[1] Un doschennik est une espèce de yacht avec lequel on descend la Léna. Il y a trois chambres, une sur le devant, qui ne communique point avec les autres; une dans le milieu, et une derrière. Il est plat, sans quille, et construit seulement avec des planches. Il a de 35 à 40 pieds de long : il n'y a point de gouvernail; on le conduit avec de longs avirons, à chacun desquels il y a deux hommes. Il y a aussi un mât et une voile carrée. Son nom vient du mot *dosok*, qui signifie planche.

1786. Mai.

La nuit étoit très-obscure. Il fit du tonnerre et des éclairs, et il tomba beaucoup de pluie. A minuit nous abordâmes à Wirkholensk, et nous nous hâtâmes de gagner un abri. Wirkholensk, éloigné de trente-cinq werstes de Katschouga-Pristan, est un ostrog, contenant cent maisons et deux églises, le tout bâti en bois. Ce village est fameux dans ces contrées par une manufacture de gros bas de laine et de bonnets.

Le lieutenant Bering, qui étoit en avant, aborda une barque marchande, et fut submergé près du rivage, dans un endroit où il y avoit neuf pieds d'eau. Tous nos gens furent aussitôt employés à décharger son bateau. Nous vîmes que, malgré toutes les précautions prises, l'eau pouvoit pénétrer dans nos caisses de marchandises. Au moment où le bateau s'enfonça, le pilote sauta dans l'eau, et gagna la terre à la nage.

Le 16 mai, à sept heures du matin, le comte de Manteufel et M. Merck, se mirent en route pour aller voir une grotte très-remarquable, située à quinze verstes de Wirkholensk. Ils revinrent à deux heures après-midi, et nous racontèrent ce que je vais rapporter.

Les Tartares-Bouratis donnent le nom de Khakbarkhaï à la montagne où allèrent MM. de Manteufel et Merck. La grotte se trouve à moitié de la montée, et est environnée de grands pins et de bouleaux. Elle est haute d'environ trois pieds, et large de quatre pieds et demi. L'entrée et le dedans de cette grotte, aussi loin que la vue peut s'étendre, sont tapissés d'une glace épaisse. Le thermomètre placé en dehors de la grotte et à l'ombre, indiqua quatorze degrés au-dessous de la glace, et un autre qu'on mità cinq pieds en dedans, descendit ausssitôt de quatre degrés plus bas. Il sort de la grotte un vent frais qui, selon le rapport du guide, gèle en été les objets qu'il frappe, et est remplacé en hiver par une vapeur qui a un effet contraire. Parmi les nombreuses plantes qui croissent près de cette grotte, abonde le rheum rhaponticum. 1786. Mai.

Vers les trois heures et demie, le comte de Manteufel prit congé de nous, et s'en retourna à Irkoutsk.

Dès que la barque du lieutenant Bering fut radoubée et déchargée, le capitaine Billings chargea M. Main de rester avec les deux bateaux qui étoient sous ordres, pour faire

1786. Mai. sécher les effets qui avoient été mouillés, et il continua sa route avec les quatre autres bateaux.

Je ne fatiguerai pas ici mes lecteurs par le journal détaillé de notre route ; j'aime mieux mettre ce journal dans l'Appendice [1]. On y trouvera non-seulement les noms des lieux que nous vîmes depuis Pétersbourg à Yakoutsk, mais le nombre des maisons, et les distances, ainsi que le temps de notre arrivée et de notre départ.

Conformément au plan que j'ai adopté, je ne parlerai que succinctement de la Léna ; et j'espère que ceux qui entreprendront de lire cet Ouvrage, goûteront ma manière rapide d'esquisser les objets, et en seront plus disposés à me suivre dans les sentiers écartés où je les conduirai.

La Léna prend sa source dans un petit lac situé entre des montagnes voisines du lac Baïkal, et à environ cent verstes de Katschouga-Pristan. Cette rivière est assez considérable près de Katschouga, quoiqu'en été il y ait des hauts-fonds qui y gênent la navigation, jusqu'à trois cents milles de sa source. Plus bas, elle devient très-profonde. Son cours est tortueux,

[1] *Voyez* l'Appendice, N°. III.

mais toujours dans une direction est-nord-est jusqu'à Yakoutsk, et de là jusqu'à la mer Glaciale [1], à peu près nord. 1786.

L'aspect qu'offrent les bords de la Léna, est singulièrement varié. Là, son lit est bordé des deux côtés par de hautes montagnes couvertes de superbes pins. Ici, les montagnes sont stériles, pelées, et s'avancent dans la rivière, de manière qu'elles la forcent de faire un détour. Quelquefois leurs formes bizarres ressemblent à des ruines de châteaux, de tours ou d'églises, et présentent de vastes crevasses tapissées tout autour d'aubépine, d'églantiers, de groseilliers et d'autres arbustes. Plus loin, les montagnes s'éloignant, laissent entr'elles et la rivière de grandes plaines, où l'on voit quelques villes mal bâties, environnées de champs de blé, de jardins et de prairies, avec quelque bétail. Ces plaines sont nombreuses et à des distances très-inégales. Il y a quelquefois jusqu'à quarante verstes de l'une à l'autre; et d'autrefois il n'y en a que cinq. On y voit toujours des villages jusqu'à

[1] La Léna a son embouchure à 71° 30′ de latit. nord, et à 127° de longit. à l'est du méridien de Greenwich. — Elle parcourt une étendue de pays de 3,450 milles géographiques.

1786. Mai. Olekma, qui est à dix-huit cents verstes de Katschouga-Pristan. Le pays qui s'étend au-delà d'Olekma est désert. Il ne s'y trouve d'autres habitations que les villes éloignées de Pokroffsky, de Yakoutsk, de Gigansk, et quelques misérables cabanes où vivent les exilés qui gardent les chevaux pour la poste. La meilleure des trois villes dont je viens de parler, n'est qu'un assemblage de huttes habitées par des popes, par leurs domestiques et par quelque détachement de kosaques chargés de faire payer le tribut aux Tartares errans qui vivent dans le voisinage, et dont j'aurai, par la suite, occasion de parler.

Voici le nom des rivières qui se jettent dans la Léna:

L'Ilga	à 170	verstes de Katschouga-Pristan.
Le Kout	à 479	— Très-près du lit de cette rivière, il y a un lac salé, fort peu profond. On y a établi des salines qui appartiennent à l'ispravinsk du district. Chaque fois qu'on fait bouillir les chaudières, on en retire 1,080 livres pesant de sel.

La Marakoffka à 601 verstes.
La Makarova à 690. —
La Kiringa à 778. —
La Witima à 1178. — Cette rivière sort d'un lac situé à l'est du Baïkal. Elle est presqu'aussi large et aussi profonde que la Léna ; et elle est fameuse par les martres zibelines, les lynx, les renards, les écureuils et les daims qu'on chasse sur ses bords.

1786. Mai.

Les zibelines des rives de la Witima et du Momo, rivière qui se joint à la première, à trois cents verstes au-dessus de son embouchure, sont d'une qualité supérieure. Un grand nombre de Tongouths s'y rend pour chasser.

A trois verstes au-dessus de la source de la Witima, sont les montagnes qui produisent le talc.

1786. Mai.

J'ai vu des morceaux de ce talc de 28 pouces carrés, et aussi transparens que du verre ; ils étoient depuis long-temps sortis des montagnes. Ceux qu'on y trouve à présent sont très - diaphanes, mais petits. Toutes les fenêtres de ces contrées en sont garnies.

Le Pellidoui à 1,202 verstes.

Les bords de cette rivière sont fameux, et parce qu'on y trouve les mêmes animaux que sur ceux de la Witima, et parce que c'est le dernier endroit qui produit du blé.

Les moineaux et les pies ne se trouvent pas plus avant dans le Nord ; il n'y a même que cinq ans qu'on en voit là, c'est-à-dire depuis qu'on a commencé à y cultiver du blé.

La Nouye à 1,475 verstes.

La Yerba à 1,505. — Nous vîmes là, pour la première fois, un homme de la nation des Yakouts, ou Sokhalars. Nous le prîmes pour pilote. Il étoit d'un caractère gai et très-communicatif. 1786. Mai.

Près de l'embouchure de la Yerba, la Léna est remplie d'îles où les Tongouths résident de temps en temps pour faire la pêche.

La Patama à 1,575. —

L'Ounaghtak à 1,595. —

L'Olekma à 1,822. } Je parlerai de ces trois rivières, lorsque je décrirai le fleuve Amour.
L'Aldan à 2,600. }
La Vilouye. }

Diverses autres rivières se jettent aussi dans la Léna, plus avant dans le Nord; mais elles sont très-peu considérables.

Nous n'allâmes par eau que jusqu'à Yakoutsk, à deux mille trois cent quatre-vingt-dix verstes de Katschouga-Pristan. Nous arrivâmes dans cette ville le 29 mai, à sept

1786. Mai. heures du soir; et aussitôt on fit passer du côté de la plaine les bateaux qui portoient nos effets, parce que c'étoit là que nous devions prendre des chevaux de charge. Le lendemain le reste de nos bateaux arriva sans accident.

Pour transporter les personnes destinées à l'expédition et nos bagages, à travers le pays désert qui s'étend entre Yakoutsk et Okhotsk, nous demandâmes deux mille chevaux. Ces sortes de demandes se font au commandant, ou au gouverneur militaire, qui les transmet, par un message signé de sa main, à la cour de l'intérieur, c'est-à-dire au conseil du district.

Le gouverneur-général d'Irkoutsk, Jacobi, avoit passé un contrat avec le marchand Siberakoff, pour qu'il nous fournît les vivres nécessaires pour nourrir cent hommes pendant dix-huit mois, vivres qui consistoient en farine, pois, gruau de blé, gruau d'avoine, viande, beurre, sel, vinaigre, eau-de-vie, etc. Siberakoff s'étoit engagé à livrer tous ces objets, le 1er août, à Virchnoï-Kovima. Le même marchand devoit aussi fournir la toile pour nos voiles, et du cuir non tanné, pour faire des baïdars [1]; et ces

[1] Les baïdars sont des bateaux plats : ils sont faits

diverses choses étoient plus que la charge de deux mille chevaux. 1786. Mai.

Siberakoff avoit, en outre, pris l'engagement de nous livrer, à Okhotsk, des vivres pour nourrir deux cent cinquante hommes pendant trois ans, ainsi que de nous fournir du suif pour faire des chandelles, de la graisse, de la poix, du goudron et divers autres objets qui nous étoient nécessaires.

Indépendamment de la grande quantité de chevaux dont on avoit besoin pour charier les divers objets dont je viens de faire mention, il en falloit aussi beaucoup pour le transport des canons, des ancres, des câbles, des toiles à voile, des draps, des munitions de guerre, et de tous les autres objets qui n'étoient pas encore expédiés d'Irkoutsk.

Les chevaux devoient être fournis par les Yakouts, Tartares qui habitent les districts de Yakoutsk et de Vilouye. Je crois qu'il est nécessaire de remarquer que tous les trois chevaux de charge sont accompagnés par un cheval de relais. Chaque conducteur a six

avec de légères branches d'arbres, non équarries, et du cuir. On y emploie six à huit avirons, et leur légéreté est telle que quatre hommes les charient aisément sur leurs épaules.

1786. Mai. chevaux chargés, deux de relais et celui qu'il monte ; de sorte que quand on demande deux mille chevaux, ceux qui les fournissent en donnent trois mille : cependant on ne paie que ceux qu'on a demandés. Le prix est d'un kopek par verste, pour chaque cheval, et un cheval fait ordinairement vingt verstes par jour.

Je ne pus voir sans étonnement l'activité et le zèle avec lesquels tous les officiers civils et militaires d'Yakoutsk se chargèrent de nous procurer des chevaux : mais le motif qui les animoit, ne resta pas long-temps secret. Leur excès de zèle n'étoit, comme cela arrive souvent, que l'effet d'une rivalité entre le gouvernement militaire et le civil. Ils s'accusèrent les uns les autres de vouloir empiéter sur leurs droits respectifs ; et après s'être livrés à leur emportement, ils commencèrent à délibérer, et reconnurent que la commission devoit être partagée. Ils convinrent alors d'envoyer quelques personnes des deux partis auprès des tribus des Yakouts. La paix fut rétablie, et ceux qui allèrent donner des ordres aux Tartares, le firent avec toute la bonne volonté possible.

Yakoutsk fut la première ville où je vis les principaux officiers du gouvernement,

comme les derniers, former la classe d'habitans la plus pauvre, tandis que les sotniks [1] kosaques, les pyats [2], les besetniks [3], étoient très-opulens. Ces officiers sont, pour la plupart sinboyarskis [4]. Ils parlent fort bien les idiomes des Yakouts, des Tongouths et des autres hordes voisines, et ils ont toujours des emplois qui exigent de la confiance. Nous fûmes fort bien traités par eux, et nous remarquâmes qu'ils étoient toujours bien accueillis chez les chefs. Il est rare que ceux-ci leur refusent ce qu'ils demandent; mais aussi ils sont auprès d'eux non moins flatteurs que soumis. — Je logeai chez le commandant, avec le capitaine Billings. 1786. Mai.

Dans la soirée du 7 juin, on commença à faire partir nos gens et nos effets. On expédia 136 chevaux chargés, sous les ordres de M. Bakoff. Le lieutenant Hall faisoit partir les hommes et le bagage qui devoient aller à Okhotsk, et le lieutenant Bering, ceux qui étoient destinés pour la Kovima. Juin.

[1] Commandans de 100 hommes.

[2] Commandans de 50 hommes.

[3] Bas-officiers.

[4] C'est la plus basse classe de la noblesse. Les Sibériens ont été ainsi anoblis pour quelque service rendu à l'état.

1786. Juin. Yakoutsk contient trois cent soixante-deux maisons de bois, cinq églises et une cathédrale. En outre, lorsque nous y étions, on y construisoit un monastère. Yakoutsk est située sur un bras de la Léna très-peu profond, et à trois verstes à l'ouest du principal lit de cette rivière [1]. Cette ville est dans une plaine basse et sablonneuse qui a soixante verstes d'étendue de l'est à l'ouest, et onze verstes du nord au sud, et qui ne produit guère que de l'absinthe, des chardons, quelques fleurs et des oignons sauvages. On y voit de loin à loin quelques touffes d'osier et quelques pieds d'aubépine, d'églantier, de groseillier et de framboisier. Cette plaine est bornée à l'ouest par une chaîne de montagnes peu élevées et couvertes d'arbres. C'est de là que les habitans d'Yakoutsk tirent leur chauffage.

Je n'ai jamais vu de ville dans une plus triste situation, pour les choses de première nécessité, que Yakoutsk. Le bras de la rivière sur lequel elle est bâtie, commence à manquer d'eau vers le milieu de juillet, et il reste à sec pendant tout l'hiver : ainsi il faut

[1] Yakoutsk est à 62° 1′ 50″ de latit. nord, et à 129° 34′ de longit. à l'est de Greenwich. — La Léna a, près de Yakoutsk, quatre verstes de large.

que

que les habitans aillent chercher l'eau dont ils ont besoin, à trois verstes de distance. Quoique la leur soit poissonneuse dans toute son étendue, ils tirent le poisson qu'ils consomment, ainsi que la viande, des environs de la Vilouye, qui est à quatre cents verstes au-dessous de chez eux; et ils font venir les légumes et les herbages de Kiringua, situé sur la Léna, seize cent cinquante verstes plus haut que Yakoutsk. 1786. Juin.

Dans le mois de juin, toutes les choses nécessaires à la vie sont portées à Yakoutsk par des bateaux qui descendent la Léna; et cette foire s'appelle le *yarmank*. Pendant ce temps-là tous les marchands étrangers ont permission de louer une boutique. Les gens aisés font alors leur provision pour un an; car, dès que le mois est expiré, le privilége de vendre n'appartient plus qu'aux marchands de la ville qui ne sont en tout que cinq ou six, et surhaussent les prix à leur fantaisie. Siberakoff prit une maison à Yakoutsk, et s'y tenoit pour surveiller lui-même l'expédition des fournitures qu'il nous faisoit. Tandis que nous fûmes dans cette ville, ce marchand tenoit table ouverte, tant pour les principaux habitans que pour notre état-major.

1786. Juin. Nous restâmes dix jours à Yakoutsk, et le mardi 9 juin, nous prîmes congé des amis que nous y avions, et nous traversâmes la Léna pour gagner les plaines. Ces plaines s'appellent aussi *yarmank* [1], parce qu'elles sont le rendez-vous général des voyageurs, des marchands et des voituriers qui vont dans l'est et le nord-est de l'empire.

Il y a dans les plaines de Yakoutsk de vastes prairies, où le pâturage est excellent. La plante qui m'y a paru la plus commune est le lin sauvage, soit à fleurs bleues, soit à fleurs blanches. On y trouve en quantité une plante que les Russes appellent *zemlennoï-laudon* [2]; elle ne produit point une gomme, mais sa racine est aromatique. On en fait prendre aux enfans, et même aux adultes, qui ont des douleurs dans les intestins. Elle a la même odeur que la serpentine, mais elle est beaucoup moins fibreuse. La capillaire abonde aussi dans ce canton. Les Kosaques la ramassent, la font sécher et s'en servent au lieu de houblon. Les Yakouts la font infuser, et y mêlent du jus de groseille, de framboise et d'autres baies, ce

[1] On vient de voir un peu plus haut que c'est le nom de la foire d'Yakoutsk.

[2] Ces mots signifient *encens de la terre*.

qui leur fournit une boisson agréable. Quelques parties sablonneuses des plaines de Yakoutsk sont couvertes de raiforts et d'oignons sauvages. 1786. Juin.

Le mercredi 10 juin, à neuf heures du matin, tout notre bagage et nos provisions pour la route, furent chargés sur des chevaux, chacun desquels portoit environ cinq pouds. Nous nous mîmes en route, le capitaine Billings, M. Merck, M. Robeck, M. Main, deux bas-officiers et moi. Nous étions accompagnés par neuf autres voyageurs et par le nombre des Tartares-Yakouts nécessaires pour conduire les chevaux de charge et nous servir de guides. Nous fîmes ce jour-là vingt-huit verstes; et ayant atteint le lieu solitaire où se tenoient alors les Yakouts, nous y plantâmes nos tentes. Le lendemain nous fîmes quarante-neuf verstes.

Le mardi 16 juin, nous arrivâmes, vers les huit heures du soir, sur le bord de l'Anga[1], rivière qui se jette dans l'Aldan. Nous passâmes la rivière dans un bac, confié aux soins d'un Yakout et d'un Kosaque : nous nous rendîmes dans la maison du premier. Nous étions alors à deux cent trente-sept verstes de Yakoutsk.

[1] Ou Amga.

1786. Juin. Tout le pays que nous traversâmes depuis Yakoutsk jusqu'à l'Anga, offre un aspect très-varié. On y voit des bois, des prairies charmantes, émaillées d'une immense quantité de fleurs de différente espèce, des lacs romantiques, dont quelques-uns sont très-étendus et remplis de jolies îles, et enfin de loin à loin, une cabane solitaire, demeure de quelque pasteur.

Nous vîmes beaucoup de canards, de courlis et d'autres oiseaux aquatiques, et nous en tuâmes plusieurs.

De l'Anga à l'Aldan nous trouvâmes un pays montueux, plus boisé et ayant beaucoup moins de pâturages que celui qui s'étend entre la Léna et l'Anga. Le jeudi 18 juin, nous atteignîmes les bords de l'Aldan. Jusqu'alors nous avions eu un temps excessivement chaud; mais le 18 une pluie violente accompagnée de tonnerre, rafraîchit l'air.

Les habitations situées sur la rive septentrionale de l'Aldan, consistent en quatre huttes, dont une appartient aux Kosaques qui gardent le bac, et les autres aux Yakouts qui y ont des chevaux. Ce lieu est à trois cent trente-une verstes de Yakoutsk. Là, l'Aldan a cinq cents toises de large; il coule

vers l'ouest, et le poisson y abonde, ainsi que dans les lacs voisins. Les bois sont remplis de bêtes sauvages et de gibier. Les plaines sont habitées par de riches Tartares, qui ont d'immenses troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. 1786. Juin.

Du côté du midi, l'Aldan est bordé d'une montagne qui s'élève perpendiculairement de soixante-dix toises, et dont la base est composée d'une pierre vitrifiable très-dure et remplie de gros arbres pétrifiés. Tous ces arbres sont placés de la même manière, les racines tournées vers le nord-ouest, et les branches vers le sud-est. Au-dessus des arbres il y a une couche de pierres vitrifiables, détachées, et de coquillages avec un mélange de terre verdâtre, qui a une forte odeur et un goût de couperose. On y voit aussi des boules de soufre. Au-dessus est une autre couche de pierre très-dure, très-compacte, et remplie d'écailles d'huîtres, de pétoncles et d'autres coquillages plus gros. La quatrième couche est composée de goêmon et de bois pétrifiés; et la cinquième est d'une pierre grise extrêmement dure, dans laquelle il y a beaucoup de petites coquilles de moules. On trouve dans quelques-unes de ces coquilles de très-beaux cristaux. Cette montagne a en-

1786. Juin. viron six verstes de long, et est au moins à cinq cents verstes de la mer.

Nous trouvâmes sur le bord de l'Aldan notre premier détachement, et nous l'y laissâmes avec ordre de se partager en petites troupes.

Le capitaine Billings résolut de se rendre à Okhotsk avec toute la promptitude possible; en conséquence nous laissâmes tout le bagage avec ceux de nos gens qui étoient près de l'Aldan, et nous ne prîmes que les choses dont nous avions besoin pour la route.

Dans la soirée du 19 juin, nous partîmes des bords de l'Aldan, avec vingt-un chevaux. Nous avions avec nous M. Merck, M. Robeck, un bas-officier, deux guides et un interprète.

En nous éloignant de l'Aldan, nous ne vîmes plus de plaines fertiles et habitées. Nous traversâmes au contraire un pays inégal, rempli de bois et de marais. Les rivières et les torrens s'y précipitent du haut des montagnes, et les productions de la nature y sont différentes de celles des campagnes que j'ai décrites plus haut. Les pins même et les mélèzes y croissent mal et y sont d'une bien plus petite espèce. Nous aperçûmes de grands espaces couverts de rhubarbe sauvage et de roma-

rin ; nous vîmes du rheum rhaponticum, du genièvre, du genêt, du thym, des œillets.— Le climat étoit aussi changé ; l'air étoit froid et piquant. 1786. Juin.

Le dimanche 21 juin, deux heures après midi, nous arrivâmes sur le bord de la Bélia-Réka [1]. Il y avoit trop d'eau pour que nous pussions tenter de la passer à gué. Comme nous vîmes qu'elle commençoit à baisser, nous marquâmes le point où elle étoit, et nous plantâmes nos tentes. Le lendemain la rivière avoit très-peu diminué.

Impatient de poursuivre sa route, le capitaine Billings essaya en divers endroits de traverser la rivière. A la fin son cheval trouva une eau profonde, et il fut forcé de passer à la nage. La rivière avoit environ deux cents toises de large ; l'eau couroit avec tant de rapidité, qu'elle faisoit environ sept milles par heure ; le fond de la rivière étoit semé de grosses pierres, et il y avoit un écueil un peu au-dessous du gué : cependant l'espace où il falloit nager n'étoit pas de plus de quinze brasses.

Quand je vis que le capitaine Billings étoit de l'autre côté de la rivière, je lui envoyai un guide yakout et un interprète, avec du

[1] La rivière Blanche.

1785. Juin. biscuit, de l'eau-de-vie, du thé, du sucre et ma petite tente.

Le docteur Merck tenta de guéer la rivière; mais le courant étoit si fort, qu'il eut peur et tomba de cheval dans un endroit où n'y avoit de l'eau que jusqu'au genou : aussitôt il vint nous rejoindre.

Un contre-maître, nommé Kopman, demanda la permission de passer avec un second guide, et quelques chevaux de relais : j'y consentis. Il fut heureux que je lui eusse donné un guide, car autrement le courant l'auroit entraîné avec son cheval. Comme j'étois très-bien monté, je traversai aussi à la nage, et il ne m'arriva point d'accident. Nous allumâmes un bon feu, nous fîmes sécher nos vêtemens, et nous déjeûnâmes; après quoi nous nous mîmes en route. Notre troupe étoit alors réduite à cinq cavaliers, en y comprenant les guides et l'interprète [1]. Nous avions neuf chevaux, un chien d'arrêt et deux lévriers. Nos provisions consistoient seulement en vingt livres de biscuit, deux bouteilles d'eau-de-vie, un peu de thé et un

[1] Le capitaine Billings laissa un des guides avec des instructions pour ceux de nos compagnons qui étoient restés sur la rive opposée.

peu de sucre; et il nous restoit à faire six cents verstes dans un pays absolument désert. 1786. Juin.

Nous eûmes beaucoup d'avantage à voyager avec peu de chevaux; car nous allions beaucoup plus vîte, et il ne nous falloit qu'un endroit où il y eût un peu d'herbe pour les faire paître et passer la nuit.

Le 23 juin, nous traversâmes une haute montagne, connue sous le nom de Tchakdall. Nous la montâmes en grande partie en suivant un ravin rempli de grosses pierres, et où l'eau tomboit en torrent. C'est dans cette montagne que nous remarquâmes, pour la première fois, la plante que les Russes appellent *piania trava* [1]. Les Tartares de la Sibérie, ainsi que ceux de la Russie, font le plus grand cas de cette plante, à laquelle ils attribuent la vertu de guérir les douleurs rhumatismales, et même les vieux ulcères, de quelque cause qu'ils proviennent. Ils en boivent alors une forte décoction, tandis qu'ils prennent un bain de vapeur, et ils lavent les plaies avec le reste de la décoction. Les sommets des montagnes sont couverts de cette plante et de cèdres rampans [2].

[1] Le rhododendron chrysanthum.

[2] *Pinus cembra.*

1786. Juin. Le mercredi 24 juin, à sept heures et demie, il tomba tant de neige que les sommets des montagnes en furent couverts. Ne nous attendant pas à un changement de température si subit, nous n'avions pris aucune précaution pour nous garantir du froid. Presque tous nos vêtemens étoient restés avec le bagage; et nous n'avions emporté que des gilets et des pantalons de nankin. Ce qui ajoutoit à cet inconvénient, c'est que les ruisseaux et les marais que nous avions à traverser, nous empêchoient d'aller à pied.

En passant dans un endroit marécageux, notre guide se mit à chanter une romance mélancolique, dont voici le sens : — « C'est » ici le lieu qui fut arrosé des pleurs du vé- » nérable Tchogonnoï. Ce vertueux vieil- » lard ! il fut chasseur habile et constant dé- » fenseur de ses amis ! C'est ici que, ne pou- » vant plus soutenir les fatigues du voyage, » tomba son compagnon, son ami, son der- » nier cheval. Il s'assit près de son dernier » cheval ; et donnant un libre cours à sa dou- » leur, il répandit des larmes amères; oui, » les larmes les plus amères ; car il ne man- » qua jamais de remplir les devoirs d'un

» Sokhalar [1]. Cependant il ne mérita jamais 1786. Juin.
» d'avoir à pleurer. Le troisième jour, il fut
» secouru par un voyageur et ramené dans
» sa maison ».

Ce marais se nomme *Tchogonnoï-Outabyta*, c'est-à-dire les pleurs de Tchogonnoï. Quand nous l'eûmes traversé, nous gagnâmes la montagne d'Ounékhan [2], sur le sommet de laquelle nous eûmes beaucoup de neige, et nous souffrîmes du froid. Nous nous mîmes à l'abri sous des cèdres ; nous allumâmes du feu, et nous fîmes chauffer de l'eau que nous bûmes avec un peu d'eau-de-vie, ce qui nous fortifia. Bientôt les nuages s'abaissèrent au-dessous du sommet de la montagne, le ciel s'éclaircit ; et tandis que nous descendions du côté du sud, le soleil sécha nos vêtemens.

Nos lévriers forcèrent plusieurs lièvres, que le chien couchant nous apporta.

Un torrent se précipite du haut de la montagne, et court à environ dix verstes. La Sammach joint un autre torrent qui sort des sept montagnes, est appelé les Kounkouis,

[1] Les Yakouts s'appellent eux-mêmes les *Sokha*, nom dont le singulier est *Sokhalar*.

[2] A cent soixante-dix-huit verstes de l'Aldan.

1786. Juin. et donne naissance à la Bélia-Réka [1]. Cette dernière rivière coule vers l'ouest, et fait plusieurs détours entre les montagnes.

Le 25 juin, nous traversâmes les sept montagnes, qui, malgré leur nom, ne sont qu'une seule montagne avec sept sommets en pain de sucre. Il faut passer sur ces différens sommets, par rapport aux ravins profonds qui les bordent des deux côtés. A trois heures après-midi, nous arrivâmes sur les bords de l'Alakhoun; et après avoir passé cette rivière, nous plantâmes nos tentes. A environ trois verstes plus loin, on voit deux huttes, habitées par un Kosaque et un Yakout, qui gardent le bac, et entretiennent six chevaux pour les courriers du gouvernement. Nous étions alors à deux cent trente verstes de l'Aldan.

En partant des bords de l'Alakhoun, nous fîmes deux cents werstes à travers des montagnes, des marais, des rivières et des champs couverts de glace, pour nous rendre à Youdomsky-Krest. Là, nous trouvâmes trois bonnes cabanes situées sur les bords de l'Youdoma, et habitées par des Kosaques. Il y a aussi des magasins appartenans au gou-

[1] La rivière Blanche.

vernement, où l'on dépose tous les ans jusqu'à l'hiver les approvisionnemens destinés pour Okhotsk; et lorsque le froid est assez fort, on les expédie sur des traîneaux tirés par des chiens. 1786. Juin.

On nous fournit à Youdomsky-Krest une petite provision de pain et de viande; et comme nos chevaux étoient en très-mauvais état, nous y laissâmes le contre-maître qui étoit avec nous, en lui enjoignant d'attendre la première troupe de nos gens qui arriveroit. Nous y laissâmes aussi nos chiens, parce qu'ils étoient si fatigués, qu'on ne pouvoit pas les mener plus loin, sans les laisser reposer.

D'Youdomsky-Krest à Ourak-Plotbischa, qui en est éloigné de quatre-vingt-dix verstes, le pays continue à être entrecoupé de montagnes et de rivières. C'est à Ourak-Plotbischa qu'on construisit les bateaux qui portèrent jusqu'à Okhotsk les objets les plus pesans pour l'expédition du commodore Bering[1].

A Ourak-Plotbischa, les magasins du gouvernement et cinq misérables huttes, occupées par des Kosaques, couvrent un petit

[1] Ces bateaux descendirent l'Ourak. Le commodore Bering partit d'Okhotsk.

1786. Juin. plateau, au pied d'une chaîne de montagnes stériles, qui ont depuis vingt jusqu'à soixante toises de haut. On trouve là une pierre verdâtre et rougeâtre, qui contient beaucoup de ces calcédoines, que le docteur Laxman appelle les onyx de l'Ourak. Les montagnes des environs fournissent une immense quantité d'agates de diverses espèces; et plusieurs grosses pierres qu'on voit dans le lit de l'Ourak, sont remplies de grandes coquilles pétrifiées. — Quelques montagnes des bords de l'Ourak paroissent être composées de jaspe.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE A OKHOTSK. — ÉTAT DE CETTE VILLE.

Le vendredi 3 juillet, nous arrivâmes à Okhotsk, qui est éloignée de mille vingt verstes de Yakoutsk. En mettant pied à terre, nous vîmes le capitaine-lieutenant Zaritscheff[1], qui nous apprit qu'on n'avoit pu trouver du bois propre à construire des vaisseaux, à moins de soixante-dix verstes de distance en remontant l'Okhot; et que, depuis deux jours seulement, il avoit envoyé les constructeurs avec les ouvriers du gouvernement et quarante-cinq journaliers, pour choisir et couper les arbres nécessaires, les plus rapprochés de la rivière qu'il étoit possible. 1786. Juillet.

Le 8 juillet, il arriva un bâtiment de transport venant d'Izchiga. Il avoit pour lest du bois noir pétrifié, qui ressembloit exactement à du charbon de terre, mais sur lequel le feu n'avoit aucune action.

[1] L'officier envoyé de Pétersbourg avec les constructeurs.

1786. Juillet. Le 12, MM. Robeck et Merck arrivèrent avec notre bagage et une partie de nos gens. Ils avoient traversé aisément la rivière Blanche dans la soirée du lendemain de notre départ, les eaux ayant alors beaucoup diminué.

Le 14 après-midi, tout annonçant que la journée du lendemain seroit belle, les Lamouts se présentèrent chez le commandant, pour le prier de permettre aux Yakouts et aux autres habitans qui voudroient se joindre à eux, d'aller en mer à la chasse des canards, promettant de revenir avec la marée. Le commandant y consentit, et la permission fut proclamée.

Le mercredi 15, entre trois et quatre heures, les Lamouts, les Yakouts et quelques Russes mirent en mer avec une cinquantaine de petits canots. Le temps étoit calme et nébuleux. Ils revinrent à midi avec la marée montante, poussant devant eux une immense quantité de canards sauvages [1]. Quand ils arrivèrent dans la baie de Kouchtoui, à environ un mille de la mer, ils furent environnés par plus de deux cents canots, dont la ligne formoit un croissant régulier. Le

[1] De l'espèce qu'ils appellent *tourpan*.

reflux

reflux ne laissa que six pouces d'eau dans la baie, et tous les canots touchèrent. Alors l'officier de police, que le commandant avoit chargé de présider à l'attaque, ayant donné le signal, nous vîmes commencer la scène la plus singulière et la plus bizarre. Hommes, femmes, enfans, tous à la fois sautèrent dans l'eau. Quelques-uns étoient armés de bâtons courts; d'autres tenoient des cordes et des filets. A mesure que celui-ci frappoit sur la tête de tous les canards qu'il pouvoit atteindre, ses camarades les saisissoient et les attachoient ou les mettoient dans leurs filets. Souvent l'un s'emparoit de la proie de son voisin. Il n'y a point de champ de bataille qui offre autant de désordre et de confusion. Quelquefois un coup mal dirigé tomboit sur la main d'un ami, au lieu de frapper la tête d'un ennemi. On entendoit des plaintes, des reproches. Les juremens des femmes et leurs disputes se changeoient soudain en éclats de rire et en moqueries. Les cris des canards, les cris d'un nombre immense de mouettes, qui voloient tout autour, joints à ceux des chasseurs, formoient le bruit le plus étrange et le plus confus que j'aie jamais entendu. Les femmes eurent la part la plus considérable

1786. Juillet.

1786. Juillet. de cette chasse. Le nombre des canards qu'on tua s'élevoit à plus de six mille cinq cents.

Le tourpan est aussi gros qu'un canard domestique. Il a le cou court, le bec noir, court et étroit, avec une protubérance au-dessus des narines. Son plumage est noir et tacheté de gris. Dans le temps de la mue des tourpans, les grandes plumes de leurs ailes tombent toutes à la fois, et par conséquent ils ne peuvent voler que lorsqu'ils en ont de nouvelles. Alors, si l'on parvient à pousser ces oiseaux dans des endroits où il y a peu d'eau, ils ne peuvent pas, non plus, plonger, et il est très-aisé de les prendre. Ils ont un goût d'huile de poisson; mais malgré cela, c'est un changement de nourriture agréable pour la classe pauvre des habitans d'Okhotsk. Quand le tourpan est salé et fumé, on en mange quelques morceaux avant dîner, et l'on boit un coup d'eau-de-vie; ce qu'on regarde comme un excellent moyen pour aiguiser l'appétit [1].

[1] Dans le Nord l'usage est de manger toujours avant dîner, quelque morceau de viande salée, de fromage ou de caviar, et de boire un ou deux coups d'eau-de-vie ou de vin de Madère. Les gens du pays appellent

Dans la soirée du jour de la chasse aux canards, il entra dans le port d'Okhotsk un navire commandé par un Grec nommé Yefstat Delareff, et appartenant à Grégoire Schelikoff. Ce bâtiment revenoit des îles Aléoutes et de la côte nord-ouest de l'Amérique, avec une cargaison de pelleteries. Parti d'Okhotsk dans le mois de juillet 1781, il arriva, le 10 août, à l'île Bering, où il hiverna. Il passa le second hiver à Ounalaschka, l'hiver de 1783 dans le canal du prince Williams, et les années 1784 et 1785, à Ounga, île qui est en dehors d'Alaksa. 1786. Juillet.

Les instructions du capitaine Billings portoient qu'il s'embarqueroit à Okhotsk, dans le vaisseau de transport, pour se rendre à Izchiga [1]; qu'il traverseroit le pays des Tchoutskis, et qu'il descendroit la rivière d'Omolon jusque dans l'endroit où elle se jette dans la Kovima. Cependant il paroissoit impossible que plus de deux ou trois personnes à la fois entreprissent de faire

cela *prendre une soupe*, et ils disent que cette soupe leur donne de l'appétit. A voir la manière dont ils mangent ensuite, on ne peut pas douter qu'ils n'aient raison. (*Note du Traducteur.*)

[1] Ou Izchiginsk.

1786. Juillet. cette route, et elle offroit d'autant plus de danger que les habitans ne sembloient pas être favorablement disposés à l'égard des Russes. Ces soupçons furent confirmés par le rapport que fit au gouverneur d'Okhotsk, le capitaine du bâtiment de transport arrivé le 8.

Le major Schmaleff, que nous trouvâmes à Okhotsk, étoit commandant d'Izchiga. Les sauvages habitans des environs avoient pour lui un attachement qui alloit jusqu'à l'idolâtrie, lorsqu'on envoya à Izchiga un lieutenant, nommé Polosoff, pour surveiller le petit nombre de soldats qui composoient la garnison. Polosoff ne tarda pas à devenir le délateur du major, et l'accusa secrètement auprès du gouvernement de diverses fautes. En conséquence, le major eut ordre de se rendre à Irkoutsk pour se justifier; mais sa mauvaise santé l'avoit forcé de s'arrêter à Okhotsk.

Quand les Tchoutskis et les Koriakis arrivèrent à Izchiga après le départ du major, ils se hâtèrent de demander où il étoit. Mécontens des réponses qu'on leur fit, et se voyant traités d'une manière toute différente de celle à laquelle ils étoient accoutumés, ils

refusèrent de payer le tribut au nouvel officier. Celui-ci se permit alors de les injurier et de les menacer; ce qui acheva de les irriter. Ils quittèrent Izchiga pendant la nuit, résolus de se venger de celui qui avoit nui à leur protecteur; car c'est ainsi qu'ils appeloient le major Schmaleff. 1786. Juillet.

Des plaintes s'élevant de tout côté contre Polosoff, obligèrent la chancellerie d'Okhotsk, sous la juridiction de laquelle est Izchiga, d'ordonner à ce lieutenant de revenir avec le bâtiment de transport qu'on y avoit envoyé en 1785; et en même temps on nomma un sergent pour commander à Izchiga. Le sergent se hâta de représenter la nécessité de renvoyer le major Schmaleff dans son commandement, parce que lui seul pouvoit appaiser la fureur des sauvages, qui ne vouloient plus permettre à un Russe de paroître parmi eux.

Cependant Polosoff se rendit immédiatement à Irkoutsk; et après y avoir dépensé tout son argent, il fit la connoissance du capitaine Billings, qui, à l'instigation du gouverneur, crut qu'il pourroit lui être utile, l'engagea pour son expédition, et le ramena à Okhotsk.

1786. Juillet. Un vieillard, nommé Lobascheff, qui étoit né sur les bords de la Kovima et résidoit à Okhotsk, et qui avoit été de plusieurs expéditions dans la mer Glaciale, avança qu'il étoit aisé de se rendre sur la Kovima par l'Amicon. Il offrit même au capitaine Billings de lui servir de guide, l'assurant que s'il se trompoit de chemin, les Tongouths, qui erroient dans ces contrées, lui indiqueroient la route qu'il falloit suivre. Les Lamouts et les Tongouths qui se trouvoient à Okhotsk, ayant confirmé l'assertion du vieillard, le capitaine Billings résolut de le suivre. En conséquence, le 22 juillet, cet officier demanda quatre-vingt-treize chevaux pour le transport de son bagage et de sa suite, et le 25, on expédia un courrier pour aller faire préparer des relais sur les bords de l'Amicon.

Le 27, le reste de nos voyageurs arriva de Yakoutsk avec une partie de notre bagage en assez bon état.

Le jeudi 30 juillet, le lieutenant-colonel Kozloff Ugreinin, commandant d'Okhotsk, adressa officiellement un écrit au capitaine Billings, au sujet de la mésintelligence qui régnoit entre les Russes et les habitans des

environs du fort d'Izchiginsk. Il lui représentoit dans cet écrit, que pour l'intérêt de notre expédition, il étoit nécessaire de renvoyer à Izchiga le major Schmaleff[1], afin de regagner l'amitié des Tchoutskis et des Koriakis. 1786. Juillet.

Dès qu'on proposa au major Schmaleff de retourner à Izchiga, il y consentit volontiers, paroissant persuadé qu'il parviendroit aisément à ramener les indigènes à leurs premiers sentimens de bienveillance.

Le major Schmaleff avoit alors une soixantaine d'années. Il avoit près de six pieds de haut et étoit très fortement constitué; mais la maladie l'avoit affoibli, et il étoit encore valétudinaire. Naturellement doux et prévenant, il étoit doué du meilleur caractère que puisse posséder un homme. Il offrit de s'embarquer dans le bâtiment de transport qui étoit prêt à faire voile pour Izchiga. Le capitaine Billings l'accepta, en lui recommandant de tâcher d'appaiser le plutôt possible les indigènes, et de prendre ensuite avec lui deux interprètes et deux Kosaques de la gar-

[1] On a vu un peu plus haut que le major Schmaleff étoit alors à Okhotsk, par suite des calomnies du lieutenant Polosoff.

1786. Juillet. nison d'Izchiga, pour venir nous joindre à Virchnoï-Kovima. Le major dit qu'il comptoit pouvoir s'y rendre vers le mois de mars prochain. On lui donna l'argent nécessaire pour ses dépenses, et divers petits articles de quincaillerie pour faire des présens aux naturels.

Le capitaine Billings chargea le lieutenant Hall de veiller à la construction des deux vaisseaux auxquels on alloit travailler à Okhotsk; et le lieutenant Zaritschcff eut ordre de se tenir prêt à se rendre sur la Kovima.

Août. Il partit le 1er août, avec M. Bakoff et un détachement de nos gens. Le capitaine Billings, le docteur Merck, M. Robeck et moi, nous devions les suivre deux ou trois jours après. Mais avant de quitter Okhotsk, je veux offrir à mes lecteurs une description succincte de cette ville, et de la manière dont on y vit.

La ville d'Okhotsk [1] est construite sur une langue de terre, qui se prolonge droit à l'est dans un espace de cinq verstes, et a depuis quinze jusqu'à cent cinquante toises de large. Cette langue de terre est un composé de sa-

[1] Latit. nord, 59° 19′ 45″. — Longit. est, 145° 16′.

ble, de débris de bois, et d'herbes que le ressac a accumulés en cet endroit. La mer la borne au sud et à l'est, et la rivière d'Okhot au nord. La ville qui a environ une verste de long, ne contient que cent trente-deux mauvaises maisons de bois [1]. Il y a une église avec un clocher, divers magasins pourris, et un double rang de boutiques, où l'on vend des mouchoirs, des soieries, des draps, des cuirs, de la quincaillerie d'une qualité très-inférieure, des jambons, du beurre, de la farine, du riz et divers autres articles. Malgré cela, ces boutiques sont fort mal assorties.

1786. Août.

L'air est extrêmement mal-sain à Okhotsk. Le vent froid, les brouillards et l'humidité, qui y règnent constamment, sont cause que la terre ne peut rien produire à moins de cinq verstes de la mer. A cette distance on commence à voir quelques mélèzes rabougris et flétris. A dix verstes il y en a davantage; et à quinze verstes on trouve une chaîne de montagnes peu élevées, qui semble opposer une barrière invincible aux funestes effets de l'air de la mer. Derrière ces montagnes les arbres croissent bien, et on voit

[1] *Voyez* l'Atlas, Planche Iere.

1786. Août. de riantes prairies. Quelques Yakouts vivent dans ces cantons, et prennent soin d'un petit nombre de chevaux et de vaches, qui, pour la plupart, appartiennent aux habitans d'Okhotsk. A l'exception de deux prêtres et des officiers des cours de justice, ces habitans sont des marins et des Kosaques avec leurs femmes et leurs enfans. C'est, sans contredit, l'espèce d'hommes la plus ivrogne que j'aie vue; mais dans leurs plus grands excès, ils obéissent à leurs chefs, et n'oublient jamais le respect qu'ils leur doivent.

Le scorbut est très-commun et fait de grands ravages à Okhotsk; ce qui provient peut-être autant de la négligence et de la mal-propreté des habitans, que de l'insalubrité du climat.

Le poisson est la principale nourriture des habitans d'Okhotsk. Mais le poisson frais y paroît tard. Le saumon n'abonde dans les rivières voisines qu'à la fin de juin. Les hommes et les femmes s'occupent également de la pêche. Ils ont des filets d'environ vingt pieds de long, et de trois ou quatre pieds de large. Un côté du filet est, dans toute sa longueur, garni de pierres qui le font plonger, tandis que l'autre côté est soutenu sur l'eau par des

morceaux d'écorce de peuplier. Les pêcheurs restent toujours sur la plage, et poussent leur filet dans l'eau avec de longues perches. Quelquefois un seul pêcheur a jusqu'à trois filets, et prend dans une marée de huit à douze quintaux de poisson. Dans les intervalles de la pêche, les pêcheurs s'asseoient sur le rivage, fendent le poisson qu'ils ont pris, et le font sécher pour en vivre l'hiver et en nourrir leurs chiens. Ces chiens leur servent à tirer leurs voitures et leurs traîneaux, et chaque maître de maison en a au moins une vingtaine. 1786. Août.

Pendant le printemps les provisions sont toujours rares à Okhotsk. Les chiens deviennent alors si voraces qu'il n'est pas rare de les voir se manger les uns les autres; et les premiers chevaux qui y arrivent, sont ordinairement dévorés.

Le jour de notre arrivée à Okhotsk, nous dînâmes chez le lieutenant Zaritscheff. L'on nous servit un rôti de bœuf froid, qui avoit un goût si huileux, que nous crûmes qu'il avoit été arrosé avec de l'huile de baleine. L'après-midi nous prîmes le thé chez le commandant, et ce thé avoit aussi un goût huileux. J'en fis l'observation au comman-

1786. Août. dant, qui aussitôt m'en fit servir, sans crême, que je trouvai très-bon. Il me dit, en même temps, que depuis six semaines le bétail d'Okhotsk n'étoit nourri que de tripailles et d'autres débris de poisson, et il ajouta que les vaches préféroient le saumon sec au foin.

Le port d'Okhotsk est formé par la rivière d'Okhot, qui vient de l'ouest-nord-ouest, et se jette dans la baie de Kouchtoui. Cette baie a quatorze verstes de long et quatre de large, est remplie de hauts-fonds et reste à sec dans plus des trois quarts de son étendue, lorsque la mer est basse. Elle tire son nom d'une rivière qui y a son embouchure à l'extrémité nord-est, immédiatement au-dessous des montagnes de Mariakan. Cette rivière et l'Okhot, toutes deux très-rapides, semblent ne se joindre que pour changer les bords de la baie. Elles les déplacent, elles les reculent, elles en créent de nouveaux. Les lits de ces rivières sont composés de cailloux mouvans, les uns gros comme des œufs de cygne, les autres comme des œufs de pigeon. L'Okhot n'est navigable que pour de petits bateaux vides, encore ne peuvent-ils la remonter qu'à un mille de son embouchure; car il y

a plusieurs endroits où il n'y a guère qu'un pied et demi à deux pieds d'eau, et quand la mer est haute, il y en a six ou huit pieds tout au plus. 1786. Août.

L'ouverture qui communique à la mer, semble être un ouvrage de l'art. Sa direction est au sud. Elle a deux cent cinquante toises de large, cent cinquante de long, et six ou sept de profondeur. Le courant y est de trois à cinq milles par heure. L'obstacle que la mer oppose au courant, est cause qu'il s'est formé, à un mille et demi en dehors de la baie, un banc de sable qui s'étend en croissant au sud-sud-ouest et à l'ouest. Une barre qui se prolonge à l'ouest, forme un canal de cinq pieds de profondeur seulement à mer basse, et de trente toises de largeur. Cette passe, qui est la seule navigable, éprouve des changemens fréquens. Un ressac très-violent frappe continuellement la barre et le rivage. Dans le temps des équinoxes, la vague, en se brisant, rejaillit sur les maisons, et semble menacer la ville entière de l'engloutir.

En dehors de la passe, on continue à trouver des hauts-fonds. A huit milles de distance, il n'y a que dix brasses d'eau, avec un fond de cailloux mouvans, où l'ancre

1786. Août. ne peut pas tenir, même avec une brise modérée.

Tel est le tableau de la ville, où nous allons construire deux vaisseaux de deux cent soixante à trois cents tonneaux chacun.

CHAPITRE V.

DÉPART D'OKHOTSK. — TARTARES TONGOUTHS. — RIVIÈRE D'AMICON. — TARIN-OURACH. — ZASCHIVERSK. — VIRCHNOÏ-KOVIMA.

Nous partîmes d'Okhotsk, dans la soirée du 3 août; et après avoir marché environ huit verstes, nous fîmes halte. Le contre-maître Kopman, que j'ai dit plus haut avoir traversé la Bélia-Réka [1] à la nage, pour aller joindre le capitaine Billings, fut ici bien moins heureux. En passant un petit bras de l'Okhot pour gagner le lieu de notre halte, il tomba de cheval et se noya. Nous le cherchâmes long-temps sans pouvoir le retrouver. Ce ne fut que quelques jours après qu'un Yakout le découvrit. Il s'étoit meurtri la tête en tombant, et un fusil qu'il portoit en bandoulière avoit été courbé par l'effet de sa chute. Probablement aussi qu'il s'étoit trouvé embarrassé sous les pieds de son cheval.

1786. Août.

[1] La rivière Blanche.

1786. Août. Le 4 nous vînmes dans l'endroit où nos gens coupoient du bois pour la construction de nos vaisseaux. C'étoit un bosquet de beaux mélèzes, situé près du Mondoukan, l'un des bras de l'Okhot.

Le 7, à midi, nous traversâmes l'Okhot, et nous atteignîmes l'embouchure de la rivière d'Ark. C'est là que les Tongouths habitent durant l'été. Ces Tartares nous accueillirent amicalement. Ils nous offrirent des baies que nous mangeâmes avec plaisir; et leurs femmes se mirent à danser pour nous amuser.

Le 9, nous passâmes l'Aglikit, rivière sur les bords de laquelle on voit huit cabanes que les Tongouths habitent l'été. Elles sont situées au pied de la montagne d'Ouyéga. Le capitaine Billings, désirant de faire le plus de diligence possible, engagea les Tongouths à lui fournir vingt-deux rennes; et nous nous arrêtâmes jusqu'au surlendemain, pour laisser reposer nos chevaux. Les bords de l'Aglikit sont couverts d'excellens pâturages. Nous étions là à deux cents verstes au nord-nord-ouest d'Okhotsk.

Le 11 le capitaine Billings me remit ses dépêches pour le lieutenant Bering, qui étoit à Virchnoï-Kovima.

Virchnoï-Kovima. Il lui mandoit de se rendre à Seredni, et d'y faire couper du bois pour construire trois petites corvettes [1] propres à naviguer sur la mer Glaciale; et il lui ajoutoit qu'en cas qu'il apprît qu'il n'y avoit pas de bois de construction à Seredni, il falloit qu'il restât à Virchnoï. 1786. Août.

Chargé de ces dépêches, et ayant avec moi le constructeur de vaisseau et mon domestique, je quittai le capitaine Billings et le reste de la troupe, à trois heures après midi. Je montois un superbe renne [2]. La selle étoit placée sur les épaules de l'animal, et sans étriers. Il avoit, au lieu de bride, une longue courroie attachée autour de la tête. On tient cette courroie de la main gauche pour empêcher le renne de s'échapper, si, par hasard, on tombe; et elle est assez longue pour que l'animal puisse tourner à une certaine distance, quand on s'arrête pour le laisser paître. On a un bâton d'environ cinq pieds de long pour se soutenir lorsqu'on monte sur le renne; mais les Tongouths se servent pour cela de leur arc. Ils se mettent à la droite du renne, posent la jambe gauche sur la selle, et ap-

[1] Sloops.

[2] *Voyez* la Planche II.

1786. Août. puyant la main droite sur l'arc, ils s'élancent sur l'animal avec une étonnante agilité. Pour moi et mes compagnons de voyage, nous ne pouvions pas monter sans qu'on nous aidât; et dans l'espace de trois heures, nous tombâmes au moins vingt fois.

La selle dont se servent les Tongouths est plate, carrée et plus large de quelques pouces que les épaules du renne. On s'y tient assis en relevant les genoux et en se collant le plus qu'on peut, aux côtés de la selle; ce qui, au commencement, occasionne de vives douleurs dans les cuisses. Cependant, dès le troisième jour, je me tenois aisément sur mon renne. Le constructeur de vaisseau ne pouvoit pas s'accoutumer à cette monture, et fit la plus grande partie de la route à pied. Dans le fait, nous voyagions assez lentement.

Le 16 août nous traversâmes une très-haute montagne à laquelle on donne le nom d'*Ourakantcha*. A moitié de la montée, on trouve une plaine avec un grand lac. Ce chemin est pénible et désagréable, parce qu'il passe dans un ravin rempli de grosses pierres, à travers lesquelles un torrent se précipite à grand bruit, et des rocs énormes, suspendus au-dessus, menacent de leur chute le voyageur.

Nous mîmes douze heures à traverser cette montagne. Elle étoit si stérile, que nous n'y vîmes pas un brin d'herbe. Nous trouvâmes seulement un endroit où il y avoit un peu de mousse, et nous nous y arrêtâmes un quart d'heure pour faire paître nos rennes. 1786. Août.

La montagne d'Ourakantcha fait partie de la chaîne de Virkhoyansky, dans laquelle prennent naissance les rivières d'Okhot, d'Indigirka, d'Youdoma et de Mayo. Elle est éloignée d'Okhotsk de quatre cent quinze verstes [1].

La chaîne de montagnes de Virkhoyansky s'étend à peu près de l'est à l'ouest, et sa largeur est d'environ deux degrés du nord au sud. Cependant quelques ramifications de ces montagnes sont à soixante-un degrés de latitude nord, et d'autres presqu'à soixante-sept degrés.

Le 17 août, je joignis le courrier que nous avions expédié d'Okhotsk le 25 juillet; et je découvris bientôt qu'il s'étoit détourné de sa route pour aller trafiquer parmi les Tongouths. Je l'envoyai chez les Yakouts, qui se trouvoient dans le voisinage, pour chercher

[1] J'estime qu'elle est à 62° 10′ de latit. nord, et à 144° de longit. à l'est de Greenwich.

1786. Août. des chevaux, ainsi qu'il en avoit reçu l'ordre à Okhotsk.

Le 20, j'arrivai sur les bords de l'Amicon, qui est la principale source de l'Indigirka. Les Russes ont construit sur l'Indigirka deux isbas [1] occupés par des Kosaques, qui gardent les chevaux ou les rennes dont on a besoin pour la poste et pour les voyageurs; car c'est là le chemin de communication l'hiver entre Yakoutsk et Okhotsk.

Ce canton contient, dans un espace de trente verstes de circonférence, une vingtaine de cabanes qu'habitent des Yakouts. Dans une étendue de quatre-vingt-dix verstes on trouve un pays assez plane, entremêlé de belles prairies et de bosquets de mélèzes, de peupliers, de trembles, de bouleaux, d'aulnes et d'arbustes, parmi lesquels on distingue les groseilliers noirs et blancs, les framboisiers et les églantiers.

Ce séjour convient singulièrement aux Tartares Yakouts. A l'abri d'importunes visites, ils passent leur vie dans une sauvage indolence, et semblables aux ours, leurs voisins, ils ne sortent de leur léthargique repos que lorsque les besoins de la nature les forcent

[1] Latitude 63° 5′ nord. — Longitude 145° est.

d'aller à la chasse. Le pied des montagnes voisines est infesté d'ours, de lynx, de loups et de renards. Il y a aussi une immense quantité d'élans, de daims, de lièvres, d'écureuils, et quelques martres-zibelines. Les prairies sont couvertes de troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes; et les rivières, les lacs abondent en poisson et en gibier aquatique. Les Yakouts de ces contrées peuvent donc aisément se procurer les moyens de satisfaire leurs besoins très-bornés. 1786. Août.

Je quittai mes conducteurs tongouths et leurs rennes; et j'avoue que ce ne fut pas sans regret. Je m'étois déjà accoutumé à monter les rennes, et je les trouvois plus commodes, plus agréables que les chevaux: mais ce qui me faisoit encore plus de plaisir, c'étoit la mâle activité de mes guides, leur noble indépendance et leur air de satisfaction. Satisfaits du peu que produit la nature dans un pays, dont la nature elle-même semble défendre l'accès à l'homme, leur étonnant courage rend leur esprit toujours joyeux, et leur fait surmonter tous les obstacles pour atteindre le but qu'ils se sont proposé. Je ne pouvois me lasser de les admirer, et je sentois un ardent désir de partager leurs dangers

1786. Août. et leurs succès. — J'ose dire qu'ils sont : — « Les heureux membres de la grande famille. »

Tel fut l'homme en sortant des mains de la nature.
Son front étoit serein, son ame libre et pure ;
Il ne connoissoit point de tyranniques loix ;
Et noblement sauvage, il erroit dans les bois.

L'aspect sauvage et romantique que m'offroient souvent les campagnes que je traversois, élevoit mon ame et me donnoit la parfaite conviction d'une grande vérité, c'est que l'homme est le souverain de tous les êtres créés. En me rappelant la dépendance des habitans des grandes villes, obligés de travailler pour satisfaire le luxe, les caprices de ceux qui sont plus riches, mais aussi plus dépendans qu'eux, je regardois leur condition comme la plus servile et la plus humiliante à laquelle puisse être soumis un être humain. En effet, elle écarte de lui l'hospitalité, et lui ravit tout espoir d'une bienfaisance mutuelle, base de la société et véritable source du bonheur.

Les Tongouths errent avec leurs troupeaux dans une immense étendue de pays. Ils vont de l'embouchure du fleuve Amour jusqu'au lac Baïkal ; ils fréquentent les rives de l'Angara[1], de la Léna, de l'Aldan, de l'Youdoma, de

[1] On la nomme aussi la *Tongouska*.

la Mayo, de l'Oud, les côtes de la mer d'Okhotsk, celles de la mer Glaciale, les bords de l'Amicon, de la Kovima, de l'Indigirka, de l'Alasey, et toutes les montagnes de ces vastes contrées. Leur occupation la plus constante est la chasse. Il est rare que leurs tentes restent plus de six jours au même endroit. Il faut qu'ils les changent de place, ne fût-ce que pour les porter à vingt pas de distance [1]: mais, à la vérité, c'est pendant la saison de la pêche, et dans le temps qu'ils recueillent des baies dans les lieux solitaires, éloignés de ceux qu'habitent les Kosaques. Ils déposent dans ces endroits des provisions de poisson sec et de baies, qu'ils mettent dans de grandes caisses, placées sur des arbres ou sur des poteaux, afin qu'elles servent, soit à eux-mêmes, soit à d'autres Tartares de leur tribu, lorsqu'ils voyagent en hiver. 1786. Août.

Les Tongouths mêlent les baies avec de la mousse ou du lichen, ruminé par les rennes, et ils en font des gâteaux minces qu'ils étendent sur de l'écorce d'arbre, et qu'ils exposent au soleil et au vent sur leurs huttes pour les faire sécher.

[1] Ils disent que leurs tentes contractent une odeur désagréable, quand elles restent long-temps à la même place.

1786. Août. Ces Tartares paroissent être peu sensibles aux effets du froid et de la chaleur. Ils couvrent leurs tentes avec des peaux de chamois ou avec de la seconde écorce de bouleau, qui devient aussi souple que du chamois, quand elle est roulée et exposée quelque temps à la vapeur de l'eau bouillante.

Les Tongouths se vêtissent en hiver de peaux de renne ou de peaux de mouton sauvage, dont la fourrure est en dedans. Ils ont sur la poitrine une grande pièce de la même peau, qu'ils attachent autour de leur cou et qui, en s'élargissant, tombe jusqu'à la ceinture. — Cette pièce est brodée très-élégamment et ornée de grains de verroterie. Leurs pantalons sont également de peau. Ils portent, en outre, des bas courts, avec des bottes de peau de jambe de renne, dont le poil est en dehors. Ils sont coiffés d'un bonnet de fourrure, et ont des gants fourrés. Leur habillement d'été ne diffère point pour la forme de celui d'hiver; mais au lieu de fourrures, ils portent des peaux tannées.

Les Tongouths tirent des subsistances de chez les Russes, qui habitent les bords de l'Amicon, de l'Indigirka, de l'Ouyandina, de l'Alasey, de la Kovima, et les villes de

Zaschiversk et d'Okhotsk. Ils sont religieux observateurs de leur parole, et font le commerce avec non moins de loyauté que d'exactitude. Peu d'entr'eux ont embrassé le christianisme. Les autres, pour la plupart, sont démonolatriens. Ils ont des conjureurs et sacrifient aux mauvais esprits. 1786. Août.

Un Tongouth qui n'étoit pas baptisé, entra dans une des églises de Yakoutsk, se plaça vis-à-vis de l'image de saint Nicolas, la salua très-respectueusement, et plaça devant elle une offrande de peaux de renard noir, de renard rouge, de zibeline, de petit-gris et d'autres belles fourrures. On lui demanda pourquoi il faisoit cela? Il répondit: —« Mon » frère, qui est chrétien, a eu une maladie » dont il croyoit mourir. Il n'a voulu auprès » de lui aucun sorcier; mais il a invoqué » saint Nicolas. Alors j'ai promis que si saint » Nicolas lui conservoit la vie, je lui ferois pré» sent du produit de ma première chasse. » Mon frère est guéri. J'ai eu ces fourrures à la » chasse; les voilà ». —En achevant ces mots, il s'inclina encore devant le saint, et se retira.

Les Tongouths chassent en général avec l'arc et la flèche; mais quelques-uns ont des fusils carabinés. Ils n'enterrent point leurs morts.

1786. Août. Ils les vêtissent de leurs plus beaux habits, les mettent dans une caisse bien solide et les suspendent entre deux arbres. Les instrumens de chasse qui appartiennent au mort, sont enterrés au-dessous de la caisse. Lorsqu'il n'y a point de conjureur présent, cet enterrement se fait sans cérémonie ; mais s'il y en a un, on immole un renne, on en offre une partie aux démons, et on mange le reste.

La polygamie est en usage parmi les Tongouths ; mais ils ont toujours une principale femme que les autres sont obligées de servir. La cérémonie de leur mariage n'est autre chose que l'achat qu'ils font d'une fille à son père. Ils la paient depuis vingt jusqu'à cent rennes ; ou bien ils travaillent un certain laps de temps pour le père. Les filles des Tongouths ne se distinguent pas par leur chasteté. Souvent un homme prête sa fille à un ami ou à un voyageur, pour qu'il prenne du goût pour elle. S'il n'a point de fille, il prête sa servante, mais jamais ses femmes.

Les Tongouths sont d'une taille médiocre, et d'une grande agilité. Ils ont de petits yeux et une physionomie très-riante. Chez eux, les femmes comme les hommes aiment beaucoup les liqueurs spiritueuses.

Je demandai aux Tongouths qui m'accompagnoient pourquoi ils n'avoient pas de résidence fixe? Ils me répondirent qu'ils ne connoissoient pas de plus grand malheur que de vivre comme un Russe ou un Yakout, toujours dans un même endroit, où l'ordure s'accumule et engendre bientôt la mauvaise odeur et les maladies. 1786. Août.

Ces Tartares errent vers les montagnes, et vont rarement dans les plaines habitées par les Yakouts. Ils se rendent souvent dans les habitations solitaires des Kosaques, que le gouvernement russe entretient dans divers postes, parce que ces Kosaques leur vendent ordinairement de l'eau-de-vie, des aiguilles, du fil, et d'autres petits articles dont ils ont besoin pour eux et pour leurs femmes. Ces femmes les accompagnent toujours dans leurs courses.

Revenons à mon voyage. J'arrivai le 20 août sur les bords de l'Amicon. J'envoyai aussitôt chercher cinq chevaux pour moi, mes gens et mon bagage, en y comprenant celui que devoit monter le guide. Je demandai en même temps qu'on tînt des relais prêts pour le capitaine Billings et les personnes qui étoient avec lui. J'appris qu'un sinboyarsk de

1786. Août. Yakoutsk, qui conduisoit une partie des fournitures dont étoit chargé Siberakoff, avoit pris la veille, sur les bords de l'Amicon, soixante-trois chevaux, et que, quelque temps auparavant, on en avoit envoyé deux cents pour ceux de nos gens qui étoient venus de Yakoutsk sous les ordres du lieutenant Bering. Il en restoit peu, et je craignis que le capitaine Billings, ne trouvât pas tous ceux dont il auroit besoin.

Le vendredi 21 août, à midi, on m'amena les cinq chevaux que j'avois demandés, et je me mis en route. Le 23 au matin, j'arrivai à Tarin-Ourach, vaste plaine remplie de lacs et de bois, où l'on voit plusieurs cabanes appartenantes aux Yakouts. Je trouvai là le sinboyarsk qui conduisoit les provisions expédiées par Siberakoff. Ce sinboyarsk, nommé Yvan Yefimoff, me conseilla, ainsi que les habitans de Tarin-Ourach, de me rendre en radeau à Indigirka, chez Nicolaï Samsonoff, prince yakout, qui, disoient-ils, me fourniroit des chevaux, et me feroit conduire, par un chemin commode, droit à Virchnoï-Kovima. Ils m'assurèrent que c'étoit la route la plus courte, qu'en la suivant on n'avoit pas à traverser des rivières et des montagnes, et que les

voyageurs qui n'avoient qu'une petite suite, la prenoient toujours, mais qu'on n'y trouvoit pas assez de pâturages pour un grand nombre de chevaux. 1786. Août.

On me proposa de me procurer, sans délai, deux petits radeaux, avec quatre hommes pour m'accompagner chez le prince yakout. J'acceptai cette offre, et le lendemain matin à neuf heures, je m'embarquai. Après avoir fait soixante dix verstes, je m'arrêtai, et plantai ma tente dans un bois, non loin d'une montagne escarpée et très-élevée. Il étoit déjà tard; la nuit étoit fort obscure; il faisoit du vent et de la pluie, et le hurlement des loups nous réveilla souvent.

Le 26, après-midi, nous abordâmes près de l'habitation du prince Nicolaï Samsonoff. Je me rendis soudain chez lui. Il étoit complétement ivre; de sorte que j'eus assez de peine à obtenir deux chevaux pour envoyer chercher mon bagage.

Le lendemain, je réveillai le prince de très-bonne heure. Il s'excusa de ce que je l'avois trouvé ivre, et m'assura qu'il n'avoit chez lui, en ce moment, qu'un vieux domestique et point de chevaux; parce que, depuis une dixaine de jours, il avoit envoyé sur les bords

1786. Août. du Momo soixante chevaux et tous ses gens pour la troupe du lieutenant Bering. Il ajouta que la saison étoit trop avancée pour prendre le chemin qu'on m'avoit indiqué ; mais qu'il croyoit que j'étois encore à temps de passer par celui qu'avoit suivi le lieutenant Bering, en partant de la rivière de Momo.

Le vendredi 28 août, on me fournit des chevaux, et je partis à neuf heures du matin pour les bords du Momo. Le 30, je passai cette rivière. Le pays où je voyageois étoit en général plane et couvert de broussailles. Dans la matinée je vis, au moins, une vingtaine de lièvres. Le soir j'arrivai chez un chef yakout, nommé Khoratin, qui, quoiqu'idolâtre, n'en étoit pas moins hospitalier. Il me dit que le lieutenant Bering avoit passé le Momo le 16, et perdu plusieurs chevaux dans la rivière. Il m'assura qu'il n'etoit plus possible de passer par le même chemin que cet officier, et que le seul que je pusse suivre, étoit celui qui traversoit la ville de Zaschiversk. Enfin, il ajouta qu'il me serviroit lui-même de guide.

Je fus extrêmement affligé d'aller autant au nord-ouest du lieu de ma destination ; mais comme il n'y avoit pas moyen de l'éviter, il fallut m'y soumettre.

Le jour suivant, nous nous mîmes en chemin dès le matin, et le 3 septembre, à midi, nous arrivâmes à Zaschiversk. Je m'adressai sur-le-champ à M. Samsonoff, maire de la ville, pour qu'il me procurât non-seulement les moyens de poursuivre ma route le plus promptement et le plus sûrement possible, mais aussi des provisions, car celles que j'avois prises à mon départ, étoient achevées depuis le matin. Madame Samsonoff me donna une partie de sa petite provision de thé, de sucre et de pain. Elle et son mari regardoient comme un bonheur de recevoir un Européen, qui, avec un général exilé dans ces contrées, étoit le seul qu'ils eussent vu depuis quatre ans. Ils se conduisirent envers moi avec autant de générosité que de politesse. 1786. Sept.

La ville de Zaschiversk contient une église, cinq isbas ou maisons russes, et vingt-une cabanes. Elle est située sur une pointe de terre qui s'avance dans l'Indigirka [1] : sur le rivage opposé, s'élèvent perpendiculairement des montagnes stériles, entrecoupées de ravins, où croissent quelques mélèzes rabougris [2]. Les habitans de Zaschiversk sont M. et ma-

[1] Latit. 66° 30′ nord. — Longit. 142° 10′ est.

[2] *Voyez* la Planche III.

1786. Sept. dame Samsonoff, le capitaine du district et sa femme[1], deux prêtres qui sont frères, et leurs domestiques ; et deux écrivains : tout le reste est kosaque.

La ville est environnée de montagnes qui ne sont ouvertes que du côté du nord ; de sorte qu'à la fin d'août, elle ne voit le soleil que trois heures trente minutes par jour, et depuis le 12 novembre jusqu'au 6 janvier[2], elle reste dans les ténèbres.

Le 4 septembre, à cinq heures après midi, je partis de Zaschiversk, avec les mêmes chevaux qui m'y avoient conduit ; mais j'avois alors deux guides. Le lendemain, nous atteignîmes un endroit appelé Samondran, où nous passâmes l'Indigirka dans un bac. Ce lieu est à quarante vertes de distance de Zaschiversk. Un peu au nord de Samondran, je remarquai qu'une branche de la chaîne des montagnes de Virkhoyansky, étoit terminée par petites montagnes détachées. A ces montagnes succèdent des plaines très-marécageuses, excepté dans quelques endroits où croissent

[1] A mon passage à Zaschiversk, le capitaine du district et sa femme étoient à quarante verstes dans le bas de l'Indigirka, où ils faisoient faire la pêche.

[2] Vieux style.

des

des bouquets de petits mélèzes, d'aulnes et d'osiers. Le reste est occupé par une longue suite de lacs, qui se joignent tous par d'étroits canaux. 1786. Sept.

Le 13 septembre, nous atteignîmes trois isbas russes, bâtis sur les bords de l'Ouyandina, et près de l'endroit où cette rivière se jette dans l'Indigirka [1]. Les gens qui habitent ces isbas font un peu de commerce avec les Tongouths errans, et avec les Yakouts, qui leur apportent des dents de mammouth, et reçoivent en échange du poisson sec, de la farine, quelques étoffes, et quelques objets dont ils font des ornemens.

Près des trois isbas, nous traversâmes de nouveau l'Indigirka; et nous marchâmes un peu à l'est de la montagne d'Alasey [2]. De là le chemin que nous suivîmes alloit droit au sud, et nous trouvâmes le pays plus inégal et mieux boisé jusqu'à Virchnoï-Kovima, où nous arrivâmes le 28 septembre. Nous souffrîmes beaucoup dans cette route détournée, et pendant les seize derniers jours nous fûmes sans pain et sans sel, n'ayant pour toute nour-

[1] Latit. 67° 45′ nord. — Longit. 148° 35′ est.

[2] Latit. 67° 8′ nord. — Longit. 153° 10′ est.

1786. Sept. riture que du poisson sec d'une mauvaise qualité.

Le capitaine Billings étoit à Virchnoï-Kovima, depuis le 8 septembre, et toute sa troupe l'avoit suivi de près. Le lieutenant Bering n'y étoit arrivé que le 4, et une partie de son convoi n'y étoit pas encore rendue à mon arrivée. Cependant il étoit parti de Yakoutsk depuis le 16 juin.

Le thermomètre de Réaumur marquoit déjà dix-huit degrés au-dessous du point de la congélation, et toutes les rivières étoient assez gelées pour qu'on pût passer à cheval sur la glace.

CHAPITRE VI.

LES VOYAGEURS A VIRCHNI-KOVIMSKOÏ. — VISITE CHEZ LES YOUKAGIRS. — OCCUPATIONS AU RETOUR. — DESCRIPTION DE VIRCHNI-KOVIMSKOÏ ET DE SES HABITANS. — KOSAQUES.

QUELQUE plaisir que j'eusse à me retrouver avec mes compagnons, je ne pouvois m'empêcher de considérer tous les désagrémens dont nous étions menacés. Nous n'avions pas encore reçu de subsistances, quoique le fournisseur Siberakoff se fût engagé à nous en livrer au plus tard au premier août. Celles que nous avions prises pour la route n'avoient pas même été suffisantes; et les huit habitans que nous trouvâmes à Virchnoï-Kovima n'étoient pas en état de nous en donner. Loin de s'attendre à recevoir des étrangers, et sur-tout en aussi grand nombre que nous l'étions, ils n'avoient point d'approvisionnement extraordinaire, et s'étoient contentés d'avoir un peu de

1786. Sept.

1786. Octobr. poisson sec pour se nourrir pendant l'hiver. Pour comble de calamités, le poisson s'étoit déjà retiré des rivières et des lacs.

Les habitations de Virchnoï-Kovima consistoient en cinq isbas à moitié ruinés, une très-grande chaumière et un khasofnoï [1], ou église, dont la nécessité nous obligea de faire des casernes. Nous nous hâtâmes de construire deux huttes de terre; l'une pour nos Kosaques d'Izchiga, qui désiroient de loger ensemble; l'autre pour M. Main, M. Varonin et moi. Nous élevâmes aussi deux hangars, que nous couvrîmes de toile à voile. On mit les instrumens et divers autres objets sous l'un de ces hangars; l'autre servoit d'atelier pour nos charpentiers. Nous construisîmes aussi une forge.

Le capitaine Billings envoya des gens avec tous les chevaux que nous avions, pour chercher les objets que le convoi de Siberakoff avoit laissés dans les chemins et dans les bois, qui n'étoient qu'à peu de distance.

Le 22 octobre, le reste du détachement, que le lieutenant Bering avoit laissé en route, avec une partie de son bagage, arriva à Virchnoï. Alors nos ouvriers furent au nombre de soixante-dix-huit, sans compter les Ya-

[1] Maison de prière.

konts. Tous les articles que conduisoient les nouveaux venus, se trouvèrent plus ou moins endommagés, et plusieurs choses restèrent perdues dans les endroits où quelques-uns de leurs chevaux de charge étoient morts de fatigue et de faim. Cependant il nous arriva bientôt divers petits convois de farine et de beurre. 1786. Octobr.

Le 26 octobre, l'atelier du forgeron fut achevé de construire, et nous y plaçâmes un soufflet, une enclume et un fourneau portatif, dont nous nous étions munis à notre départ. On préparoit du bois pour construire un navire de cinquante pieds de quille; et quoiqu'il nous restât encore de nombreux obstacles à surmonter, et que nous fussions réduits à une très-petite ration de pain et de sel, tous nos travaux se faisoient avec la plus grande ardeur. Personne ne manquoit de courage, ni de patience.

Des Yakouts, qui résidoient à cent cinquante verstes du lieu où nous étions, nous fournirent des chevaux pour conduire dans le chantier les bois de construction qu'on avoit coupés à trois verstes au-dessous, sur le bord de la rivière de Yasaschnoï.

Nous fîmes des nasses et des paniers, que

1786. Octobr. nous plaçâmes dans la rivière pour prendre du poisson ; mais nous n'en vîmes pas jusqu'au 29. Ce jour-là nous prîmes quarante-cinq gros nalimés [1], et le lendemain soixante, ce qui nous fut d'un grand secours.

Novem. Dès le commencement de novembre, le temps devint excessivement froid. Il étoit de trente-deux, trente-sept, et quarante-un degrés au-dessous de la glace du thermomètre de Réaumur. Le mercure ne pouvoit pas nous servir à connoître le degré de froid, au-dessous de trente-deux degrés et demi ; mais nous avions un thermomètre avec de l'esprit-de-vin, qui ne gela jamais. On trouvera dans l'Appendice une Table météorologique, où les degrés du froid sont marqués d'après un thermomètre de Morgan [2].

Quand le froid fut à trente-sept degrés, on ne pouvoit presque pas fendre le bois, devenu aussi dur que le fer et extrêmement sec. Au-delà de trente-sept degrés, les haches, avec lesquelles on frappoit sur le bois, cassoient comme du verre. Il étoit absolument impossible de travailler en plein air ; de sorte

[1] *Nalimé* est le nom russe d'un poisson de cinq à six pieds de long, ressemblant à la morue.

[2] *Voyez* l'Appendice, N°. I.

que nous chômâmes plusieurs jours bien malgré nous. 1786, Novem.

Les effets du froid sont étonnans : une personne qui sort d'un appartement chaud, a besoin de mettre un mouchoir sur sa bouche, sans quoi l'air qui s'exhale de sa poitrine et de ses pores, forme à l'instant autour d'elle un nuage de brouillards et de particules de glace. La respiration fait un bruit semblable à celui que produit du gros papier qu'on déchire, ou des pleyons qu'on casse, et, comme je viens de le dire, l'air qu'on expire, se condense aussitôt. Dans ces climats, les aurores boréales sont continuelles et très-brillantes. On croit en être très-près, et quelquefois on les entend éclater avec assez de bruit. Elles présentent une grande variété de formes : les Tongouths disent que ce sont des esprits qui se querellent et combattent dans l'air.

Nous nous occupions toujours de la pêche ; mais, dès le cinquième jour, les produits en diminuèrent graduellement, et au mois de novembre le poisson disparut tout-à-fait. Nous fûmes ensuite réduits au pain et à l'eau, excepté vers la mi-décembre, où nous prîmes Décem. encore quelque poisson.

Il continuoit à nous arriver de temps en

1786. Décem. temps de la farine ; aussi, à la fin de l'année, nous en avions déjà reçu deux mille quarante-deux pouds [1]. Mais comme nous n'avions pas assez de fours pour faire du pain pour tous nos gens, la plupart d'entr'eux faisoient de la bouillie avec leur farine et y mêloient de l'huile de poisson.

Vers la fin de l'année le scorbut se manifesta chez quelques-uns de nos gens, mais ses symptômes ne paroissoient pas très-dangereux. Le froid alla jusqu'à 43 degrés, et alors l'eau-de-vie d'Astrakhan que nous avions, gela.

A Noël, nous avions déjà sur le chantier un navire de cinquante pieds de quille. Nous résolûmes d'en construire un autre de trente-six pieds, ainsi que quelques canots. Nous employâmes les sacs de cuir qui avoient servi pour la farine, à faire un baïdar, car il n'y avoit plus d'espoir que Siberakoff pût nous livrer les cuirs qu'il devoit fournir pour cet objet.

Le nombre de nos ouvriers fut augmenté de seize Kosaques de Neizchni-Kovima, que nous envoya le commandant de cette place. Nous eûmes, par ce moyen, quatre-vingt-

[1] 67,386 livres, poids de marc.

quatorze ouvriers, indépendamment des officiers. Les malheureux chevaux employés à traîner les bois de construction, étoient dans un état de maigreur, tel que je n'en ai jamais vu. N'ayant ni foin ni herbe, nous étions obligés de les nourrir avec des broussailles, et des bouts de branches de saule. Aussi à peine avoient-ils travailléune quinzaine de jours, qu'accablés de fatigue et épuisés par le défaut de nourriture, ils tomboient morts. 1786. Décem.

Le seul motif de contentement que nous eussions étoit l'harmonie qui régnoit entre nous, et le zèle que déployoit chacun de nous, depuis le premier jusqu'au dernier, en travaillant aux moyens de quitter le triste lieu où nous étions, dès que le dégel des rivières rendroit la navigation libre. Remplis de cet espoir, nous bravions la rigueur du climat, et notre ouvrage avançoit avec un succès étonnant. Nous eûmes encore, pendant les fêtes de Noël, un autre sujet de joie : quelques chefs yakouts nous rendirent visite, et nous apportèrent une provision de viande. A la fin de l'année, notre satisfaction fut augmentée par la perspective plus riante qui s'ouvrit devant nous.

Un homme qui vit dans l'opulence et loin

1786. Décem. de toute inquiétude, ne peut guère juger des peines des autres, et n'est point disposé à se signaler par des actes de piété. Mais qu'il visite ces lieux, asile de l'indigence et du malheur; et son œil se mouillera de larmes, et il apprendra à connoître tout ce que la prière peut offrir de douceur et de consolation..... C'est sur les bords de la Kovima que l'homme sent véritablement qu'il n'est qu'un homme, et qu'il ne peut exister qu'autant qu'il sait lui-même s'en procurer les moyens.

1787. Janvier. Notre détresse et le désir de voir la miséricorde céleste y mettre un terme, nous engagèrent tous tant que nous étions, à consacrer à la dévotion le premier jour de l'année 1787. Peut-être n'y a-t-il jamais eu en Angleterre un jour de jeûne où l'on ait prié avec plus d'ardeur, pour obtenir l'abondance; car jamais on ne vit, et on ne verra jamais, j'espère, dans ce royaume, une disette pareille à celle que nous éprouvions.

Le premier janvier, jour de notre dévotion, le chef yakout qui nous avoit fourni des chevaux, reçut en récompense de ce service et des pertes qu'il lui avoit occasionnées, une médaille d'argent pour être portée

en sautoir. On l'en décora avec les cérémonies convenables. 1787. Janvier.

Le soleil restoit alors trois heures chaque jour au-dessus de l'horizon. Malgré cela le froid ne diminuoit pas. Nous fîmes quelques petites excursions, dans lesquelles nous aperçûmes des lièvres et des perdrix. Cette vue nous fit grand plaisir, et nous envoyâmes nos chasseurs dans les bois; mais leur chasse ne fut pas très-heureuse.

Le 14 janvier, le capitaine Billings proposa à quelques-uns d'entre nous, de l'accompagner chez les Youkagirs, qui résident à environ cinquante verstes de Virchni-Kovimskoï. Il désiroit de connoître leurs mœurs et leurs coutumes, et de se procurer un vocabulaire de leur langue. En conséquence nous nous mîmes en route, lui, le docteur Merck, M. Robeck, notre dessinateur et moi.

Nous étions dans des nartis[1] traînés par des chiens. Cette manière de voyager ne répondit pas à mon attente. Treize chiens maigres et affamés étoient attelés à chaque narti, où l'on avoit mis fort peu de bagage. Je fis la plus grande partie du chemin à pied, mar-

[1] Ce sont de longs traîneaux fort étroits et fort bas.

1787. Janvier. chant avec des souliers faits pour la neige, et allant aussi vîte que les voitures. Nous fûmes neuf heures en route ; mais nous nous arrêtâmes à peu près à moitié chemin, pour manger un peu de saumon cru et gelé. Je trouvai ce mets excellent, quoique ce fût la première fois que je mangeasse du poisson cuit par trente degrés de froid, et cependant je n'avois pour en relever le goût qu'un peu de sel et beaucoup d'appétit.

Nous arrivâmes tard chez les Youkagirs. Nous nous rendîmes aussitôt dans la cabane du chef, homme si stupide, que pour nous dire combien il avoit d'enfans, il fut obligé de les nommer l'un après l'autre, en les comptant sur ses doigts : il n'avoit pourtant que cinq filles et deux garçons. Toute la peuplade étoit composée de vingt-sept mâles et vingt-trois femelles, en y comprenant les enfans.

Après que nous eûmes fait collation avec du thé, du pain et du beurre, huit jeunes filles du village vinrent pour nous amuser par des chansons et par des danses. Leur chant étoit sans harmonie, et d'une monotonie extrême. Quant à la danse, elle représentoit leur manière de chasser, de dépouiller les animaux et d'en préparer les peaux, et elle n'avoit aucun agrément.

Le lendemain matin, nous commençâmes à étudier les mœurs des Youkagirs. Nous apprîmes que leurs anciennes coutumes étoient entièrement abolies, et que leur race étoit presqu'éteinte. Ils se donnent eux-mêmes le nom d'*Andon-Domnis*, et ignorent absolument d'où leur vient celui de *Youkagirs*. Ils sont divisés par tribus, et indépendamment du lieu où nous les vîmes, ils ont des villages près de l'embouchure de l'Indigirka, de la Yana et de l'Alasey. Leurs coutumes actuelles ressemblent beaucoup à celles des Tartares Tongouths, avec lesquels ils vivent très-amicalement. Quelques-unes de leurs tribus s'allient même avec eux par des mariages. 1787. Janvier.

La nation entière des Youkagirs ne compte aujourd'hui que trois cents mâles. Leurs guerres avec les Tchoutskis et les Koriaks en ont fait périr un très-grand nombre, et la petite vérole en a enlevé bien davantage. Les maladies vénériennes semblent devoir bientôt achever d'en détruire l'espèce. Ils se tiennent dans leurs villages depuis la mi-décembre jusque vers la mi-février, à cause que le temps est trop rigoureux pour la chasse. Ils y résident aussi en juin et en juillet, parce

1787. Janvier. que c'est la saison de la pêche. Ils fréquentent les sources de la Kovima et de l'Yasaschnoï, pour y chasser les daims et les bêtes féroces ; et ils chargent leur proie sur des radeaux, ou sur des nartis, traînés par des chiens, pour les porter dans leurs villages.

Les Youkagirs parlent très-bien le russe, ce qui me facilita le moyen d'avoir un bon vocabulaire de leur langue. Ils s'habillent à présent de la même manière que les Russes qui vivent dans leur voisinage. Autrefois ils portoient des vêtemens semblables à ceux des Tongouths ; et ils se servent encore de tailleurs de cette nation, qui brodent les endroits les plus apparens de leurs habits, et reçoivent pour prix de leur travail, des fourrures et d'autres objets propres à faire des habillemens. Les Youkagirs appellent les Tongouths *Erpeghis*.

Le 18 janvier, nous quittâmes les Youkagirs, et retournâmes à Virchni-Kovimskoï. Nous trouvâmes nos gens qui travailloient avec ardeur. Nous mîmes nos tonneliers à doler, et nous commençâmes à construire des canots et un baïdar.

Févr. Au commencement de février, le temps s'adoucit pendant le jour. Le 14 nous en-

voyâmes un soldat à Seredni, pour faire du biscuit pour l'été suivant ; et un tonnelier à Neizchni pour faire des barriques. Nous chargeâmes en même temps Lobaschkoff, sotnik des Kosaques, qui connoissoit bien le pays, d'aller acheter de la viande de renne chez les hordes errantes, qui fréquentent les bords de l'Omolon. Il se munit de sel pour saler cette viande et la conserver, et on lui donna de l'argent, du tabac et de petits articles de quincaillerie pour qu'il pût faire des échanges. 1787. Févr.

N'ayant point d'argent à Irkoutsk pour faire partir les choses qui restoient à expédier pour Okhotsk, nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire d'y envoyer quelqu'un. En conséquence le lieutenant Bering fut chargé de s'y rendre. Il quitta, le 12 février, le misérable séjour de Virchni-Kovimskoï, et chaque officier lui donna ses commissions particulières pour qu'il lui procurât des comestibles et des habillemens.

Le scorbut faisoit des progrès parmi nos gens. Il affectoit les jointures de ceux qui en étoient attaqués, et principalement celles des jambes qu'il les empêchoit de tendre. On leur fit prendre une décoction de bourgeons de pin[1]

[1] Pinus-cembra.

1787. Mars. ou bien une infusion de douce-amère dans du kouass [1], et ils s'en trouvèrent bien.

Dès le mois de mars, la construction de nos navires fut très-avancée, et nous préparâmes les planches pour le doublage. Le jour la température étoit agréable; mais la nuit le froid étoit encore de vingt à trente-deux degrés. Le 12 mars, nous vîmes des alouettes; ce qui me fit grand plaisir, parce que nous en tuâmes et nous en eûmes à dîner.

Avril. Le premier avril, le capitaine Billings planta sa tente pour faire des observations astronomiques. Le 8, un Yakout arriva avec quatorze barils de beurre. Il étoit parti avant l'hiver, et la rigueur du froid l'avoit obligé de s'arrêter en route. Il ne put nous donner aucune nouvelle des autres objets que devoit nous fournir Siberakoff.

Nous commençâmes à faire nos voiles, et le 20 avril, la corderie fut en train.

Le 19, nous aperçûmes un vol de cygnes du côté du nord. Le 23 nous vîmes des oies, le 26 des canards; et vers la fin du mois, nous eûmes beaucoup de ces divers oiseaux. Nous remarquâmes, parmi ceux que tuèrent nos chasseurs, une espèce d'oie petite et entièrement

[1] Espèce de bière.

rement blanche. Dès l'instant que nous eûmes de la viande fraîche et une nourriture saine, tous les symptômes du scorbut disparurent. 1787. Mai.

Le premier mai, à quatre heures du matin, le thermomètre descendit à vingt-deux degrés au-dessous de la glace, et à huit heures, il monta, au soleil, à vingt-trois degrés au-dessus. Les charpentiers calfatoient nos deux navires; quelques-uns de nos gens préparoient les agrès, d'autres faisoient des avirons pour les canots. Les chasseurs étoient employés à nous procurer du gibier marin, d'autres oiseaux et des lièvres; ce qui ne leur étoit pas difficile, car le gibier étoit très-abondant et peu farouche.

Notre situation étoit singulièrement changée. En arrivant à Virchni-Kovimskoï, avant l'hiver, tout nous avoit paru décourageant, et depuis le commencement du printemps, tout nous sembloit favorable. La santé, la bonne humeur, la satisfaction se peignoient sur tous les visages. Mais tout-à-coup un accident nous causa les plus vives alarmes. Le 14 mai, un peu après minuit, le feu prit au logement de nos ouvriers, qui n'étoit qu'à quelques toises des chantiers. Nos vaisseaux étoient presqu'en état d'être lancés, et nous

1787. Mai. eûmes beaucoup de peine à les dérober aux flammes. Cinquante-un ancres d'eau-de-vie que nous avions reçus pour l'expédition et qui avoient été mis dans un magasin attenant au logement des charpentiers, furent consumés. Cet incendie fut occasionné par la négligence d'un de ceux qui demeuroient dans la maison. Il avoit son foyer tout près de la porte et à côté d'une cloison de bois, et après avoir fait cuire son souper, il n'avoit pas éteint le feu.

Le 15 mai, la glace qui couvroit la rivière de Yasaschnoï, commença à se briser, et le lendemain les glaçons flottèrent.

Le 17 mai, nous lançâmes le plus grand des deux navires que nous avions construits, et nous l'appelâmes le *Pallas*, en l'honneur du très-savant docteur qui porte ce nom. Ce fut le docteur Pallas qui fut cause que notre expédition eut lieu; mais il faut pourtant avouer que l'idée lui en fut suggérée par le révérend William Coxe [1], auteur d'une Relation des découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique, et de plusieurs autres ouvrages estimables, trop connus pour que j'aie besoin d'en faire ici mention.

[1] Membre de la société royale de Londres.

La rivière avoit monté de douze pieds, et demeura à cette hauteur toute la journée du 18. — Le 19, nous lançâmes le second navire. On le nomma le *Yasaschnoï*, et le commandement en fut donné au capitaine-lieutenant Zaritscheff. — Le 21 la rivière avoit crû de vingt-deux pieds, et cependant elle n'avoit pas encore débordé. — Le 22 elle inonda l'ostrog, et nous fûmes obligés de nous retirer sur les toits de nos maisons, où nous plantâmes nos tentes. 1787. Mai.

Le baïdar et les deux canots étoient achevés de construire ; et nous nous en servîmes pour transporter à bord des vaisseaux tout ce que nous avions dans les magasins. Le *Pallas* fut gréé en cutter, et le *Yasaschnoï* eut trois voiles coupées à la façon de celles d'un lougre, et de plus, une voile de misaine.

Le 24 mai, la crûe de la rivière étoit de vingt-sept pieds. Tout le pays étoit inondé et ressembloit à un vaste lac, dans lequel on distinguoit quelques arbres qui se trouvoient sur les hauteurs. L'après-midi tous nos gens furent rendus à bord. M. Main eut ordre de prendre avec lui ceux qui ne devoient pas naviguer sur la mer Glaciale, et de les conduire le plus promptement possible à Okhotsk,

1787. Mai. pour qu'ils travaillassent aux vaisseaux qu'on y construisoit.

L'ostrog de Wirchni-Kovimskoï [1] est situé dans un endroit marécageux, rempli de saules et d'aulnes, et bordé par la rivière de Yasaschnoï, qui, trois verstes plus bas, se joint à la Kovima. J'ai déjà fait mention du nombre de maisons [2] que renferme cet ostrog. Il n'est habité que par des Kosaques, leurs femmes et leurs domestiques.

A Irkoutsk, les Kosaques sont employés, par le gouverneur et les principaux officiers, aux travaux les plus abjects. Ils ôtent le fumier des écuries, écurent les ustensiles de cuisine, allument le feu, et font beaucoup d'autres choses à peu près pareilles. A Yakoutsk, ils sont moins avilis. Ils servent d'interprètes et d'agens, mais ils sont légers, rusés et de mauvaise foi. Enfin, à Virchni-Kovimskoï ils vivent en despotes. Ils ont des Yakouts pour aider leurs femmes dans les travaux du ménage, pour couper et charier le bois, et aller à la pêche. La principale oc-

[1] Latit. 65° 28′ 25″ nord. — Longitude déterminée d'après plusieurs observations lunaires, 153° 24′ 30″ est. — Variation de deux boussoles, 7° 33′ est.

[2] *Voyez* plus haut page 100.

cupation de la femme est de servir son mari. Elle entretient ses vêtemens en bon état, et l'aide à s'habiller et à se déshabiller; elle lui prépare à manger, le sert à table, et quand il a fini son repas, elle s'assied et mange avec les autres domestiques. 1787. Mai.

Les Kosaques épousent souvent de jeunes personnes qui n'ont pas plus de douze ans; et comme, en prenant une femme, ils ne veulent avoir en elle qu'une esclave, peu leur importe qu'elle soit russe, yakoute, tongouthe ou youkagirine, pourvu qu'elle professe la religion grecque. Chez eux, les deux sexes paroissent être incapables d'aucun tendre attachement. Les femmes n'y sont jamais fidelles à leurs maris : aussi la plus affreuse des maladies est profondément enracinée chez eux et chez tous leurs voisins. Ils doivent ce funeste présent à Pauloffski et à ses compagnons. Pauloffski avoit été envoyé sur les bords de la Kovima, pour soumettre les Tchoutskis, et lui et ses troupes communiquèrent les maux vénériens dont ils étoient infectés, non-seulement à cette nation, mais à toutes les tribus de ces contrées [1].

[1] Le major Pauloffski fut envoyé pour soumettre les Tchoutskis qui s'étoient révoltés. Il les battit en plu-

1787. Mai. Les altiers Kosaques de la Kovima ne peuvent être retirés de leur indolence que par un ordre de leurs supérieurs. Alors ils maudissent leur destinée qui les soumet au pouvoir des autres, mais ils obéissent. Ces hommes, qu'on peut appeler les derniers des humains, et qui même n'en méritent pas le nom, ces masses d'argile, qui sont à peine animées, traitent avec la plus barbare cruauté, leurs femmes, leurs enfans, leurs animaux, et les nations voisines qui ont le malheur d'avoir à leur payer le tribut dû au gouvernement, ou d'être obligées de s'adresser à eux pour avoir quelque verre d'eau-de-vie, des feuilles de tabac, ou quelqu'autre bagatelle.

Les marchands de Yakoutsk font passer tous les ans aux Kosaques de la Kovima des assortimens de petites merceries, de quincaillerie et de verroterie, pour qu'ils les échangent avec les tribus errantes de leurs voisinage, contre des dents de mammouth et des pelleteries. Le principal soin des Kosaques est de faire contracter quelques dettes à leurs voisins, afin d'avoir d'eux les choses dont ils

sieurs rencontres, et leur enleva beaucoup de femmes; mais lorsqu'il s'en revenoit vainqueur en 1750, il fut surpris et massacré par eux. (*Note du Traducteur.*)

ont besoin, ou bien de leur faire accepter quelque petit présent, parce qu'alors ils sont sûrs que les autres se piquent d'honneur, et leur en font un plus considérable. Quand ils parviennent à faire contracter des dettes à l'un des indigènes, ils le persécutent de la plus horrible manière, et le contraignent à leur laisser un homme, une femme, ou même sa propre fille, pour leur servir de garantie et travailler pour eux. 1787. Mai.

Je viens de tracer le portrait exact des hommes qui sont envoyés sur les bords de la Kovima et dans les pays adjacens, pour expliquer aux indigènes les avantages que procurent les lumières du christianisme, et pour leur donner l'exemple de l'obéissance et de la loyauté.

CHAPITRE VII.

DÉPART DE VIRCHNOÏ-KOVIMA. — SEREDNI-KOVIMA. — HABITANS DES BORDS L'OMOLON. — NEIZCHNI-KOVIMA. — SCHALAUROFF. — MAYAK DE LAPTIEFF. — AVANCEMENT DU CAPITAINE BILLINGS. — PASSAGE ENCOMBRÉ DE GLACE. — BAIE SPIRALE. — BAIE DES LOUPS. — BARANNOÏ-KAMEN. — RETOUR A NEIZCHNI-KOVIMA.

1787. Mai. Le 25 mai, à sept heures du matin, nous partîmes de Virchnoï-Kovima-Ostrog; et après avoir descendu le Yasaschnoï, nous entrâmes dans la Kovima. Il étoit alors huit heures.

Il m'est impossible de décrire cette partie de la rivière, parce que ses bords et toutes ses îles étoient sous les eaux. Sa direction est à peu près nord-est. Nous y naviguâmes avec beaucoup de peine et de danger, car en plusieurs endroits un courant très-rapide portoit vers les bois.

Le 28, à neuf heures du soir, nous mouillâmes à Seredni-Kovima. Cet ostrog renferme quinze isbas et une église. Les habitans sont kosaques, comme ceux de Virchni; mais ils sont plus industrieux, plus à leur aise, plus propres, et ils ont l'air plus sains. J'attribue tous ces avantages à l'esprit d'émulation que leur inspire leur pope, qui, en digne pasteur, est rempli d'activité, les accompagne dans les différens endroits où ils vont à la pêche, et préside ordinairement au partage du poisson. Toutefois, quand il ne seroit point présent à ce partage, les pêcheurs n'auroient pas de dispute. Le poisson est si abondant dans ce canton, que si la rigueur de l'hiver n'avoit pas interrompu toute communication, nous aurions pu en faire venir une ample provision à Virchni. 1787. Mai.

Nous achevâmes à Seredni [1] une ancre que nous avions commencé de forger à Virchni-Kovimskoï. Nous y prîmes, en même temps, une provision de poisson sec et de pain. Le débordement des rivières nous empêcha de poursuivre notre route.

[1] Latit. 67° 10′ 14″ nord. — Longitude, d'après une montre marine, 157° 10′. — La variation de deux boussoles donne pour méridien 9° 19′ est.

1787. Juin. Dans les premiers jours que nous fûmes à Seredni, le temps étoit très-variable. Le vent souffloit d'abord du sud-ouest, et rendoit l'air excessivement chaud. Bientôt il passa au nord, et le 2, le 3, le 4, le 5 et le 6 juin, il tomba de la neige et il gela.

La nuit, le thermomètre de Réaumur descendoit de quatre, cinq et six degrés au-dessous de la glace. Le jour, le même thermomètre marquoit 0, et quelquefois un degré au-dessous.

Le 11 juin, la Kovima n'étoit pas encore rentrée dans son lit; cependant nous nous remîmes en route. Du côté de l'est, la rivière est bornée par des montagnes très-hautes et très-escarpées, entrecoupées de ravins, où l'on aperçoit quelques petits mélèzes, fort mal venus. Le rivage du côté de l'ouest est bas, et en divers endroits nous le vîmes encore couvert d'eau. Les monticules étoient couronnés de bouquets de petits mélèzes.

Nos vaisseaux touchèrent souvent sur des îles couvertes par les eaux. Mais en faisant porter en avant un grelin, sur lequel nous nous halions, et en mettant dans le grand canot quelques sacs de farine, nous nous relevâmes toujours facilement. Ces accidens et

les vents contraires furent cause que nous n'atteignîmes les cabanes d'été de l'Omolon que dans la matinée du 16 juin. Ces cabanes, au nombre de six, sont situées vis-à-vis de l'endroit où l'Omolon a son embouchure, et à trois cent cinquante verstes de Seredni. Les habitans des rives de l'Omolon, qui tous sont des exilés, et les seuls de ces contrées qui aient les traits européens, ont construit ces cabanes pour y faire la pêche pendant le mois de juin seulement. Quand nous les vîmes, ils étoient en tout neuf hommes et douze femmes. Le plus jeune des hommes avoit cinquante ans. Il y avoit une dixaine d'années que l'impératrice leur avoit fait grâce, par un oukase qui les obligeoit à payer la même capitation que les paysans sibériens ; leur occupation est la pêche, la chasse et la recherche des dents de mammouth. Ils trafiquent avec les Koriaks et les Tougouths. Malgré cela, ils sont fort pauvres, et prétendent l'être encore plus qu'ils ne le sont, pour éviter de faire des présens à ceux qui lèvent les impôts. 1787. Juin

Nous trouvâmes dans les cabanes de l'Omolon le major Schmaleff, avec deux interprètes, pour la langue des Tchoutskis et pour celle des Koriaks. Il avoit terminé toutes les

1787. Juin. disputes élevées en son absence, et réconcilié les indigènes avec les Russes. Les Tchoutskis et les Koriaks, accueillant le major avec la plus grande joie, l'avoient assuré qu'ils ne négligeroient rien pour pouvoir nous être utiles, et qu'ils nous attendroient l'été suivant [1] sur le bord de la mer, près de Tchaoun.

Le major Schmaleff nous apporta une grande quantité de viande de renne sèche, que nous mîmes à bord. Il s'embarqua dans le *Yasaschnoï*, et nous prîmes les deux interprètes dans le *Pallas*. Ces interprètes se nommoient, l'un Dauerkin, l'autre Kobileff.

Le lendemain, 17 juin, nous continuâmes notre navigation. Le 19, nous arrivâmes à Neizchni-Kovima, ostrog situé dans une très-grande île. On y compte soixante-dix maisons et une église. L'ostrog, dans lequel sont le gouvernement et divers magasins, forme un carré entouré d'épaisses palissades de huit pieds de haut [2]. Il y a dans cet ostrog quatre entrées, au-dessus de chacune desquelles on a construit une tour. Ces ostrogs sont destinés à renfermer des prisonniers. Ils

[1] En 1788.

[2] Latit. 68° 17′ 14″ nord. — Longit. 163° 17′ 30″ est. — Variation de la boussole 14° 14′ est.

servent aussi de forteresse. On y voit tout autour des meurtrières, par où l'on peut tirer des coups de fusil; et les palissades sont assez fortes pour arrêter les balles des carabines, dont sont armées les hordes errantes de ces contrées. 1787. Juin.

Nous prîmes à Neizchni-Kovima une petite portion de renne salée. Le *Yasaschnoï* avoit besoin de s'arrêter, pour quelques changemens qu'on devoit faire dans ses manœuvres. Le prêtre de Neizchni reçut ordre de s'embarquer dans ce navire, pour le bénir, ainsi que le *Pallas*, et recevoir le serment du capitaine Billings qui, d'après l'oukase de l'impératrice, devoit se déclarer capitaine du second rang, au moment qu'il entreroit dans la mer Glaciale.

Le samedi, 19 juin, à six heures et demie du soir, nous levâmes l'ancre, et fîmes voile avec une légère brise de sud-est. Les eaux avoient beaucoup baissé; malgré cela, la rivière avoit encore douze brasses de profondeur. Sa largeur étoit de trois milles, et sa direction au nord-est. Le dernier arbre que nous vîmes sur ses bords étoit à trente-cinq milles au-dessous de Neizchni. Il croissoit encore quelques buissons un peu plus bas.

1787. Juin. Le 20, à neuf heures du matin, nous arrivâmes dans l'endroit où Schalauroff hiverna en 1762 [1]. Il y avoit là une double maison et un grand magasin, le tout de bois, et tombant en ruines. Ces maisons sont situées au pied d'une petite montagne, composée, ainsi que celles qui y sont adjacentes, des chiste et de quartz, et couverte de mousse. On voit sur la plage voisine une grande quantité de bois que les eaux y ont apporté. Ce lieu est à quatre-vingt verstes de Neizchni-Kovima. Il y croît pour tout arbre, quelques jets de saule et de bouleau, qui n'ont pas plus de huit pouces de haut.

Le capitaine Billings, le docteur Merck et moi, nous descendîmes sur le rivage, et recueillîmes quelques plantes, parmi lesquelles étoient l'aconit, une vesce sauvage dont la racine sert de nourriture aux marmottes, la tanésie et la fougère qui croît sur les rocs.

[1] Lors de sa première expédition dans la mer Glaciale, Schalauroff construisit ces cabanes, et lui et ses compagnons y vécurent dans l'abondance, parce qu'il leur fut aisé de prendre beaucoup de saumons à la fin de l'automne, et ensuite de tuer beaucoup de rennes On verra plus bas des détails sur la seconde expédition et sur la perte de Schalauroff. (*Note du Traducteur.*)

Cette dernière plante porte des feuilles d'environ trois pouces de long ; elle a un goût aromatique, et une odeur agréable. 1787. Juin.

Nous restâmes trois heures à l'ancre près des débris des maisons de Schalauroff ; et, à midi trois quarts, nous poursuivîmes notre route. La profondeur de la Kovima diminuoit graduellement, et nous finîmes par ne trouver qu'une brasse d'eau. A cinq heures du soir, nous mouillâmes de nouveau : ensuite nous envoyâmes quelques-uns de nos gens dans un canot, pour reconnoître la passe. Le brassiage varioit beaucoup : on trouva dix, sept, huit et dix pieds d'eau, puis tout-à-coup sept brasses. Nous levâmes l'ancre, et gagnâmes une partie de la rivière où il y avoit huit brasses d'eau, et dont la largeur étoit de douze milles.

Nous fûmes souvent arrêtés par des hauts-fonds sur lesquels nous touchâmes à l'embouchure de la rivière ; mais nous les eûmes tous dépassés vers minuit, et nous jetâmes l'ancre vis-à-vis du mayak [1] de Laptieff. Nous étions à cinq milles au large, et par quatre brasses d'eau. Les bancs de sable nous empêchèrent de nous approcher davantage de la côte.

[1] Tour où il y a un fanal.

1787. Juin. Le lundi, 21 juin, à deux heures du matin, le capitaine Billings descendit sur le rivage, et y planta sa tente pour faire des observations astronomiques. Le docteur Merck, M. Robeck et moi, nous l'accompagnâmes. Les hauts-fonds furent cause que notre canot, gouvernant sur le mayak, ne put pas l'approcher de plus de deux milles. D'après cela, nous prîmes le parti d'attérir à deux milles et demi à l'est de ce fanal.

A mesure que nous nous éloignions du *Pallas*, nous le perdions de vue, et bientôt il disparut tout-à-fait; mais, à une plus grande distance, nous découvrîmes de nouveau et la mâture et le corps du vaisseau. Il nous parut alors d'une grandeur bien plus considérable qu'il n'étoit en effet, et beaucoup au-dessus de l'horizon. Le temps étoit un peu brumeux, et le soleil couvert.

Nous nous rendîmes par terre au hameau qui est sur la côte. Il consiste en trois isbas attenans l'un à l'autre, et placés au pied d'une montagne. Sur la montagne, il y a un bâtiment pyramidal de vingt-cinq pieds d'élévation, au haut duquel est une croix, avec cette inscription : — « SCHALAUROFF, 1762 ».

Les isbas furent construits, en 1739, par Laptieff

Laptieff et ses compagnons, qui y passèrent l'hiver[1]. On voit à peu de distance une croix avec une inscription qui n'est plus lisible. Il y a aussi une espèce de tour d'environ dix pieds de haut, et couverte de terre, sur laquelle ils allumoient du feu pour faire des signaux. La plage est couverte de bois que les flots y ont apporté. C'est là que se rendent diverses peuplades de ces contrées, pour faire la chasse aux *pefztis* ou isatis : aussi on y voit un grand nombre de piéges pour les prendre. Nous aperçûmes des traces de loup; et, l'après-midi, il vint de ces animaux très-près de nos tentes : deux de nos chiens se mirent à leur poursuite, mais ne purent pas les atteindre. — Le temps étoit brumeux. 1787. Juin.

Le mardi, 22 juin, à huit heures du matin, le *Yasaschnoï* arriva, et mouilla à environ cent toises au sud-ouest du *Pallas*. Les brouillards continuèrent; à minuit, il passa beaucoup de nuages au-dessus de nos têtes, et le soleil fut visible par intervalles.

Le jeudi, 24, à quatre heures du matin, nous abattîmes notre tente, et renvoyâmes

[1] On trouvera dans le Chapitre VIII quelques détails sur Laptieff.

1787. Juin. à bord nos instrumens astronomiques, sans avoir pu faire une seule observation, parce que le temps avoit été continuellement brumeux. A neuf heures nous nous rembarquâmes. Le capitaine-lieutenant Zaritscheff et le major Schmaleff se rendirent à bord du *Pallas*, avec le pope de Neizchni-Kovima, qui baptisa ce vaisseau avec les cérémonies accoutumées, et reçut ensuite le serment que prêta le capitaine Billings, pour son avancement de grade. — A onze heures, le pope s'embarqua dans son canot, pour retourner à Neizchni : le capitaine Billings profita de cette occasion pour écrire au gouverneur-général d'Irkoutsk, à qui il fit passer ses dépêches pour Pétersbourg.

A midi nous fîmes voile avec une jolie brise de sud-sud-ouest. Nous dirigeâmes notre route au nord-nord-est. Ne trouvant que depuis une brasse un quart jusqu'à trois brasses d'eau, nous eûmes continuellement un canot en avant pour sonder. A six heures après-midi, nous vîmes près du vaisseau des glaçons flottans, les premiers que nous eussions aperçus dans cette mer. Immédiatement le vent passa au nord-quart-d'est, et nous apporta un épais brouillard. Nous je-

tâmes l'ancre par quatre brasses d'eau, à environ quatre milles du rivage. Le *Yasaschnoï* mouilla en arrière de nous. 1787. Juin.

Le 25, à dix heures du matin, une longue brise de nord-ouest s'étant levée, nous mîmes à la voile, et nous gouvernâmes au nord-nord-est. Le temps étoit très-brumeux. A onze heures nous vîmes beaucoup de glaçons vers le nord, et à cinq heures après-midi nous en étions environnés. Nous jetâmes la sonde, et nous trouvâmes sept brasses d'eau sur un fond de sable et d'argile.

A six heures l'accroissement des glaces nous força de chercher un mouillage. Nous avions fait dans la journée à peu près onze milles au nord-est. A huit heures, nous trouvant à environ un quart de mille d'une petite anse, nous jetâmes l'ancre par deux brasses d'eau. Nous aperçûmes sur le rivage quatre ours noirs. Soudain, nous mîmes le petit canot à la mer, et nous envoyâmes nos chasseurs à leur poursuite; mais ce fut en vain. — A dix heures, le capitaine Billings fit descendre sa tente et ses instrumens d'astronomie sur le rivage.

Toute la journée du 26, le temps fut brumeux et humide. Nous vîmes une grande

1787. Juin. quantité de glace flottante, qui alloit vers le nord-est. — Les brumes continuèrent le 27 ; et comme les glaçons s'accumuloient autour du vaisseau, nous entrâmes à neuf heures du soir dans une petite crique, où il n'y avoit que sept pieds d'eau. Cependant à onze heures nous fûmes obligés de lever l'ancre et de faire voile à l'ouest, seul côté où les glaces laissassent un passage. Le vent souffloit légérement du nord-ouest, il fraîchit le 28, et nous amena beaucoup de glace.

Nous avançâmes environ cinq milles à l'ouest, et nous gagnâmes une jolie crique où nous jetâmes l'ancre. Les rochers en spirale qui sont sur les montagnes adjacentes, nous firent donner à ce lieu le nom de *baie spirale*. A midi, le soleil dissipa les brouillards. Aussitôt le capitaine Billings envoya chercher la tente et les instrumens qu'il avoit laissés près de notre dernier mouillage, et il détermina la latitude et la longitude de la baie [1].

Juillet. Depuis le 28 juin jusqu'au 1er juillet à midi, nous eûmes alternativement du calme

[1] Latit. 69° 27′ 26″ nord. — Longitude, d'après une montre marine, 167° 50′ 30″ est.

et un petit vent variable, avec un air épais. Ensuite la brise ayant passé à l'est et soufflant assez fort, nous levâmes l'ancre, et serrâmes le vent le plus près que nous pûmes. Le temps étoit constamment brumeux. 1787. Juillet.

A huit heures du soir, le capitaine Billings résolut de gouverner au nord, pour observer comment étoit la glace dans cette partie. Nous remarquâmes que le courant nous portoit deux points du compas [1] à l'ouest, et que le brassiage étoit augmenté graduellement depuis quatre jusqu'à quinze brasses. A minuit tous nos agrès furent couverts de glace. Le thermomètre, placé sept pieds au-dessus du niveau de la mer, étoit descendu un demi-degré plus bas que le point de la congélation. Le brouillard étoit toujours très-épais.

Le 2 juillet, à deux heures du matin, nous nous trouvâmes entourés de très-gros glaçons, dont la quantité augmentoit continuellement, tandis que le brassiage, décroissant, avoit passé à neuf et à sept brasses. Nous virâmes de bord pour gagner le sud, et rallier le *Yasaschnoï*, que le brouillard nous avoit fait perdre de vue, depuis la veille, à dix heures du soir.

[1] Deux rumbs de vent.

1787. Juillet.

Les glaces flottantes n'étoient pas en assez grande quantité pour nous empêcher d'aller plus avant dans le nord ; et d'après la diminution du brassiage, j'étois porté à croire que nous n'étions pas éloignés de la côte, ou au moins de quelqu'île. Je conseillai au capitaine Billings de cingler encore au nord. Le vent souffloit assez fort ; mais les glaces empêchoient qu'il ne s'élevât des vagues, et la surface de la mer étoit parfaitement unie. Le capitaine Billings ne suivit pas mes avis, parce qu'il craignoit d'être renfermé par les glaces, et que d'ailleurs il étoit inquiet de ne pas voir le *Yasaschnoï*, qui, n'étant qu'un petit lougre d'un très-mince échantillon, pouvoit facilement faire naufrage.

A huit heures du matin, le temps s'éclaircit, et il n'y eut plus de brouillards qu'au-dessus de la glace. A midi, nous entrâmes dans une baie assez profonde, que nous nommâmes la *baie des Loups*, parce que nous vîmes plusieurs de ces animaux sur les montagnes qui bordoient la côte. Après avoir jeté l'ancre, nous envoyâmes trois matelots à terre, en leur enjoignant de se rendre sur le premier promontoire qu'ils trouveroient à l'ouest, pour tâcher de découvrir le *Yasaschnoï*, et pour

allumer du feu, dans l'espoir que s'il le voyoit, il reconnût que c'étoit un signal de venir nous joindre. 1787. Juillet.

Le 3 juillet, à quatre heures après midi, nous levâmes l'ancre avec une légère brise de sud-est, et nous louvoyâmes trois heures pour attendre nos trois matelots qui étoient à terre. Alors le vent ayant tourné au nord-est, nous jetâmes de nouveau l'ancre près de notre premier mouillage. A minuit, les nuages couroient avec force. Le soleil étoit visible, et on apercevoit au sud un magnifique arc-en-ciel.

Le 4, nos trois matelots revinrent à bord à cinq heures du matin. Ils s'étoient rendus sur le cap Kovima, et ayant découvert le *Yasaschnoï* mouillé à environ dix verstes au large, ils avoient allumé du feu pour lui servir de signal. Dès que le capitaine du *Yasaschnoï* vit du feu, il envoya un canot à terre pour demander où étoit le *Pallas*. A six heures du soir, il nous rejoignit.

Le 5, à quatre heures du matin, nous mîmes à la voile avec une brise d'ouest. Nous gouvernâmes à l'est. Les glaces flottantes furent cause que nous n'allâmes pas vîte; aussi le lendemain, à trois heures du matin, nous n'avions fait que quatorze milles. Alors nous

1787. Juillet. mouillâmes. A midi, nous observâmes la hauteur du soleil pour déterminer la position du lieu où nous étions [1].

Nous envoyâmes quelques matelots sur la plage pour pêcher à la seine. Ils prirent environ trois cents harengs. Nous avions jeté la seine dans la baie des Loups et dans la baie Spirale, mais nous n'avions rien pris.

Le 7, à sept heures du matin, le capitaine Billings fit partir un canot, avec un officier, pour doubler le cap, connu sous le nom de *Barannoï-Kamen*, et examiner dans quel état étoit la glace. L'officier revint à neuf heures du soir, et rapporta que la mer étoit couverte de glace jusqu'au rivage, et qu'il n'y avoit point de passage. Le capitaine descendit à terre, fit le tour du promontoire, et reconnut que le rapport de l'officier étoit exact. Il vit un lac où il y avoit une immense quantité d'oies; et il trouva deux dents de mammouth, dont l'une pesoit 2 pouds 17 livres et demie, c'est-à-dire 115 livres poids d'Angleterre [2]. L'autre étoit beaucoup plus petite.

[1] Latit. 69° 27′ 43″ nord. — Longitude, d'après une montre marine, 168° 29′. — Variation de l'aimant, d'après le médium de quatre boussoles, 17° 12′ 30″ est.

[2] Environ 118 poids de marc.

M. Bakoff fut envoyé, avec quelques autres personnes, à la chasse des oies. Il se trouva qu'elles étoient dans le temps de leur mue. Aussi nos chasseurs en eurent bientôt tué quatre-vingt-dix-huit, qu'ils apportèrent à bord. Tandis qu'ils étoient à terre, ils virent plusieurs rennes; mais ils ne purent les approcher d'assez près pour les tirer. 1787. Juillet.

Presque toute la journée du 8, nous eûmes de petits vents variables, auxquels succédoient alternativement des calmes. A deux heures après-midi, il se leva une légère brise de nord-est, qui nous amena une grande quantité de glaces flottantes, et nous obligea de lever l'ancre pour chercher un mouillage du côté de l'ouest.

A quatre heures après-midi, le soleil et la lune étoient de temps en temps visibles. Le capitaine Billings voulut observer leur distance pour déterminer la longitude du lieu où nous étions; mais les nuages, lui dérobant tantôt l'un, tantôt l'autre, empêchèrent que son observation pût être bien exacte. Cependant elle fut assez d'accord avec la montre marine [1].

[1] Longit. 167° 57′ 40″ est. Peut-être y a-t-il erreur de quelques milles.

1787. Juillet. Le 10, à huit heures du soir, nous mouillâmes, de nouveau, dans la baie des Loups, où nous demeurâmes jusqu'au 17. Ce jour-là, à trois heures après midi, nous essayâmes de profiter d'une légère brise de nord-nord-ouest, pour retourner au nord-est, en longeant la côte autant qu'il étoit possible. Nous dépassâmes d'immenses champs de glace; et après avoir fait environ quatorze milles, nous fûmes obligés de jeter l'ancre très-près du rivage.

Le 18, nous élevâmes une croix sur une éminence. Le lendemain, à neuf heures du matin, voyant que les glaces avoient diminué, nous fîmes voile avec une jolie brise de nord-ouest, longeant la côte et dirigeant notre route au nord-est. Ayant aperçu une croix sur le rivage, nous envoyâmes quelques personnes à terre pour lire l'inscription que portoit cette croix. Elles n'y virent que la date de 1762.

A quatre heures après midi, nous dépassâmes le Barannoï-Kamen, et bientôt nous nous trouvâmes entre plusieurs gros glaçons, sur l'un desquels nous tuâmes un renard à pierre. Nous vîmes aussi quelques veaux marins, et, avec un croc, nous en prîmes un qui dormoit sur l'eau. Le temps étoit brumeux,

et le vent ayant fraîchi, nous eûmes fait trente milles à dix heures du soir. A mesure que nous avancions, nous rencontrions plus de glaçons flottans, quelques-uns desquels s'élevoient de huit pieds au-dessus de l'eau. Nous trouvions dix, onze et douze brasses d'eau. 1787. Juillet.

A onze heures du soir, le capitaine Billings jugea qu'il y avoit du danger à être allé si loin. En conséquence il vira de bord, et fit signe au *Yasaschnoï* de le suivre. Le 19, à midi, nous mouillâmes en dehors du Barannoï-Kamen, très près de la côte. Nous avions fait quinze milles au-delà de ce promontoire, étant à moitié chemin de celui auquel Schalauroff a donné le nom de *Pesoschnoï-Muis*, et qui est le cap le plus sud-ouest de la baie de Tchaoun.

Le mardi 20, le capitaine Billings envoya un message au capitaine-lieutenant Zaritscheff, qui se rendit soudain à bord du *Pallas*. Le capitaine Billings lui dit qu'il étoit décidé à ne pas tenter d'aller plus avant dans le nord, et qu'il retourneroit à Neizchni-Kovima dès que le vent le permettroit.

Le 21, à midi, le soleil se montra, et nous prîmes hauteur [1]. Nous étions alors à trois

[1] Longit. 69° 35′ 56″ nord.—Longit. d'après la montre marine, 168° 54′. —Variation de la boussole, 17° à l'est.

1787. Juillet. milles au nord du Barannoï-Kamen, et à trente milles à l'ouest du Pesoschnoï-Muis.

Le vent continuoit à souffler de l'ouest avec assez de force. Les glaçons flottoient vers l'est avec un courant qui faisoit trois milles par heure, et portoit constamment du même côté.

Le 25, à minuit, nous observâmes que, sans changer de direction, le courant se ralentissoit et ne faisoit plus qu'un mille. Le vent souffloit du nord-ouest; mais bientôt il passa au nord-est. Jusqu'alors l'eau de la mer étoit si peu salée, que nous nous en servions pour faire la cuisine; nous trouvâmes même quelquefois qu'elle n'avoit aucun goût de sel, et étoit bonne à boire. Mais avec le vent de nord-est, le courant porta à l'ouest, et l'eau devint salée.

Nous vîmes plusieurs phoques et quelques petites baleines, de l'espèce que les Russes appellent *bélouga*. Nous en vîmes aussi une d'une grandeur ordinaire. Toutes ces circonstances me firent penser que nous pouvions trouver un passage [1]. Le capitaine-lieutenant Zaritscheff étoit de mon avis, et offrit de s'embarquer dans le baïdar, avec six rameurs, et d'aller à la recherche de ce passage. Il se pro-

[1] Pour doubler le Tschoukotskoï-Noss.

posoit en même temps de prendre terre tous les soirs, pour laisser reposer ses gens. Le major Schmaleff ne doutoit pas non plus de la possibilité du passage. Mais le capitaine Billings ne voulut pas qu'on le tentât, et en conséquence il fit signer par la plupart de ses officiers une délibération qui disoit qu'il étoit plus prudent de retourner à Neizchni-Kovima, que de s'avancer dans le nord [1]. 1787. Juillet.

Nous eûmes continuellement de la neige, de la pluie ou des brouillards; le thermomètre varia du point de la congélation à quatre degrés au-dessus; et plus près de la côte, il étoit à 8° et à 7°.

Le 26, à sept heures du matin, nous levâmes l'ancre, gouvernant à l'ouest pour regagner la Kovima. Après avoir passé avec assez de peine les hauts-fonds qui sont à son embouchure, nous rentrâmes dans cette rivière, et le 29, à huit heures du matin, nous arrivâmes à Neizchni. Nous remîmes les vaisseaux et

[1] Ce que rapporte ici l'Auteur, et plusieurs autres passages de sa Relation, confirment bien ce qu'on a dit du capitaine Billings, dans l'*Histoire de Catherine II*, Tome II, page 402 et suivantes. (*Note du Traducteur.*)

1787. Juillet. tout ce qui en dépendoit, au commandant de la place.

Pour terminer ce qui a rapport à la navigation dont je viens de rendre compte, je rapporterai quelques observations qu'elle nous donna occasion de faire. La côte de la mer Glaciale est peu élevée. On y trouve alternativement des promontoires fort avancés et des baies remplies de hauts-fonds, et exposées à tous les vents. Les sommets des montagnes sont encore, pendant l'été, couverts de neige qui, en se fondant, forme de petits torrens et va grossir la mer. Les montagnes sont composées de granit, de quartz et d'une pierre noire très-dure. Elles ne produisent qu'une espèce de vesce sauvage dont on mange la racine, des saules rampans, des bouleaux qui n'ont pas plus de dix pouces de haut, et de la mousse.

Du bois apporté par les flots couvre la plage de la mer Glaciale, jusque près du Barannoï-Kamen, mais non pas plus avant dans l'est. On voit le long du rivage plusieurs restes de cabanes, et des endroits où l'on a fait du feu; choses qui indiquent qu'il y vient souvent des chasseurs.

Nous vîmes sur la côte une assez grande

quantité de rennes. Nous y vîmes des ours noirs, mais pas un seul blanc, des isatis, des renards, des loups, des moutons sauvages et des marmottes [1]. — Les oiseaux que nous aperçûmes étoient des mouettes de différente espèce, des corbeaux, des éperviers, des ortolans de neige, des alouettes, des oies, des canards, des plongeons et quelques perdrix. 1787. Juillet.

La mer Glaciale n'est pas abondante en poissons, et les espèces n'en sont pas très-variées. Nous pêchâmes souvent à la seine, et nous ne prîmes du poisson qu'une seule fois. Ce poisson étoit des zilds [2] et des mouksouns [3]. Nous vîmes plusieurs bélougas, des veaux marins, et une baleine. Nous n'aperçûmes aucune espèce de coquillage.

L'eau de la mer Glaciale est douce jusqu'à une distance considérable de l'embouchure de la Kovima. Nous essayâmes plusieurs fois de nous servir de glaçons fondus, et nous trouvâmes toujours l'eau qui en provenoit, saumache. Nous ne remarquâmes dans cette mer ni flux, ni reflux. Les courans y sont très-

[1] L'Auteur les appelle des *marmottes sifflantes.*

[2] Des harengs.

[3] Saumons d'une très-petite espèce.

1787. Juillet. irréguliers. Ils changent toujours avec le vent. Leur vitesse est également variable. Tantôt elle est d'un demi-mille, tantôt de trois milles et demi par heure.

Tandis que nous naviguions sur la mer Glaciale, l'air étoit presque toujours froid et piquant. La seule fois qu'il nous parut chaud, ce fut le 15 juillet; nous étions alors mouillés dans la baie des Loups, et il tonna plusieurs fois. Le vent de sud-est souffloit légérement par intervalles, et le thermomètre de Réaumur monta à quatorze et à seize degrés au-dessus du point de la congélation. Pendant les momens de calme, il tomboit à huit, sept et six degrés. — Le jour le plus froid fut le 12 juillet. Le thermomètre descendit deux degrés au-dessous de la glace. Souvent il marquoit un degré au-dessus de la glace, dans le même moment que nos haubans et tous nos agrès étoient couverts de glaçons.

Les brouillards de la mer Glaciale diffèrent des brouillards ordinaires, en ce qu'ils restent continuellement suspendus à peu de hauteur au-dessus de la glace. De loin, on croiroit que ce sont des îles enveloppées de brumes; quelquefois ils ressemblent à d'énormes colonnes de fumée. Une fois, sur-tout, ils eurent,

eurent, à nos yeux, tellement cette apparence, que nous crûmes qu'ils provenoient des feux que les Tchoutskis avoient allumés pour nous faire des signaux ; mais en nous en approchant, nous reconnûmes notre erreur. 1787. Juillet.

J'observai que plus il faisoit froid, plus l'horizon de la mer Glaciale étoit clair. D'après cela, je pense que la navigation devroit n'y commencer qu'au premier août. S'il faut en croire les chasseurs et les autres personnes qui ont fréquenté les bords de cette mer, la glace ne s'y brise jamais avant le jour de saint Elie, c'est-à-dire avant le 20 juillet, vieux style [1]. — Mais, à propos de vieux style, j'observerai ici que comme c'est celui que suivent les Russes, je m'y suis conformé pour toutes les dates de cet Ouvrage.

D'après l'examen de la position exacte des lieux qui avoisinent les maisons construites par Schalauroff, en dedans de l'embouchure de la Kovima, et d'après les observations astronomiques faites dans la mer Glaciale et à Neizchni, je crois pouvoir assurer que ces maisons sont à soixante-neuf degrés seize minutes de latitude nord, et cent soixante-six de-

[1] Le 31 juillet, suivant le calendrier Grégorien.

1787. Juillet. grés dix minutes de longitude à l'est du méridien de Greenwick — La boussole y varie de dix-sept degrés à l'est.

Voici maintenant les observations que je fis pendant mon séjour à Neizchni-Kovima. — Il y avoit une immense quantité d'hirondelles au-dessous du bord du toit de l'église; elles gazouilloient singulièrement, sur-tout le 2 août. Le 3, il n'en restoit pas une seule, et cependant personne ne les avoit vu partir. J'appris qu'elles arrivoient toujours en cet endroit vers le 21 mai [1], et qu'elles en partoient du 2 au 6 août [2], et jamais plus tard. Les hirondelles à gorge rouge ne partent qu'un jour ou deux après les autres.

L'ortolan de neige, qui est le premier oiseau printanier qu'on voit dans ce canton, y arrive vers la mi-mars. Il se nourrit des jeunes herbes qu'il trouve sur le rivage sablonneux de la Kovima, et de ce qu'il peut recueillir parmi les racines des buissons, où le soleil a fait fondre la neige. Les différentes volées d'oiseaux de passage se succèdent pendant l'espace d'un mois. Les aigles les suivent de près. Les cygnes, les oies, les canards y

[1] Les Russes appellent le 21 mai, le jour du *Tzarivoï*.
[2] Les jours de Spass.

arrivent vers la fin d'avril, et restent dans les lacs et les rivières des environs, jusqu'au commencement de septembre. 1787. Juillet.

La Kovima est entièrement gelée au 20 septembre, et redevient navigable vers le 24 mai, temps où elle inonde tout le plat pays des environs de Neizchni. Elle ne rentre dans son lit qu'à la fin de juin.

Depuis le 25 novembre jusqu'au 1er janvier, le soleil ne peut pas être visible à Neizchni. Le 1er janvier il remonte au-dessus de l'horizon ; et c'est le temps du plus grand froid.

CHAPITRE VIII.

DÉPART DE NEIZCHNI-KOVIMA. — YERMOLOVA-TONA. — MONTAGNE DE KONZCHEBOÏ. — SEREDNI. — HISTOIRE NATURELLE DE LA KOVIMA. — PORTRAIT DES HABITANS DE SES BORDS. — DÉTAILS SUR L'EXPÉDITION DU NAVIGATEUR SCHALAUROFF. — ARRIVÉE A YAKOUTSK.

1787. Août. Le capitaine Billings, le docteur Merck, M. Robeck, le secrétaire russe, Vassileï Diakonoff, et moi, nous partîmes de Neizchni-Kovima-Ostrog, le 6 août, à quatre heures après-midi. Nous avions les deux canots et le baïdar, construits par nous à Virchni, et nous remontions la rivière, tantôt à la rame, tantôt à la cordelle.

A onze heures nous arrivâmes à Yermolova-Tona, lieu fréquenté par les habitans de Neizchni dans la saison de la pêche.

Nous avions laissé à Neizchni le capitaine-lieutenant Zaritscheff et le reste de nos compa-

gnons ; et ils devoient s'embarquer, pour nous rejoindre, dans le bateau qui y étoit attendu avec des subsistances pour les Kosaques. En arrivant à Yermolova-Tona, nous apprîmes que ce bateau avoit passé à deux heures après-midi. Les brouillards nous avoient empêchés de le voir. On nous dit aussi qu'un courrier, embarqué sur ce bateau, nous apportoit des dépêches de Pétersbourg. Nous fîmes aussitôt partir un canot pour aller chercher ces dépêches, et nous attendîmes son retour, qui n'eut lieu que le lendemain à midi. Je reçus une lettre de Pétersbourg, et une autre d'Irkoutsk. Cette dernière étoit du brigadier-général Troepolsky. 1787. Août.

Nous nous remîmes en route le 9, après nous être procuré un canot du pays [1]. Nous étions très gênés dans les nôtres, à cause de la trop grande quantité de bagages que nous avions. En conséquence, le capitaine Billings, fit, dans la matinée, débarquer tous les effets, et ne garda à bord que les provisions qui nous étoient nécessaires pour la route. Il laissa Vassilei Diakonoff pour garder les effets débarqués ; et il expédia le baïdar pour Seredni, avec une lettre dans laquelle il faisoit part

[1] Un lodka.

1787. Août. au capitaine-lieutenant Zaritscheff du contenu de nos dépêches officielles.

A six heures du soir, nous arrivâmes près de trois huttes, qui appartenoient aux habitans des bords de l'Omolon. Il n'y avoit alors personne; et nous nous y arrangeâmes pour passer la nuit, qui fut tempétueuse et neigeuse. Le thermomètre étoit à 0. Le vent souffla avec force toute la journée du 10, et il tomba beaucoup de neige et de pluie; de sorte que nous regardâmes comme fort heureux pour nous d'avoir rencontré l'asile où nous étions.

Un de nos matelots, koriak de nation et baptisé, qui avoit résidé quelque temps sur les rives de l'Omolon, nous dit que la meilleure manière de remonter la rivière étoit de faire tirer nos canots par des chiens. Il assura le capitaine Billings qu'il n'y avoit que dix verstes de chemin des cabanes où nous étions, au village de l'Omolon, et qu'il connoissoit parfaitement la route. Le capitaine résolut de se rendre par terre à ce village avec le matelot koriak. En conséquence, le 11 à midi, voyant que le vent s'étoit un peu appaisé, il me donna ordre d'aller l'attendre avec les canots, aux cabanes situées vis-à-vis de l'embouchure de l'Omolon, et il partit

avec le docteur Merck, M. Robeck, un sol dat et le guide. La rivière ayant un mille et demi de largeur, et le vent soufflant de l'ouest, ces messieurs eurent beaucoup de peine à gagner la rive opposée. Ils furent très-mouillés, et le canot avec lequel ils passèrent la rivière, ne revint qu'à six heures du soir. 1787. Août.

Le mauvais temps m'empêcha de me mettre en route avant le 13. Ce jour-là, je partis le matin avec nos trois canots. Le vent n'étoit pas très-fort. Après avoir fait quinze verstes avec beaucoup de difficulté, et être rendu à moitié chemin des cabanes de l'Omolon, je fus obligé de m'arrêter, parce que le vent souffla avec impétuosité. Je cherchai un abri du côté de l'est où l'écore est très-élevée; et mes compagnons de voyage et moi nous y passâmes la nuit.

Le 14, à trois heures après midi, j'atteignis les cabanes où le capitaine Billings n'étoit arrivé que deux heures avant moi. Nous étions alors à cent dix verstes de Neizchni.

Le temps que le capitaine Billings avoit mis à traverser la Kovima, et le chemin marécageux où il avoit passé, et qui étoit couvert d'une mousse humide qui alloit jusqu'au

1787. Août. genou, étoient cause qu'il n'étoit arrivé au village que le lendemain à midi. Lui et ses compagnons avoient passé une très-mauvaise nuit, couchés sur la mousse, et exposés au vent et à la neige, sans autre couverture que leurs vêtemens. Aussi le docteur Merck et M. Robeck eurent les doigts des pieds gelés.

Le dimanche, 15 août, le capitaine Billings et moi, avec deux de nos domestiques et quatre guides du village de l'Omolon, nous partîmes dans une embarcation du pays, pour nous rendre à Seredni. Le docteur Merck et M. Robeck restèrent dans nos canots. Après avoir traversé la Kovima, nous mîmes nos chiens enharnachés sur la plage, et ils nous traînèrent environ quarante verstes. Là, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne fameuse dans ces contrées, à laquelle on a donné le nom de *Konzcheboï*. Nous plantâmes nos tentes sur le rivage, et nous y passâmes la nuit.

Nous vîmes là beaucoup d'oignons sauvages, du thym, de la tanésie, du tchernoï-golofnick, des groseilliers et des églantiers: il y avoit aussi des genevriers et des cédres rampans qui croissoient dans les fentes des rochers, ainsi que quelques mélèzes très-mal

venus. La montagne est composée de granit et de quartz : on voit sur la plage une immense quantité de petites cornalines et de calcédoines. 1787. Août.

Nous continuâmes notre route, faisant chaque jour de quarante à cinquante verstes. Le 22, nous arrivâmes à Seredni-Ostrog, qui est à quatre cent soixante verstes de Neizchni.

Le rivage oriental de la Kovima est partout montueux, et produit des agates, du jaspe, du porphyre et des cristaux. Nous vîmes plusieurs troupes de chasseurs yakouts.

Le 25, le docteur Merck et M. Robeck nous rejoignirent à Seredni ; et le 28, le capitaine-lieutenant Zaritscheff et le reste de nos compagnons y arrivèrent dans le bateau de transport.

Nous envoyâmes demander des chevaux aux Yakouts des environs de Seredni, parce que nous voulions nous hâter de profiter des chemins d'hiver pour nous rendre à Yakoutsk. Les habitans de Seredni étoient encore pour la plupart à leur résidence d'automne, sur les bords de l'Euxeva, rivière qui a son embouchure à quarante verstes au-dessus de Seredni ; mais ils ne tardèrent pas à revenir,

1787. Sept. avec une quantité considérable de poisson, de baies, de racines et d'autres provisions.

Le 20 septembre, la Kovima fut entièrement prise. Le 22, les habitans firent une espèce de digue, en plantant d'un bord à l'autre de la rivière des pieux très-rapprochés les uns des autres, excepté dans quelques endroits où l'on avoit laissé des ouvertures pour placer des filets et des nasses. C'est par ce moyen qu'ils peuvent avoir du poisson frais en hiver.

Les filets et les nasses sont visités deux fois par jour, et communément donnent une assez grande quantité de nelmas [1], de muksouns [2], d'omouls [3] et de silds [4] : on y prend aussi quelques sterlets [5]. Tous ces poissons sont aussitôt jetés dans la glace, car ce n'est qu'en les faisant geler qu'on les conserve.

Le temps étoit froid et beau : le thermo-

[1] Grande espèce de saumon blanc.

[2] Petite espèce de saumon.

[3] Saumon d'une espèce plus petite encore que l'omoul.

[4] Le sild est une espèce de hareng. — *Voyez*, dans les pages suivantes, l'explication des autres noms.

[5] Le sterlet est une espèce d'esturgeon.

mètre marquoit 5, 10 et 16 degrés au-dessous de la glace. 1787. Sept.

La rivière de Kovima prend sa source dans la chaîne des montagnes de Virkhoyansky, et elle traverse un espace d'environ dix-huit cents verstes dans une direction presque nord-est. Virchni, qui est le premier ostrog qu'on a construit sur les bords de cette rivière, se trouve vers la moitié de son cours. Il remonte au-delà très-peu de poisson. Près de la source de la Kovima, il y a trois cabanes et un magasin. Ce lieu se nomme *Virchinoï :* il sert d'entrepôt au gouvernement, pour les provisions de différente espèce qu'on a besoin de faire dans le bas de la rivière ; et l'on y construit des bateaux pour le transport de ces provisions.

Il y a beaucoup d'espèces de poissons dans la Kovima. — Voici le nom russe de ceux qu'on pêche le plus souvent, et le temps où on les pêche :

L'Osètre [1]. — Les habitans des bords de la Kovima le nomment *schtchalbisch.* — On le pêche depuis le mois de juillet jusqu'en octobre.

[1] L'esturgeon. — En yakout, *katour.*

1787. Sept. Le Nelma [1]. — Il est blanc, a deux pieds et demi à quatre pieds de long, et pèse quelquefois plus de soixante livres. — De juillet en octobre.

Le Tchir [2]. — Il a environ vingt pouces de long. — De mai en novembre.

Le Muksoun [3]. — Quinze à dix-huit pouces de long; écailles argentées. — Septembre.

L'Omoul [4]. — Douze à quatorze pouces de long. — Novembre.

Le Sild [5]. — Il a la forme et la grosseur d'un hareng, avec des écailles détachées. — Septembre.

Le Sieg [6]. — Douze à quinze pouces de long; écailles argentées. — De mai en novembre.

Le Nalimé [7]. — Cinq pieds de long. Semblable à la morue pour la forme et pour le goût; il est barbu. Son foie est extrême-

[1] Le saumon. — En yakout, *balyk*.

[2] Deuxième espèce de saumon. — En yakout, *mongour*.

[3] Troisième espèce de saumon. — En yakout, *moksoun*.

[4] Quatrième espèce de saumon — En yakout, *omoul*.

[5] Espèce de hareng. — En yakout, *sild*.

[6] En yakout, *choukour*.

[7] En yakout, *selou-sar*.

ment gros. J'ai tiré du foie d'un de ces poissons une pinte d'huile très-claire, en la faisant chauffer à petit feu; presque tout le foie fut dissous. 1787. Sept.

Le Peledi [1]. — Il a la forme de la carpe, mais ses écailles sont extrêmement blanches. Il a beaucoup d'arêtes.

Le Tchoukoutchan [2]. — Long d'environ vingt pouces, presque rond, et très-ferme, de sept à huit pouces de circonférence, et diminuant graduellement vers la queue, qui est fourchue. Il a deux nageoires dorsales, la peau très-mince et des écailles fines et serrées. Sa tête est aplatie, son museau cartilagineux et pointu, et sa bouche placée au-dessous et à environ deux pouces du bout du museau, n'a point de dents, et ressemble beaucoup à celle de la sangsue. Ce poisson a la chair blanche et remplie d'arêtes. Il est rare, mais peu estimé.

Le Lenok [3].

Le Koniok.

Le Karious [4].

[1] En yakout, *baring-ata.*

[2] En yakout, *tchoukoutchan.*

[3] En yakout, *bougit.*

[4] En yakout, *dyrga.*

—— Le Tchebak [1].

1787. Sept. L'Okon [2]. Le Yersch [3]. } L'un et l'autre abondent dans les ruisseaux qui courent sur un lit de cailloux.

Le Karas [4]. — Il se trouve principalement dans les lacs.

Le Krasnaya-Riba [5]. — Il est rare.

Le Nesnaki [6]. — Il est blanc; il a la forme d'une truite, et il est très-rare.

Le Tchelesnoï-Noga [7].

Le Nerpiski [8]. — Il est plus large et plus court que le sild.

Le Mondouschka [9].

Le Tctchouk [10]. — Il y en a d'une grandeur extraordinaire dans leur espèce. J'ai vu prendre dans le lac Kysla, un de ces pois-

[1] En yakout, *kioustak*.

[2] En français, *perche*. — En yakout, *alschré*.

[3] En français, *perche de montagne*. — En yakout, *taasbas*.

[4] En yakout, *solo*.

[5] En français, *truite*. — En yakout, *kasil-balyk*.

[6] En yakout, *irongk-boulyk*.

[7] En yakout, *timir-atta*.

[8] En yakout, *touroukhan*.

[9] En français, *véron*. — En yakout, *solouro*.

[10] En français, *brochet*. — En yakout, *sordiny*.

sons qui avoit six pieds de long et pesoit trois pouds, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf livres, poids de marc. Il avoit le dessus du corps, du côté de la tête, couvert d'une espèce de mousse. J'en mangeai et je lui trouvai à peu près le même goût qu'aux brochets ordinaires. 1787. Sept.

L'IRONGKA[1]. — Il a la forme et la grosseur d'une sardine. C'est, je crois, le même poisson qu'on pêche à Revel, et qu'on nomme *strœmlingi*.

Le moksoun, l'omoul et le sild fréquentent, dans le mois de septembre, les endroits où il y a très-peu d'eau, et y sont extrêmement abondans pendant dix à quinze jours; mais ils disparoissent dès que la rivière est prise. Ils ne remontent jamais jusqu'à Virchni.

Le nelma, le tchir et le sieg, se pêchent toute l'année, depuis l'embouchure de la Kovima jusqu'à Virchni. Les habitans des bords de cette rivière font la pêche de ces poissons principalement le printemps et l'été; et alors ils les fendent, pour les faire sécher, et en ôtent les tripes, la graisse, et les grosses

[1] En yakout, *irongka*. — En Suède on lui donne le nom de *strœmling*, et on en fait très-grand cas. (*Note du Trad.*)

1787. Sept. arêtes dont ils extraient une grande quantité d'huile ; le sild en rend beaucoup.

L'osètre, auquel j'ai donné le nom d'*esturgeon*, est, selon moi, le même poisson que le sterlet; et tous mes compagnons de voyage l'ont jugé ainsi. Nous n'y trouvâmes d'autre différence que la grosseur. Je n'ai jamais vu d'osètre peser plus de quarante livres ; ils ne pèsent ordinairement que de cinq à dix livres. Cependant ils sont, en général, si gras et ont la chair si ferme, que je crois que les eaux de la Kovima leur conviennent beaucoup. Les esturgeons que j'ai vus ailleurs, n'étoient ni si gras, ni si fermes, ni d'un goût si délicat que des osètres, qui n'avoient pas le tiers de leur grosseur. Tous les poissons dont je viens de parler, se trouvent, à l'exception de l'osètre, dans les lacs comme dans les rivières. Ils y passent dans le temps des inondations, et ils y réussissent fort bien, sur tout le tchir et le sieg.

Le printemps et l'été, les habitans pêchent à la seine. L'hiver, ils font, dans les rivières, une espèce d'estacade avec des bâtons, à laquelle ils laissent des ouvertures pour placer des filets et des nasses.

Je vais maintenant faire connoître quels sont

sont les quadrupèdes qui fréquentent les forêts voisines de la Kovima, et j'y joindrai la saison où on leur fait la chasse. 1787. Sept.

L'ÉLAN. — Les Russes lui donnent les noms de *zokhata* et de LOSS, et les Yakouts celui de *toyak*.

LE DAIM. — Les Russes l'appellent *olen*, et les Yakouts *miniak*.

On prend ces deux espèces d'animaux en septembre, octobre et novembre, en leur tendant des piéges dans les sentiers où ils ont coutume de passer.

En avril et au commencement de mai, on les chasse et alors on se sert de raquettes pour courir sur la neige. Pendant le jour, le soleil fait fondre la neige; mais le froid de la nuit la fait geler de nouveau et elle se durcit assez pour porter les hommes et les chiens; mais les daims et les élans s'y enfoncent, et ne peuvent pas s'en débarrasser.

En août les daims quittent les bords de la mer Glaciale pour retourner dans les forêts; et alors on en tue beaucoup tandis qu'ils passent les rivières à la nage. Ils se rendent au printemps sur les bords de la mer Glaciale, pour fuir les mouches qui infestent les forêts. Leur migration est très-

1787. Sept.

curieuse. Ils se rassemblent pour partir. Une partie des mâles forme l'avant-garde, l'autre ferme la marche, et les femelles sont dans le centre. Les ours et les loups se mettent à la suite de cet immense troupeau, et fondent sur les daims qui ont le malheur de s'écarter des autres. Les renards viennent derrière, et ramassent ce que les loups et les ours n'ont pas pu dévorer. C'est là ce qui fut cause que dans notre navigation sur la mer Glaciale, nous vîmes des ours, des loups et des renards si loin des forêts.

Pendant la migration des daims, les aigles et les autres oiseaux de proie planent au-dessus de leurs troupeaux, et c'est ce qui fait connoître aux chasseurs qu'ils approchent. Dès que ces animaux entrent dans la rivière, les chasseurs se mettent deux hommes dans chaque canot et sont armés de lances, tandis que les femmes et les jeunes garçons sont dans d'autres canots, avec de longues cordes qu'ils jettent autour des cornes des animaux blessés, et dont ils attachent un bout aux arbres ou aux pieux qui sont sur le rivage.

Ce que je viens de dire de la migration et de

la chasse des daims, m'a été raconté : je n'ai pas eu occasion d'en être témoin. 1787. Sept.

Une peau d'élan, ou de daim mâle, coûte deux roubles. La peau d'une femelle ne vaut que la moitié de ce prix.

L'Ours. — Les Russes appellent cet animal *medved*, et les Yakouts *ehié* et *essé*. On lui fait la chasse depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre.

Une peau d'ours vaut ordinairement un rouble.

L'Ours blanc. — Les Russes l'appellent *bieloï medved*. — Il fréquente les bords de la mer Glaciale; mais je n'y en ai point aperçu. — Sa peau coûte un rouble.

Le Glouton. — Le nom russe du glouton est *rysomag*. Il a chez les Yakouts le double nom de *laëgan* et de *bigo*. — On le chasse pendant tout l'hiver. Il n'est pas très-commun. Sa peau coûte depuis deux jusqu'à dix roubles.

Le Loup. — Les Russes l'appellent *volk*, et les Yakouts *bireh*. On ne le chasse jamais dans les environs de la Kovima. Sa peau vaut de deux à huit roubles.

Le Renard. — Les Russes le nomment *lisits*, et les Yakouts *sasil*. Les renards sont très-

1787. Sept.

nombreux, et on s'occupe beaucoup de leur faire la chasse en octobre et en novembre. Une peau de renard vaut depuis un jusqu'à cinq roubles, suivant la qualité.

L'Isatis. — Les Russes l'appellent *pefztis*, et les Yakouts *kirza*. — On le chasse tout l'hiver. Sa peau vaut cinquante kopeks [1].

L'Hermine. — Les Russes l'appellent *gornastal*, et les Yakouts *belilak*. Elle rôde tout l'hiver dans les bois voisins des habitations, et autour des magasins de farine. Sa fourrure coûte cinq kopeks.

Le Lynx. — Les Russes lui donnent le nom de *rys*, et les Yakouts celui de *e-os*. On le chasse l'automne et l'hiver. Sa peau coûte de trois à dix roubles, suivant la longueur du poil.

La Loutre. — Les Russes l'appellent *vouidra*, et les Yakouts *itié*. On la prend l'été. Sa peau vaut de huit à dix roubles.

La Zibeline. — Le nom russe de la zibeline est *zobol*; le yakout, *kiés*. On en prend fort peu dans les environs de la Kovima. Sa fourrure coûte dix roubles.

[1] Le kopek vaut un sou tournois; cinquante kopeks font un demi-rouble.

1787. Sept.

Le Mouton sauvage[1]. — Les Russes l'appellent *baran*, les Yakouts *tchoubek*. Il fréquente les montagnes où la Kovima prend sa source, et toute la chaîne des Virkhoyanskys, jusqu'au Kamtchatka. — Sa peau coûte un rouble.

Le Lièvre. — Il est connu des Russes sous le double nom de *zaïts* et d'*ouschkon*, et des Yakouts, sous celui de *kobach*. On le chasse tout l'hiver, mais principalement lorsque la première neige tombe. — Sa peau coûte de trois à cinq kopeks.

La Marmotte. — Les Russes, ainsi que les Yakouts, la nomment *tarbagan;* les Yakouts la recherchent beaucoup, parce qu'ils se nourrissent de sa chair et se vêtissent de sa peau. Cet animal se terre pendant l'hiver. Il a son habitation divisée en plusieurs appartemens, dans lesquels il entasse une provision considérable d'herbe et de racines douces. Il y met aussi des graines de cédre. — Sa peau coûte de cinq à dix kopeks.

l'Écureuil. — Les Russes l'appellent *bilka*, les Yakouts *ti-ing*. — On le chasse le printemps et l'automne. — Plusieurs hordes tartares le mangent et en font grand cas. — Sa peau coûte de trois à cinq kopeks.

[1] L'argali.

1787. Sept. L'ÉCUREUIL VOLANT. — Les Russes le nomment *letouschka*, et les Yakouts *tirik-annat*. Le mot *tirik* signifie *peau*, et le mot *annat* veut dire *qui a des ailes*. — La peau de l'écureuil volant n'a aucune valeur.

L'ÉCUREUIL ZÉBRÉ. — Les Russes, comme les Yakouts, le nomment *borondouk*. Sa peau coûte deux kopeks.

Pendant l'hiver, les trois espèces d'écureuils vivent dans des trous d'arbres, ou sous terre, comme les marmottes.

LE RAT de montagne, et le rat sifflant. — Les Russes les confondent et les appellent *pischouka*, et les Yakouts *kyla*.

LA SOURIS commune, et la souris au nez pointu. — Les Russes les nomment l'une et l'autre *mouisch*, et les Yakouts *koutouyak*. On ne chasse ni les souris, ni les rats, ni on ne vend leur peau.

Voici les noms des oiseaux qu'on voit dans les environs de la rivière de Kovima :

	Noms Russes.	Noms Yakouts.	
LE CYGNE.	— Lebed.	— Koubak.	— Il paroît en avril et part en septembre.
L'OIE.	— Gousa.	— Kaas.	— Elle paroît et part un peu plus tard que le cygne.
LE CANARD.	— Outka.	— Kous.	— Il est en grand nombre et

	Noms Russes.	Noms Yakouts.	
			il y en a de plusieurs espèces.
L'Aigle.	— Orel.	— Barouldo	— Il est noir.
		— Toyon.	— Autre aigle qui a la tête et la queue blanches.
	— Skopa.	— Omzan.	— Cet oiseau tient de l'aigle et du faucon. Il plonge pour prendre le poisson.

	Noms Russes.	Noms Yakouts.
	— Yastrip.	— Kirt.
	— Kretchet.	— Kirt.
	— Korchour.	— Togolak.
	— Sokol.	
La Chouette.	— Filon.	— Moksoghol. / Karali.
La Mouette.	— Tchaika.	— Kopta.
La Mouette à tête noire.	— Marteschka.	— Tiraghi.
La Grue.	— Zchourof.	— Tourouja.
La Cigogne.	— Sterch.	— Koutclik.
La Perdrix.	— Kouropatka.	— Kabdchi.
Le Corbeau.	— Voron.	— Sor.
La Corneille.	— Voronka.	— Tarak.
Le Plongeur.	— Gagara.	— Koghas.
Le Merle.	— Teteré.	— Ouloer.
Le Pivert.	— Datel.	— Tonoghas.
L'Hirondelle.	— Latoschka.	— Karangatchouk.
La Grive.	— Drosd.	— Tatcheyer.
L'Ortolan de neige.	— Snegir.	— Toulak.
La Bécasse.	— Koulik.	— Soulbarage.
Le Coucou.	— Kokouschka.	— Kouga.

1787. Sept. D'après ce que m'ont assuré les Yakouts et d'autres habitans des bords de la Kovima, l'aigle et le faucon restent tout l'hiver endormis dans des trous d'arbres.

ARBRES ET ARBUSTES.

Le Mélèze. — C'est le principal arbre dont on se sert dans les environs de la Kovima, et pour bâtir et pour brûler ; il y est aussi le plus commun. Jusqu'à Virchni le mélèze est assez grand ; mais au-delà, c'est-à-dire dans un espace de douze cents verstes, où l'on trouve des bois, il vient mal. Il croît par bouquets sur les monticules, jusqu'à trente verstes avant d'arriver à la mer Glaciale. Mais lorsqu'on atteint la latitude de soixante-huit degrés trente minutes, on n'en voit pas un seul.

Le Bouleau. — On le trouve jusqu'à quelque distance au-dessous de Seredni. Mais il y est petit et rabougri.

Le Peuplier. } Ils sont d'une médiocre grandeur, et croissent dans les îles abritées par les montagnes, dans le haut de la Kovima. Il n'y en a pas aussi bas que Virchni.
Le Tremble. }

Le Frêne de montagne. — On en trouve beau-

coup jusqu'à Virchni. Au-dessous de Virchni, il est rare. 1787. Sept.

L'AULNE. } Dans le voisinage de Virchni,
LE SAULE. } le tronc de l'aulne et du saule a communément dix-sept à dix-huit pouces de circonférence, et environ deux toises de haut. Mais à mesure qu'on descend la Kovima, on le voit d'une moindre dimension, et l'on n'en trouve plus là où le mélèze cesse de croître.

LE CÉDRE RAMPANT, le buisson, le groseillier noir, le groseillier rouge, le rosier, le genevrier se trouvent jusqu'à Neizchni. Il y a même des buissons et des saules nains sur les bords de la mer Glaciale, mais ils n'ont jamais plus de six à huit pouces de hauteur. Le cédre nain [1] produit en abondance un fruit de forme conique, semblable à la pomme de pin, mais qui ne vient à maturité qu'au bout de deux ans. Les habitans recueillent une grande quantité de ce fruit, et quelquefois ils en trouvent des amas considérables dans les trous des écureuils; car il est la principale nourriture des écureuils et des souris. On extrait

[1] Pinus-cembra.

1787. Sept. de ce fruit une huile très-douce et très-claire.

BAIES.

Les graines de frêne des montagnes sont ramassées par les peuples des bords de la Kovima ; ils s'en servent pour donner un goût agréable à leur boisson.

Les Groseilles rouges, les Groseilles noires sont très-abondantes dans ces contrées. On les conserve dans des tonneaux avec de la glace ; on en fait aussi bouillir pour les conserver. Les groseilles noires ne se trouvent pas plus bas que Seredni ; mais il y en a de rouges jusqu'à Neizchni.

Les Mures de ronce. Ce fruit est rare, et on ne le trouve pas au-delà de Seredni. On le conserve toujours sans le faire cuire.

Les graines de vaciet [1]. On en trouve beaucoup jusqu'à Neizchni. On les conserve sans les faire cuire.

Les Goloubniks. Ces baies sont très-communes. Elles viennent, sur-tout, dans les endroits pierreux, qui sont inondés au printemps. Leur couleur est d'un bleu foncé, et leur goût très-agréable. L'arbuste

[1] Vaccinium vitis idæa.

qui le produit ressemble au myrte. Pour conserver ce fruit, on le fait bouillir. 1787. Sept.

Les Maroschkas [1]. C'est l'espèce de baies que préfèrent les habitans des bords de la Kovima. Elles viennent dans les endroits couverts de mousse et marécageux, et surtout près des lacs. On les regarde comme anti-scorbutiques, et on les conserve toujours sans les faire cuire.

Les Siekhas. Ces baies sont le fruit d'une espèce de bruyère rampante, qui a des feuilles courtes et pointues comme des aiguilles, et qui croît dans les endroits pierreux et voisins des montagnes. Les baies sont noires, très-petites et ont des pepins. On en ramasse beaucoup, et on les fait cuire pour les conserver.

Les Knezchnitzis [2]. Ce fruit est rare. Il vient au pied des aulnes, et autour des groseilliers.

Peut-être sera-t-on bien aise de connoître de quelle manière les habitans des contrées qu'arrose la Kovima, préparent leur manger. Je vais la décrire. Quelquefois ils font bouillir ou frire le poisson comme dans les autres pays; mais plus souvent ils font de la soupe

[1] Rubus chamemorus.

1787. Sept. avec des nalimés, des karas, ou des perches. Ils font bouillir la partie supérieure de la tête du nelma, du sieg et du tchir [1], et la servent froide avec des oignons salés, et du jus de mûre de ronce au lieu de vinaigre. Ce plat est un hors-d'œuvre, pour exciter l'appétit. Après avoir fait bouillir le poisson, ils en ôtent les arêtes et le pilent dans un mortier jusqu'à ce qu'il soit réduit en pâte; ils y mêlent des silds, des têtes de saumon, ou, ce qui est encore plus estimé, du foie de nelma; ensuite ils le font cuire, quelquefois avec des oignons, quelquefois sans oignons.

Ils pilent aussi dans un mortier les œufs de poisson, y mêlent de la farine, et les font frire avec des oignons; alors ils appellent ce mets du *baraban*. Mais quand ils font frire les œufs de poisson, sans oignons, qu'ils leur donnent la forme d'un gâteau, et qu'ils mettent par-dessus des baies cuites, ils appellent ces gâteaux des *changis*.

Ils pèlent le brochet, le battent bien, y mêlent des oignons, du thym sauvage et du poivre, et en font des boulettes, qu'ils mêlent dans les soupes et dans les pâtés de poisson. Parfois ils donnent à ces boulettes

[1] Espèce de saumon.

la forme de gâteaux qu'ils font frire, et qu'ils nomment des *telnis*. 1787. Sept.

On fait bouillir les gros intestins du poisson, principalement ceux du nelma; et lorsqu'ils sont froids, on les mêle avec des baies, et l'on en fait un plat de dessert.

Les habitans de ce pays extraient le jus des baies, le font fermenter et le boivent avec de l'eau. Ils font du vinaigre, ou du moins une liqueur acide qui le remplace, avec des oignons mis en fermentation avec de la farine, ou avec de la seconde écorce de mélèze bien pilée. J'ai trouvé cette espèce de vinaigre très-bonne.

Ils prennent en guise de thé, une infusion de thym sauvage, de branches et de fleurs d'églantier, et d'une plante qu'on appelle *tchernoï-golofnik*.

On trouve beaucoup de dents de mammouth dans les parties élevées et sablonneuses du rivage de la Kovima. Ces dents sont ordinairement à une grande profondeur; mais dans les endroits où les débordemens qui ont lieu au printemps, emportent le sable, elles restent à découvert. Je ne suis pas surpris que ces dents soient si profondément enterrées, car chaque année les inondations déposent

1787. Sept. une grande quantité de sable et de terre sur les bords des rivières de cette partie de la Russie. Ce dépôt annuel est, en général, de deux ou trois pouces d'épaisseur ; et dans les endroits où il se trouve des buissons, il en a davantage.

Les dents de mammouth égalent les dents d'éléphant pour la blancheur et la finesse de l'ivoire ; mais elles sont d'ailleurs bien différentes, car elles ont une forme spirale qui fait à peu près un cercle et demi. Nous trouvâmes, sur les côtes de la mer Glaciale, la plus grande dent de mammouth que j'aie vue. En voici les dimensions :

Longueur, en suivant la courbe que décrit la dent.....	8 pieds	7 pouces	4 lignes.
Distance d'un bout à l'autre, en ligne directe.....	4	1	9
Circonférence près de la racine.		14	3
Circonférence à 22 pouces de la racine.....		17	8
Circonférence du milieu de la dent.....		15	8
Circonférence de la pointe....		9	5

Cette dent pesoit 137 livres et demie, poids de Russie, qui équivalent à 113 livres et demie, poids de marc.

L'extérieur de cette dent étoit noirci, parce qu'elle avoit été long-temps exposée à l'air. Il y avoit une fente d'environ un pouce de profondeur ; le dedans étoit bien conservé et extrêmement blanc. 1787. Sept.

On trouve fréquemment dans les environs de la Kovima, des cornes d'un autre animal, lesquelles sont encore adhérentes à une partie du crâne, et ressemblent beaucoup aux cornes du buffle. Les Tougouths font grand cas de ces cornes, parce qu'elles sont élastiques, et qu'ils s'en servent pour donner plus de force à leurs arcs.

Je regrette beaucoup que mon peu de connoissances ne m'ait pas permis de parler avec plus d'étendue et d'exactitude de ce qui a rapport à la minéralogie, à la botanique et aux autres parties de l'histoire naturelle. Si nous avions eu pour compagnon de voyage, un homme versé dans ces sciences, je n'aurois pas manqué d'en faire ma principale étude. J'observai les choses avec la plus grande attention, et j'ai tâché de les décrire de la manière la plus claire qu'il m'a été possible.

Il me reste maintenant à faire connoître quelques notions historiques que j'ai puisées

1787. Sept. parmi les habitans de la Kovima. Voici ce que me raconta le kosaque Daniel Tretiakoff, qui étoit alors dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.

« Je suis venu dans ces contrées, depuis » 1739. J'accompagnois alors un commissaire » impérial qui y étoit envoyé pour lever le » tribut; et je fus retenu, en qualité d'inter- » prète, par Laptieff, qui tenta de traverser » la mer Glaciale, et revint de cette expédi- » tion à la fin de l'automne [1].

» Dans ce temps-là Virchni étoit habité » par des exilés, qui faisoient un commerce » de détail, et alloient trafiquer de tous côtés. » Les Youkagirs étoient alors très-nombreux. » Je pense que cette nation tire ce nom d'un » de ses guerriers. Ceux qui habitoient les » rives de l'Omolon, s'appeloient les *Tchel-* » *tieres*; ceux des bords de l'Alasey, les » *Oniokis*, et ceux de l'Anadyr et de l'An- » noui, les *Tchouvantsis* et les *Koudinsis*.

[1] En 1789, Khariton Laptieff tenta de passer de la Léna dans le Yenisseï; mais il ne put pas réussir. Il raconta qu'il avoit été arrêté par les glaces où étoit un promontoire très-avancé dans la mer, entre les rivières de Piasida et de Taimura. (*Note du Traducteur.*)

» Leurs

« Leurs guerres contre les Tchoutskis et les Koriaks, et les maladies funestes que les » Russes leur ont communiquées, ont pres- » qu'éteint leur race. 1787. Sept.

» J'ai souvent entendu parler d'une nation » très-nombreuse, qu'on appeloit la *nation* » *des Konghinis*, et qui habitoit autrefois » les bords de la Kovima; je crois même » que c'est elle qui a donné ce nom à cette » rivière. On a vu long-temps sur les rives » de la Kovima les restes de plusieurs vil- » lages konghinis; et l'on a trouvé sous » leurs ruines beaucoup de haches de pierres, » et des flèches garnies de pointes de cail- » loux.

» Lorsque je vins habiter ce pays, il y » avoit encore fort peu de Yakouts, et les plus » anciens n'y étoient pas depuis soixante-dix » ans. On avoit coutume alors d'envoyer » d'ici les subsistances nécessaires pour nour- » rir les personnes que le gouvernement en- » tretient au Kamtchatka et à Anadyrsk, et » on faisoit remonter à ces provisions la ri- » vière d'Annoui, et descendre celle d'Anadyr. » Nous étions souvent visités par les mar- » chands; car ils trouvoient à acheter, dans » ces contrées, sur-tout du côté de l'Omolon,

1787. Sept. » une immense quantité de superbes zibelines.

» Lorsque Pauloffski revint de sa première » expédition contre les Tchoutskis, il emmena » tant de femmes prisonnières, que l'ostrog » de Neizchni en étoit rempli. On en rendit » beaucoup, et l'on essaya d'en faire passer un » certain nombre dans l'intérieur de l'Empire ; » mais ces dernières moururent toutes en » route ».

Le même Kosaque me parla en ces termes du voyage de Schalauroff :

« Au commencement de l'année 1762, Ivan » Bakoff, officier de la marine russe, qui » avoit été exilé sur les bords de la Kovima, » et s'étoit associé avec Schalauroff, mourut » à Neizchni, et laissa à Schalauroff le soin » d'exécuter l'entreprise qu'ils avoient conçue » ensemble. Vers la fête de saint Elie[1], Scha- » lauroff partit des maisons qu'il avoit cons- » truites pour hiverner, sur les rives de la » Kovima et tout près de son embouchure. » Son intention étoit d'aller chercher une car- » gaison d'ivoire et de pelleteries. L'équipage » de son vaisseau étoit composé d'exilés et » de soldats déserteurs. Il ne leur donnoit

[1] Le 20 juillet vieux style, 31 juillet du calendrier Grégorien.

» point de gages ; mais il leur avoit promis
» une part dans les produits du voyage. Il
» donna le grade d'officier à ceux qui savoient
» lire et écrire, et les autres furent employés
» comme simples matelots.

1787. Sept.

» Peu après avoir mis à la voile, il fut contrarié par le vent, qui l'obligea de relâcher jusqu'au 10 août. S'étant remis en route, il vit beaucoup de glaçons flottans ; mais il n'en eut pas autour de son navire. Il longea la côte, dépassa le Barannoï-Kamen, et gagna une pointe de terre qui est à l'est, et qu'on voit aisément de l'embouchure de la Kovima, lorsque le temps est clair. Là il se trouva enfermé pendant trois jours par les glaces. Son gouvernail fut endommagé, mais il l'eut bientôt réparé. La pointe de terre dont je viens de faire mention, est le cap méridional d'une baie profonde à l'entrée de laquelle est une île peu considérable.

» Le temps étoit extrêmement froid, et l'équipage demandoit à chercher un lieu favorable pour passer l'hiver. Schalauroff, voyant que les glaces s'étoient un peu écartées, proposa à ses compagnons d'aller plus loin ; ils ne voulurent pas y consentir. Le 25 août il entra dans la baie, en doublant

1787. Sept. » la pointe septentrionale de l'île. Il vouloit » hiverner dans cette baie ; mais il n'y trouva » ni bois, ni poisson ; et son équipage re- » fusant de le suivre, il prit, quoiqu'à re- » gret, le parti de retourner à Neizchni ; alors » ses compagnons se dispersèrent, et lui- » même se rendit à Moskow. En 1764, ce » navigateur entreprit un autre voyage, » sous la sanction du gouvernement ; mais » il ne revint plus, et l'on n'a jamais bien » su ce qu'il étoit devenu ».

Dauerkin, notre interprète tchoutski, nous assura que dans l'automne de la même année où Schalauroff s'embarqua, son vaisseau fut vu flottant à l'embouchure de la Kovima, et que l'équipage fut trouvé gelé à 20 ou 30 verstes du Barannoï-Kamen. Ces gens, ajouta-t-il, s'étoient retirés sous une tente, avec des provisions, des armes, de la poudre et du plomb, et ils y étoient morts de froid. Quoique je rapporte cette anecdote, elle me paroît peu probable, et je n'y ajoute aucune foi.

Affanazi-Kazimoff, habitant de Neizchni, qui avoit résidé autrefois à Anadyrsk, m'assura qu'en 1766 ou 1767, les Tchoutskis lui portèrent plusieurs images de saints russes ;

que quelques-uns de ces Tchoutskis avoient des gilets de drap, et qu'ils demandoient à acheter de la poudre. Ils dirent qu'ils avoient trouvé et les gilets, et les images sur la côte. C'étoit au printemps. Affanazi-Kazimoff jugea que les Tchoutskis s'étoient emparés des effets de Schalauroff et de ses compagnons, et qu'après les avoir volés, ils les avoient massacrés. Comme ces objets, disoient les Tchoutskis, venoient du nord de la baie d'Anadyr, je pense que Schalauroff doubla les caps, et que voulant passer l'hiver chez les Tchoutskis, il périt victime de ces barbares. 1787. Sept.

Le 23 septembre, on nous amena quelques chevaux; et le 25, nous fîmes partir pour Yakoutsk quelques-uns de nos gens, sous la conduite de M. Bakoff. Le 28, le capitaine-lieutenant Zaritscheff partit avec la principale partie des équipages des deux vaisseaux. Le capitaine Billings et moi, nous ne nous mîmes en route que le 8 octobre. Nous traversâmes les montagnes d'Alasey, à la source de la rivière du même nom, et nous gagnâmes le même chemin que j'avois suivi, en sortant de Zaschiversk, lorsque je me rendois à Virchni. Octob.

Nous atteignîmes Zaschiversk le 22 octobre,

1787. Novem. et nous nous y reposâmes trois jours. En partant de cette ville, nous marchâmes vers la chaîne de montagnes de Virkhoyansky, que nous traversâmes aux sources de l'Yana. Enfin, le 13 novembre. nous arrivâmes à Yakoutsk, après avoir horriblement souffert de la rigueur du froid, et de la fatigue que nous avoient fait éprouver nos chevaux.

J'estime qu'en été la route de Virchni à Yakoutsk est de treize cents verstes ; mais quand il faut faire le tour des marais et des lacs, et chercher au loin les endroits où les rivières sont guéables, je crois que cette route est de deux mille à deux mille trois cents verstes au moins. Les Yakouts et les Russes la portent à 2,500 verstes.

La partie des montagnes de Virkhoyansky est moins stérile que le côté opposé. Indépendamment des arbres dont j'ai déjà fait mention, il y croît une grande quantité de sapins et de pins communs, qui s'élèvent à une grande hauteur.

CHAPITRE IX.

RENCONTRE DU FAMEUX VOYAGEUR LEDYARD.—IL SE REND A IRKOUTSK AVEC LE CAPITAINE BILLINGS. —IL EST ARRÊTÉ PAR ORDRE DE L'IMPÉRATRICE. —LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL D'IRKOUTSK, JACOBI, EST MANDÉ A PÉTERSBOURG. — ANECDOTES SUR LES VOYAGES DE LAKHOFF DANS LA MER GLACIALE, EN 1770 ET EN 1773. — VOYAGE QUE TCHVOÏNOFF FAIT DANS CETTE MER EN 1775.—RETOUR A YAKOUTSK. — EXCURSION A OKHOTSK.

En arrivant à Yakoutsk, nous trouvâmes, à notre grand étonnement, M. Ledyard, ancien compagnon de voyage du capitaine Billings. Ils avoient fait ensemble le tour du monde, avec le célèbre capitaine Cook. M. Ledyard étoit employé dans le vaisseau de Cook, en qualité de caporal des troupes de la marine; mais lorsque nous le vîmes à Ya- 1787 Novem.

1787. Novem. koutsk, il se disoit colonel américain. Il désiroit de passer avec nous sur le continent de l'Amérique qu'il se proposoit de traverser à pied [1].

Nous trouvâmes aussi à Yakoutsk, le capitaine-lieutenant Bering, qui étoit parti le 12 février de Virchni, pour se rendre à Okhotsk, et y surveiller et hâter les préparatifs de notre expédition. Il avoit profité de l'été, pour envoyer une partie des ancres et plusieurs des objets les plus pesans sur les bords de la rivière de Mayo, pour que de là ils fussent transportés par eau à Youdomski Krest. Les canons, la pharmacie, les vêtemens pour

[1] Ce Ledyard étoit un des plus intrépides marcheurs qu'il y ait eu. Il avoit, à l'instigation, et en grande partie aux frais de sir Joseph Banks, entrepris de traverser le continent de l'Amérique. Arrivée en Suède, il partit de Stockholm et fit à pied le tour du golfe de Bothnie pour se rendre à Pétersbourg. Il alla joindre le capitaine Billings à Yakoutsk; mais Catherine II, pensant que les renseignemens que pourroit prendre Ledyard deviendroient nuisibles au commerce des Russes, le fit arrêter et conduire hors du territoire de la Russie. Depuis, Ledyard forma le projet de traverser à pied l'Afrique. Il se rendit en Egypte; mais au moment où il alloit exécuter son entreprise, il mourut de la dyssenterie. (*Note du Traducteur.*)

les matelots, et différens autres objets, le tout pesant plus de cent tonneaux, restoient encore à Irkoutsk, où ils étoient rendus depuis l'hiver précédent. 1787. Décem.

Le capitaine Billings résolut d'aller à Irkoutsk, pour faire lui-même embarquer tous nos effets sur la Léna, dès que le printemps rendroit cette rivière navigable. En conséquence, il partit le 29 décembre. M. Ledyard, M. Robeck, M. Leman, premier aide de M. Robeck, et moi, nous l'accompagnâmes. Nous étions dans des voitures que nous avions fait monter sur des traîneaux. Le secrétaire russe, et quelques autres personnes que le capitaine jugea lui être nécessaires, eurent ordre de nous suivre le plus promptement possible.

Nous arrivâmes à Irkoutsk le 16 janvier 1788, et je logeai chez mon ami le brigadier-général Troepolski. 1788. Janvier.

Le capitaine Billings s'occupa, sans tarder, des moyens de faire charroyer nos canons. Il envoya, à cet effet, des gens à Katschouga, pour construire des bateaux. Katschouga est sur les bords de la Léna, et c'est là que les canons étoient déposés.

Dans la soirée du 24 février, tandis que Févr.

1788. Févr. j'étois à jouer aux cartes avec le brigadier Troepolski et quelques personnes de sa société, le secrétaire d'un des magistrats de la ville entra, et nous apprit d'un air très-affecté, que le gouverneur-général avoit reçu ordre de l'impératrice de faire arrêter un des Anglais appartenant à l'expédition, et de l'envoyer sur-le-champ, avec une escorte, à l'inquisition d'état à Moskow. Le secrétaire ajouta qu'il ignoroit le nom de celui que désignoit l'ordre de l'impératrice, et que le capitaine Billings étoit chez le gouverneur-général avec quelques principaux officiers que le gouverneur avoit mandés.

M. Ledyard et moi étant les seuls Anglais de la suite du capitaine Billings à Irkoutsk, je ne pus m'empêcher de sourire, en écoutant le secrétaire. Mais au même instant il entra deux hussards qui venoient me chercher de la part du commandant. Il m'est impossible de décrire la consternation dans laquelle l'ordre apporté par les hussards, jeta tous ceux qui étoient dans l'appartement. Je tâchai de les rassurer, en leur disant que ce devoit être une méprise, et je me rendis chez le commandant. J'y trouvai M. Ledyard en état d'arrestation. Celui-ci m'apprit qu'il avoit fait de-

mander le capitaine Billings, et que le capitaine avoit refusé de venir le voir. En cherchant à démontrer combien il étoit fâcheux pour lui de se trouver dans une pareille situation, M. Ledyard dit qu'on le prenoit pour un espion français, et que le capitaine Billings pouvoit aisément prouver le contraire. Il ajouta que peut-être ce capitaine ignoroit cette inculpation, et il me pria de l'en informer. 1788. Févr.

Je me hâtai de m'acquitter de la commission de M. Ledyard. Mais le capitaine Billings me répondit que ce voyageur étoit arrêté par un ordre exprès de l'impératrice, et qu'il lui étoit impossible de rien faire pour lui. Cependant il lui envoya quelques roubles et une pelisse; et moi, je lui fis avoir son linge qu'il avoit donné à blanchir, et qui étoit encore tout mouillé.

Ledyard dit affectueusement adieu à ses amis, et les pria de se souvenir de lui. Ensuite, prenant un air très-calme, il sauta dans la Kibitke, et partit, avec un garde à chaque côté de lui. Je demandai la permission de l'accompagner jusqu'à une certaine distance de la ville; mais on ne voulut pas me l'accorder. Alors j'allai rejoindre les personnes que j'avois laissées chez le brigadier-général

1788. Mars. Troepolski, et je leur dis pourquoi j'avois été appelé chez le commandant. Ma présence et mes discours les rassurèrent sur mon compte ; mais je ne pus pas leur ôter un certain air d'inquiétude et de soupçon. Loin de se conduire avec douceur et honnêteté, Ledyard affectoit une hauteur qui lui fit certainement des ennemis.

Je trouvai beaucoup de changement à Irkoutsk. Les étrangers et les voyageurs continuoient à y être accueillis avec l'hospitalité et les attentions qui contribuent à rendre une ville agréable ; mais les habitans ne vivoient pas entr'eux avec la même intelligence qu'auparavant. Sans fatiguer mes lecteurs par d'inutiles détails à ce sujet, je me bornerai à dire qu'il s'étoit élevé une différence d'opinion qui divisoit la ville en deux partis. Cependant, vers la fin de mars, le gouverneur-général Jacobi, homme respectable et bienfaisant, qui s'intéressoit particulièrement à notre expédition, étant mandé à Pétersbourg, les chefs d'un des partis l'y accompagnèrent, et l'harmonie fut rétablie à Irkoutsk.

Mai. Nous demeurâmes à Irkoutsk jusqu'au mois de mai, jouissant de tous les agrémens que procurent la bonne compagnie et l'abon-

dance. Le 10 mai, nous en partîmes pour nous rendre à Katschouga. 1788. Mai.

On avoit déjà préparé à Katschouga treize bateaux pour transporter les canons, la pharmacie, les verres, les habillemens pour l'équipage, les comestibles, les liqueurs et divers autres objets destinés pour l'expédition. Le 15, neuf bateaux furent achevés de charger, et je reçus ordre de les conduire à Yakoutsk. Les équipages de ces bateaux étoient composés de cinquante exilés, pris parmi les plus mauvais sujets, et on y avoit joint six soldats. Le jour même de notre départ, je fus obligé de faire punir un des exilés qui commit un vol. Je leur défendis à tous de sortir des bateaux; et je désignai un soldat pour aller chaque matin à terre faire les emplettes dont ils auroient besoin. En même temps je leur accordai pour chaque jour une ration d'eau-de-vie, prise sur ma provision particulière. Soit par l'effet de l'émulation que fit naître parmi eux cette petite générosité, soit par la crainte que leur inspira l'exemple de sévérité que je donnai en faisant punir le voleur, ils ne commirent plus la moindre faute, et je peux dire que dès ce moment ils se montrèrent les hommes les plus laborieux, les plus attentifs et les plus dociles que j'aie vus.

1788. Juin. Le 4 juin, j'arrivai heureusement à Yakoutsk; et aussitôt je traversai la Léna avec mes neuf bateaux pour gagner l'embarcadaire à l'entrée des plaines. Le 6, je fis partir pour Okhotsk cent cinquante chevaux chargés, accompagnés par quelques soldats. Le capitaine-lieutenant Zaritscheff et M. Bakoff avoient eu soin de faire tenir les chevaux prêts. Le capitaine-lieutenant Zaritscheff se chargea du transport des canons et des autres objets les plus pesans, et il les conduisit lui-même par terre à trois cents verstes de distance, sur les bords de la rivière de Mayo, où il avoit fait rassembler des bateaux pour remonter cette rivière, et ensuite celle d'Youdoma.

Le 8, le capitaine Billings arriva de Katschouga, avec le reste de nos effets. La plupart des choses qu'il conduisoit, et particulièrement les étoffes et les laines, n'étoient pas encore emballées.

Juillet. Le 15 juillet, tous nos effets étoient expédiés; nos gens étoient aussi tous partis, à l'exception de quelques domestiques et du docteur Merck, qui s'étoit rendu, dès le commencement du printemps, dans le voisinage de la Vilouye [1], pour recueillir des objets

[1] Viloui.

d'histoire naturelle, et qui ne revint qu'au commencement d'août. 1788. Juillet.

Pendant mon séjour à Yakoutsk, je ne négligeai rien pour faire la connoissance de Lakhoff et de quelques-uns de ses gens, afin d'obtenir d'eux des notions sur leur voyage dans la mer Glaciale. Lakhoff, déjà vieux et infirme, me dit que Zaïtaï-Protodiakonoff, l'un de ses compagnons, et maintenant marchand à Yakoutsk, me donneroit tous les détails que je pourrois désirer sur son expédition.

Protodiakonoff partit, avec Lakhoff, au mois de mars 1770, du lieu où ils avoient hiverné, dans l'embouchure de l'Yana. Ils gagnèrent le Swatoï-Noss, qui est le promontoire le plus septentrional de la baie où l'Yana verse ses eaux.

Ils virent un immense troupeau de daims [1] qui alloient vers le sud, et ils remarquèrent sur la mer Glaciale que les traces de ces animaux venoient du côté du nord. Lakhoff résolut de tâcher de découvrir d'où sortoient ces daims. En conséquence, dans les premiers jours d'avril, il monta de très-grand matin, dans son nart [2] tiré par des chiens. Vers le

[1] Ou rennes.

[2] Traîneau.

1788. Juillet. soir il arriva dans une île qui est à soixante-dix verstes au nord du promontoire [1].

Lakhoff passa la nuit dans l'île, et le lendemain il se remit en route, dirigé par les traces des daims. A midi, il atteignit une seconde île, qui est à vingt verstes au-delà de la première. Il continua à voir les traces des daims venant du nord, et il poursuivit sa route. Un peu plus loin que la seconde île, Lakhoff trouva la glace montueuse et sa surface si inégale, qu'il lui fut impossible d'y faire passer son traîneau. Il ne découvrit point de terre au-delà; et après avoir passé encore une nuit sur la glace, et manquant de nourriture pour ses chiens, il eut beaucoup de peine à regagner le Swatoï-Noss.

Lakhoff rendit compte de son voyage à la chancellerie de Yakoutsk, qui en informa la cour de Pétersbourg. L'impératrice donna aux deux îles nouvelles le nom de celui qui les avoit découvertes; et elle accorda à celui-ci le privilége exclusif de recueillir de l'ivoire dans ces îles et d'y faire la chasse.

En 1773, Lakhoff s'embarqua dans un canot avec cinq ouvriers, et se rendit dans ses îles.

[1] Le Swatoï-Noss.

Il s'avança ensuite au-delà, et trouva la mer très-salée, et un courant qui portoit à l'ouest. Le temps étoit assez clair. Bientôt Lakhoff découvrit une terre dans le nord, et il aborda dans ce qu'il a appelé la troisième île. Le rivage étoit couvert de bois apporté par les vagues. La terre étoit montueuse, et paroissoit s'étendre fort loin. Mais il n'y avoit aucune espèce d'arbre, et on n'y voyoit pas le moindre vestige d'homme. Lakhoff trouva là quelques dents de mammouth, et remarqua beaucoup de traces d'animaux. Puis, il regagna la première île, sur laquelle il construisit, avec du bois flotté, une hutte où il passa l'hiver. Un de ses compagnons laissa, sur la troisième île, une chaudière et une palma [1].

1788. Juillet.

L'on regarda la dernière découverte de Lakhoff comme très-importante; et la chancellerie de Yakoutsk le chargea d'y conduire l'arpenteur-général Tchvoïnoff, pour qu'il en levât le plan. En conséquence, le 9 février 1775, ils partirent de Yakoutsk, et le 26 mars ils arrivèrent à Oust-Yansk-Zemovia, c'est-à-dire aux huttes d'hiver, situées dans l'embouchure de l'Yana. Soudain ils se mirent en route pour le Swatoï-Noss, situé à quatre

[1] Une petite hache.

cents verstes au nord-nord-est de cette embouchure.

1788. Juillet.

Le 6 mai, Lakhoff et l'arpenteur atteignirent la première île qui a cent cinquante verstes de long, quatre-vingt verstes dans sa plus grande largeur, et vingt verstes dans la partie où elle est la plus étroite. Dans le milieu il y a un lac d'une étendue considérable, et dont les bords sont fort escarpés, mais où l'eau est très-peu profonde. Toute l'île, à l'exception de trois ou quatre petites montagnes de rochers, est un mélange de glace et de sable. Aussi, lorsque le dégel fait ébouler une partie du rivage, on y trouve, en abondance, des dents et des os de mammouth. Suivant l'expression de l'arpenteur Tchvoïnoff, l'île est formée des os de cet animal extraordinaire, des cornes et des crânes du buffle ou d'un animal qui lui ressemble, et de quelques cornes de rhinocéros. On y trouve aussi de temps en temps un os mince, très-droit et d'une longueur considérable, qui a la forme d'une vis.

La seconde île, située vingt verstes plus loin que la première, est basse, et on n'y voit point de bois flotté. Elle a cinquante verstes de long, et de vingt à trente de large. On y trouve aussi des dents et des os de mammouth

et d'autres animaux. Les renards bleus sont en grande quantité sur l'une et sur l'autre de ces îles. Elles sont couvertes d'un lit de mousse très-épais. Il y a aussi quelques petites plantes et des fleurs, des mêmes espèces qui croissent sur les bords de la mer Glaciale. On peut lever la mousse, comme on lève un tapis de dessus le parquet, et on voit le sol semblable à une glace claire qui jamais ne dégèle. Ces espaces sont désignés sous le nom de *kaltousé*. 1788. Juillet.

Le canal qui sépare la troisième île de la seconde, a cent verstes de large. Tchvoïnoff marcha le long de la côte; et le 21 mai il arriva sur le bord d'une rivière considérable, où il trouva la chaudière, la hache et du bois coupé, à la même place et dans le même état que les compagnons de Lakhoff les avoient laissés trois ans auparavant. Il donna à la rivière le nom de *Tzarévaya-Réka*, parce qu'il l'avoit découverte le 21 mai. La plage étoit couverte de bois que les eaux y avoient jeté, et qui étoit dispersé fort loin.

Ayant gravi sur le sommet d'une haute montagne dans un moment où le temps étoit très-clair, Tchvoïnoff vit un pays montueux qui s'étendoit à l'est, à l'ouest et au nord, aussi

1788. Juillet. loin que la vue pouvoit atteindre. Il fit encore cent verstes en suivant le rivage, et il traversa dans sa route trois rivières qui charioient une grande quantité de bois, et étoient remplies de poisson. Il vit sur-tout beaucoup de *nerks*, espèce de saumon qui abonde à Okhotsk et au Kamtchatka, mais qui ne se trouve ni dans la Kovima, ni dans l'Indigirka. Tchvoïnoff passa l'été sur cette terre, et retourna, en automne, au Swatoï-Noss.

Je demandai à Protodiakonoff s'il avoit remarqué que l'eau de la mer eût un flux et reflux régulier sur la côte nouvelle où il avoit passé l'été. Il me répondit que c'étoit très-peu sensible. Je lui demandai aussi s'il soupçonnoit de quel côté portoit le courant; et il me dit que c'étoit à l'ouest. « L'eau étoit-elle salée » ? lui demandai-je encore. — « Oui, et très-amère », répondit-il. Il ajouta qu'il y avoit dans cette mer des baleines et des bélougas; et qu'il avoit vu à terre des ours blancs, des loups et des rennes. Il n'aperçut aucun arbre, et les montagnes qu'il parcourut n'étoient que des rochers stériles. Ni lui, ni aucun de ses compagnons de voyage, ne sonda la profondeur de la mer, ni ne fit attention aux marées.

Je viens de rapporter ce que j'ai pu ap-

prendre sur les îles et la terre découverte par Lakhoff; et c'est là, je crois, tout ce qu'on en sait, car l'on m'a assuré que, depuis le voyage qu'y fit Tchvoïnoff, personne n'a tenté d'y aller. Peut-être les trois rivières, vues par l'arpenteur-général, ne sont que les diverses embouchures d'un fleuve très-considérable. 1788. Juillet.

Le 11 août, nous partîmes de Yakoutsk pour nous rendre à Okhotsk. Nous fûmes accompagnés dans ce voyage par le capitaine du district, lequel étoit chargé d'examiner l'état des nombreux articles qu'on avoit laissés dispersés dans les chemins, où les chevaux qui les charioient, étoient tombés morts de fatigue et d'inanition. Août.

Le 23, nous traversâmes la rivière Blanche sans danger et sans difficulté; et le 31, nous arrivâmes à Youdomsky-Krest, où nous trouvâmes nos canons et notre gros bagage en bon état. Nous apprîmes que, depuis quatre jours, le capitaine-lieutenant Zaritscheff étoit parti pour Okhotsk. J'observerai que c'est, je crois, la première fois qu'un chargement quelconque a été transporté, par eau, d'Irkoutsk à Okhotsk, en une seule saison.

Nous arrivâmes à Okhotsk le 6 septembre. Sept.

1788. Sept. Nous vîmes que nos travaux étoient en bon train, et que nos ouvriers travailloient avec la plus grande ardeur. Cependant, comme nos vaisseaux ne pouvoient pas être prêts avant le mois de juillet suivant, le capitaine Billings résolut de retourner à Yakoutsk pour passer l'hiver.

Le capitaine-lieutenant Zaritscheff proposa de s'embarquer dans une chaloupe découverte, et de relever les côtes de la mer d'Okhotsk jusqu'aux frontières de la Chine. Le capitaine Billings y consentit, en lui promettant d'aller le joindre, au mois de juin, à l'embouchure de l'Aldima. Il se proposoit de faire ce voyage, moitié par terre, moitié par eau, avec des guides tongouths qu'il prendroit à Yakoutsk. Les choses étant ainsi arrangées, nous quittâmes Okhotsk, le 12 septembre, le capitaine Billings, M. Robeck et moi. Nous nous exposâmes, pour la seconde fois, à la fatigue et au danger de faire douze cents verstes à cheval, dans une saison très-avancée.

Le mercredi 20 septembre, jour où l'hiver commença à se faire sentir dans toute sa rigueur, nous arrivâmes à Youdomsky-Krest. Le lendemain matin, le thermomètre de Réaumur étoit descendu de 20 degrés au-dessous

du point de la congélation, et la rivière étoit chargée de glaçons. Malgré cela, le capitaine Billings essaya de se rendre par eau à Oust-Mayo. Nous nous embarquâmes avec lui ; mais le second jour nous étions presque gelés, et nous retournâmes à pied à Youdomsky. 1788. Sept.

L'on nous procura des chevaux, et le 27 septembre nous nous remîmes en route. Cependant les chemins étoient si mauvais, et le froid si rigoureux, que nous n'arrivâmes à Yakoutsk qu'au commencement de novembre.

Je remarquai que les officiers du gouvernement de Yakoutsk étoient tout-à-coup devenus riches. Quelques-uns d'entr'eux, qui, à notre première arrivée dans cette ville en 1786, avoient à peine le moyen d'acheter les objets de première nécessité, pouvoient, en 1788, avoir équipage et toutes les choses de luxe qui l'accompagnent. Je cherchai à découvrir la cause d'un tel changement, et je sus qu'il étoit dû au soin que ces messieurs avoient pris de nous faire avoir des chevaux pour nous, et pour le transport de nos effets.

Cependant je tâchai de me procurer de nouveaux renseignemens, pour les joindre à ceux que j'avois déjà sur les Yakouts. On les trouvera dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

RECHERCHES SUR LES YAKOUTS. — PORTRAIT DE CETTE NATION.

1789. Janvier. LA nation connue parmi les Russes sous le nom de Yakout, s'appelle elle-même la nation des Sokhas. Elle prétend être anciennement venue du Midi. Une horde de Mongouls, qui habite le district de Krasnoyarsk, et s'étend jusqu'à la Chine, prend également le nom de Sokha, et parle la même langue que les Yakouts. Voici ce que ceux-ci racontent de leur émigration.

Le toyon [1] Omogaï-Bey et toute sa horde quittèrent les fertiles plaines situées à l'occident du lac Baïkal, parce qu'ils furent contraints de les céder à une nation plus puissante qu'eux. Ils conduisirent leurs troupeaux dans les gras pâturages qui sont entre Irkoutsk et la Léna, et qu'on connoît maintenant sous le nom de Bouratski-Step. Ils résidèrent là quelques années, pendant lesquelles

[1] Le chef.

ils furent, sans doute, continuellement en querelle avec les Bouratis ; car ils se virent réduits à prendre la fuite, profitant pour cela des dernières phases de la lune, parce que c'est un temps où les Bouratis n'attaquent jamais leurs adversaires. 1789. Janvier.

Omogaï traversa la Léna dans un endroit qui se trouve entre Katschouga et Wirkholensk. Il suivoit les bords de la rivière, s'arrêtant dans les endroits où il y avoit assez d'herbe pour faire paître ses troupeaux, et enfin, il arriva près de l'embouchure de l'Olekma. Là, il trouva des prairies naturelles, où le pâturage étoit excellent, des rivières abondantes en poisson, et des forêts remplies d'animaux. Il auroit pu, à la vérité, choisir des contrées également riches, sans aller si avant dans le nord : mais ces contrées étoient fréquentées par les Tongouths, et il y auroit été sans cesse exposé à leurs agressions et à leurs rapines ; car alors les hordes du nord de l'Asie, comme les peuplades de l'Amérique septentrionale, étoient implacables ennemies les unes des autres. Des combats sanglans étoient toujours la suite de leur rencontre à la chasse ; et à présent même, quand des chasseurs de deux nations portent, par hasard,

1789. Janvier. leurs pas dans le même lieu, il est rare qu'il ne s'élève pas quelque querelle entr'eux.

Tandis qu'Omogaï suivoit les bords de la Léna, deux de ses chasseurs rencontrèrent un homme de leur nation nommé *Aley* [1], qui avoit été fait prisonnier par les Bouratis, et venoit de s'échapper. Ils le présentèrent à Omogaï qui le retint à son service. La force, l'adresse et l'activité d'Aley le firent bientôt remarquer d'Omogaï, et le lui rendirent si recommandable, qu'il l'employa en chef dans quelques expéditions. Toutes les entreprises dirigées par Aley eurent le plus grand succès. Omogaï, chaque jour plus satisfait de son zèle, lui donna l'inspection non-seulement sur ses affaires particulières, mais sur toute sa horde. Les troupeaux du toyon prospérèrent tellement sous l'administration d'Aley, qu'il fut obligé d'étendre ses possessions jusque dans le voisinage du lieu où l'on voit aujourd'hui la ville de Yakoutsk, et même dans les plaines qui sont de l'autre côté de la rivière.

Cependant Omogaï, qui avoit une fille dont la mère vivoit encore, avoit adopté une jeune femme. Vieux et jaloux, il commença

[1] Ou Eley.

à redouter les effets du grand crédit qu'acquéroit Aley. Il observa qu'Aley étoit respecté et chéri de toutes les personnes de la tribu ; car les Yakouts lui supposoient un pouvoir surnaturel, et attribuoient la continuation de ses succès à l'influence immédiate de quelques esprits. Les inquiétudes d'Omogaï augmentèrent ; et pour conserver ses possessions et son autorité dans sa famille, il offrit à Aley la main de sa fille. Alors Aley avoua qu'il étoit chaman, et qu'il avoit le pouvoir de la divination. Il déclara que la fille d'Omogaï n'auroit jamais d'enfant, et que par conséquent il ne la prendroit pas pour femme : en même temps il demanda au toyon la jeune femme qu'il avoit adoptée, parce qu'elle deviendroit mère d'une nombreuse famille. 1789. Janvier.

La mère de la fille d'Omogaï s'opposa violemment à l'union de la jeune femme avec Aley ; mais enfin Omogaï y consentit. Aley eut beaucoup à souffrir des injustices et des tracasseries que lui firent essuyer la femme et la fille d'Omogaï. Cependant il avoit reçu beaucoup de présens d'Omogaï ; et lorsque ce toyon lui avoit donné l'inspection sur sa tribu, il avoit cru devoir récompenser les soins et le

1789. Janvier.

zèle, avec lesquels il surveilloit non-seulement ses chevaux et son bétail, mais toutes les personnes qui travailloient pour lui. Aley étoit donc en état de vivre indépendant ; et, du consentement d'Omogaï, il quitta son service, et s'établit à deux journées de marche de l'habitation de ce chef, et à dix-huit verstes au nord-ouest du lieu où l'on a, depuis, bâti Yakoutsk. Aley choisit pour sa résidence une plaine arrosée par un bras de la Léna, qui est à présent desséché. A la mort de son bienfaiteur, la plus grande partie de sa tribu vint le trouver pour le prier de la gouverner. Aley étoit déjà très-riche et très-puissant : il fut le père de douze fils et de plusieurs filles [1]. L'aîné de ses fils devint le fondateur de la tribu des Ghanghalaskis.

Il ne m'a pas été possible d'apprendre ce que devinrent la femme et la fille d'Omogaï. La tribu de ce chef est aujourd'hui connue sous le nom des *Batoulinskis*. Il y a environ trois cents ans qu'Omogaï s'établit sur les rives de la Léna.

La tribu des Batoulinskis fut accrue d'un grand nombre de Khorintsis-Bourats : mais on ignore l'époque de cette réunion. Je crois

[1] Ganghalas, ou Khanhalas.

que l'idiome de ces deux peuples n'étoit pas le même ; car, lorsqu'un Yakout n'est pas tout de suite compris par les gens de sa nation, il ne manque pas de dire avec humeur : « Je » n'ai pourtant pas parlé avec la langue d'un » Khorintsi ». 1789. Janvier.

Les hommes que nous appelons *Yakouts*, ignorent d'où leur vient ce nom : ils se donnent eux-mêmes celui de *Sokhas* [1], dont le singulier est Sokhalar. J'imagine que le nom de Yakout étoit celui du fondateur de la ville de Yakoutsk, ou de l'aventurier qui, le premier, a fait connoître cette nation. Le nom de Yakoutoff est assez commun parmi les Kosaques du gouvernement d'Irkoutsk.

Les Russes n'ont connu l'existence de la nation des Yakouts qu'en 1620. Cette nation fut découverte par des Kosaques qui habitoient le Mangazey : les Yakouts étoient alors divisés en plusieurs tribus ; et les dissentions, les animosités qui existoient entre ces tribus, contribuèrent à les faire soumettre au joug russe.

Un chef yakout, nommé *Millach*, fut, dit-on, le premier qui passa du côté des Russes. Sa tribu, peu nombreuse, étoit un

[1] Ou plutôt Sokha.

1789. Janvier. démembrement de celle des Ghanghalaskis, qui avoit alors pour chef Tygin. Millach habitoit la montagne de Tchebedal, située sur la rive orientale de la Léna, à soixante verstes au-dessous de Yakoutsk. Manquant de subsistances, il en demanda aux Russes, et en même temps il leur fournit quarante archers pour les aider à vaincre Tygin. Bientôt les Russes attaquèrent Tygin, qui resta sur le champ de bataille, et les Ghanghalaskis furent soumis.

Les Russes imposèrent un tribut à ces peuples en 1630. Douze ans après, ils élevèrent le premier ostrog qu'ils aient eu dans ce district, et le placèrent sur la montagne de Tchebedal. Par la suite, ils le transportèrent dans l'endroit où ils ont bâti Yakoutsk. La tribu de Millach est maintenant connue sous le nom de *Namski-Oulos*, que lui ont donné les Russes. Ce nom signifie *notre tribu*.

La population des Yakouts peut, dit-on, fournir cinquante mille mâles : mais je crois que ce nombre est exagéré ; et voici sur quoi je fonde mon opinion. Les Yakouts prétendent qu'en 1780, ils étoient beaucoup plus nombreux, plus riches, plus prospères qu'ils ne le sont à présent. Alors le gouvernement russe

n'entretenoit, dans chaque district, qu'un commandant et son aide. Lorsque les chefs sokhas se présentoient pour payer le tribut annuel, qu'ils devoient à la couronne, ils ne manquoient jamais de montrer leur attachement particulier pour le commandant et pour son secrétaire, en leur offrant un présent de fourrures, de chevaux et de bétail. Ils avoient même soin d'entretenir leur table de bœuf, de poisson, de lait, de beurre et de gibier. Quand on considère la vaste étendue des pays habités par ces peuples, les immenses troupeaux qu'ils possédoient, et le bas prix des articles dont je viens de faire mention, on voit que de tels présens étoient très-peu de chose pour ceux qui les fesoient. Maintenant leurs ri-

1789. Janvier.

Il est bon d'observer qu'avant l'année 1782, temps où l'impératrice Catherine II établit des gouverneurs et des cours de justice dans tout l'Empire, les capitales des provinces reculées et les districts étoient gouvernés par un vayvode et son secrétaire; et l'on envoyoit des Kosaques chez les peuples tributaires pour leur faire respecter les ordres de la souveraine. Quand on a divisé l'Empire en gouvernemens, chaque ville a eu son maire et divers tribunaux: mais aussi y a-t-il beaucoup de ces villes qui n'ont d'autres habitans que les employés du gouvernement. (*Note de l'Auteur.*)

1789. Janvier. chesses sont diminuées de plus des neuf dixièmes. Au lieu d'avoir à traiter avec un vayvode et son secrétaire, il faut qu'ils s'adressent à tant de chefs qu'ils n'en connoissent pas le nombre. Ils ont un commandant, un capitaine de district, un directeur des impôts, des juges de différens tribunaux, avec leurs sécretaires et leurs subordonnés, sans compter d'autres officiers qui sont envoyés passagèrement chez eux. Aussi éprouvent-ils sans cesse des actions arbitraires de la part de tous ces petits tyrans.

Tout cela décourage tellement les Yakouts qu'ils ne cherchent plus à se procurer ni richesses, ni aisance, parce qu'ils savent que s'ils en possédoient, ce seroit indubitablement une raison pour être tourmentés. Aussi leurs propriétés, leur repos et leur population décroissent à la fois. Les princes, ou chefs de cette nation, qui habitent près des villes, contractent le goût de certains objets de luxe, et ils oppriment leur tribu pour se procurer de l'eau-de-vie; car ils ne se contentent plus du *koumis* [1]. Les Yakouts ne connoissent l'eau-de-vie que depuis l'année 1785.

Pour montrer combien la manière dont les Russes traitent les peuples conquis, et combien

[1] Boisson faite avec du lait aigre.

les

les maladies qu'ils leur ont communiquées sont funestes à la population, j'observerai qu'en 1784, on comptoit dans le district de Gigansk quatre mille huit cent trente-quatre tributaires mâles, et qu'en 1789, le nombre étoit réduit à mille neuf cent trente-huit. M. Bonnar, capitaine du district de Zaschiversk, me dit, en 1788, que les nations tributaires de son arrondissement n'offroient pas la moitié de la population qu'elles avoient cinq ans auparavant, et que ce qui restoit étoit très-pauvre. 1789. Janvier.

D'après ce que j'ai remarqué, les habitans de Yakoutsk ont à leur service plus de quinze cents Yakouts mâles, qui résident dans la ville, tandis que leurs femmes demeurent avec leur tribu; de sorte que ces femmes sont des années entières sans voir leurs maris. Indépendamment des causes dont j'ai fait mention, il en est d'autres qui contribuent au décroissement de la population des Yakouts: je les ferai connoître par la suite.

Les habitans des premières cabanes qu'on trouve sur les bords de la rivière de Newya, près d'Olekma, et tout le long de la Léna jusqu'à son embouchure, vivent dans l'indigence. Ils sont aussi fort pauvres ceux qui vivent dans les pays qu'arrosent l'Okhot,

1789. Janvier. l'Omicon, le Momo, l'Indigirka, l'Alasey, la Kovima et l'Yana. Ils habitent les plaines qui leur offrent des pâturages pour leurs troupeaux, tandis que les Tongouths fréquentent les montagnes. Les Yakouts qui habitent les bords de la Vilouye, de l'Aldan, de l'Oud, et les plaines qui s'étendent entre ces rivières, possèdent d'immenses troupeaux de bétail.

Peut-être nulle autre nation au monde ne peut offrir une aussi grande variété de stature que les Yakouts. Les Yakouts riches qui habitent aux environs des prairies situées au sud des montagnes de Virkhoyansky, ont, en général, de cinq pieds dix pouces à six pieds quatre pouces de haut, Ils sont bien proportionnés, très-forts et très-actifs. Les pauvres Yakouts qui vivent au nord de ces montagnes, sont tous au-dessous de la moyenne taille, indolens, mal-sains, et paroissent devoir ce triple désavantage à une mauvaise nourriture, à la sévérité du climat, et au manque de vêtemens.

Les propriétés des Yakouts consistent en chevaux et en bêtes à corne. A présent il n'y a point parmi eux d'individu qui possède plus de deux mille têtes d'animaux, toutes les espèces comprises. Autrefois plusieurs d'en-

1789. Janvier.

d'eux en avoient chacun jusqu'à vingt mille têtes : c'est, du moins, ce qui m'a été assuré par les Yakouts eux-mêmes, ainsi que par le vieillard kosaque, dont j'ai parlé plus haut [1].

Les Yakouts peuvent se passer de toutes les autres nations : il ne leur faut qu'un couteau, une hache [2], une chaudière, un briquet, et une pierre à feu. Quand ils ont ces choses-là, la bienfaisante main du créateur leur procure assez les autres objets dont ils ont besoin, et leur donne même le moyen d'en fournir aux peuples voisins. Ils fabriquent leurs couteaux et leurs haches avec le fer, qu'ils tirent des mines de Vilouye ; et certes, ces instrumens l'emportent, pour la qualité, sur tout ce que peut produire en ce genre le talent des Russes. Le fer des mines de Vilouye est si facile à extraire du minérai, qu'on peut le considérer comme un fer natif. Les Yakouts font eux-mêmes non-seulement leurs ustensiles, mais tout ce qui sert à leur habillement et à leur parure.

Lorsque les Yakouts vont à la chasse, ou entreprennent un voyage, ils n'emportent jamais d'autres provisions qu'un peu de kou-

[1] *Voyez* le Chapitre VIII.

[2] Une palma.

1789. Janvier. mis, s'abandonnant au hasard pour tout le reste. Si leur chasse n'est pas heureuse, et qu'ils ne puissent pas se procurer de viande, ils mangent la seconde écorce des pins et des bouleaux, ou des racines qu'ils connoissent. Les écureuils sont un très-bon manger; mais leur viande a moins d'attrait pour les Yakouts que celle de la marmotte siffleuse.

RELIGION.

Les Sokhas [1] croient être absolument dans un état de démonocratie, c'est-à-dire sous l'influence immédiate des esprits mal-faisans. Ils donnent à Dieu le nom de *Tanghra* : ils appellent une église, *Tanghra-Dchi* [2], et le dimanche, *Tanghra-Konin* [3]. Il m'a été impossible d'apprendre quels sont, d'après eux, les attributs de Tanghra. Ils reconnoissent encore d'autres divinités, et voici ce qu'ils en disent :

Aar-Toyon [4] est, suivant les Sokhas, l'auteur de la création. Ils prétendent qu'il a une femme nommée *Koubey-Khatoun* [5], et ils

[1] Les Yakouts.
[2] La maison de Dieu.
[3] Le jour de Dieu.
[4] Le chef miséricordieux.
[5] Brillante de gloire.

croient que l'un et l'autre sont tout-puissans. — Ils donnent à un autre Dieu le nom de *Ouchsyt* [1], et ils disent que c'est lui qui porte leurs prières au ciel, et qui exécute les volontés du Tout-Puissant. Ouchsyt, ajoutent-ils, a souvent paru parmi eux, et continue encore à se montrer, tantôt sous la forme d'un cheval blanc, tantôt sous celle de quelqu'oiseau. — *Chessougaï-Toyon* [2] intercède pour eux, et leur procure les choses qu'ils peuvent désirer, telles que des enfans, du bétail, des richesses, ainsi que tout ce qui contribue aux agrémens de la vie : il a une femme qu'ils nomment *Aksyt* [3]. 1789. Janvier.

Telles sont les divinités bienfaisantes des Yakouts. On peut y en ajouter une autre qu'ils adorent dans le Soleil : ils offrent, une fois chaque année seulement, des sacrifices à ces divinités. — Ils croient qu'il existe dans le feu un être auquel ils supposent le pouvoir de dispenser les biens et les maux, et ils lui offrent des sacrifices continuels.

Les esprits mal-faisans que reconnoissent les Yakouts, sont en très-grand nombre. Ils

[1] L'avocat.
[2] Le protecteur.
[3] La donneuse.

1789. Janvier. ne comptent pas moins de vingt-sept tribus d'esprits aériens. Le chef de ces esprits se nomme *Oulou - Toyon :* il a une femme et beaucoup d'enfans. *Sougaï-Toyon* [1], le dieu du tonnerre, est le ministre de sa prompte vengeance Les Yakouts distinguent les autres démons par les noms des différentes couleurs. Les bœufs et les chevaux sont sacrés pour les esprits dont le nom est celui de leur couleur. — Les Yakouts comptent aussi huit tribus d'esprits qui habitent le *Mang-Taar* [2]. Ces esprits ont un chef dont le nom est *Acharaï-Bioho* [3]. Ils ont des femmes ; et le bétail dont le poil est entièrement blanc, est sacré pour eux. Les Yakouts croient que dès que leurs chamans [4] meurent, ils se réunissent à ces esprits. Ils redoutent singulièrement une déesse mal-faisante qu'ils appellent *Enachsys* [5]. Elle nuit aux vaches, leur envoie des maladies, et fait périr les veaux. Ceux qui ont des troupeaux l'honorent sou-

[1] Sougaï signifie une hache.

[2] La misère éternelle.

[3] Le puissant.

[4] Les devins, ou magiciens.

[5] La gardeuse des vaches.

vent par des sacrifices, afin de se la rendre favorable.

1789. Janvier.

CÉRÉMONIES.

Les fêtes solennelles des Yakouts commencent avec le mois de juin, et durent quinze jours.

Lorsque les jumens ont mis bas, on ne les laisser teter que deux fois le jour par leurs poulains, encore chaque fois ne dure-t-elle que quelques instans. Dans les intervalles les poulains sont attachés ou renfermés dans un parc auprès de la maison. On trait les jumens; et on met le lait dans des vases de cuir, faits en forme de bouteilles [1], et contenant environ un ancre. On jette dans ce lait un morceau d'estomac de veau, ou de poulain; on y mêle ensuite un peu d'eau, et avec un bâton dont le bout est large et aplati, on le remue jusqu'à ce qu'il soit en fermentation. Le lait acquiert, par ce moyen, un goût acide et agréable, et il est très-nourrissant; mais si l'on en boit une grande quantité, il enivre. C'est cette boisson que les Yakouts appellent *koumis*. Ils en fabriquent

[1] Ce bouteilles se nomment *symirs*.

1789, Janvier. autant qu'il leur est possible ; et quelques-uns de leurs chefs en font faire tous les ans jusqu'à cinq cents ancres. Chaque chef fixe un jour pour célébrer une fête à l'occasion de son koumis ; alors on pratique les cérémonies suivantes.

On construit dans une grande prairie une hutte d'été, à laquelle on donne une forme conique ; elle est faite avec des pieux fort minces, couverte avec de la seconde écorce de bouleau, a un foyer dans le milieu, et est décorée de branches de bouleau en dedans et en dehors. Les parens et les amis sont spécialement invités au banquet, et on accueille amicalement tous les convives qui se présentent, de quelque nation qu'ils soient. Les chamans occupent les premières places, et les autres convives s'asseoient suivant leur rang d'ancienneté [1].

Quand la cabane est remplie de convives,

[1] Chez les Yakouts, l'âge seul ne suffit pas pour avoir le titre d'*ancien**, qui est la dénomination la plus respectueuse qu'ils connoissent. Ils la donnent aux magiciens, ainsi qu'à toutes les personnes qui sont en état de donner des conseils utiles pour les intérêts publics ou particuliers.

* Oghonior.

le plus âgé des chamans se leve et appelle un des Yakouts qu'il sait être dans un état de pureté parfaite ; c'est-à-dire qui, depuis un mois, n'a point vu de cadavre, n'a jamais été accusé de vol, et n'a jamais porté un faux témoignage contre personne, chose qui souille pour toujours et rend indigne de la cérémonie du koumis. Le Yakout s'étant avancé, le chaman lui commande de prendre une grande coupe, qu'on appelle un *tchoron*, et qui ne sert que dans ces solennités. Il lui dit de la remplir de koumis du premier symir, et de se placer devant le foyer, le visage tourné vers l'orient, et tenant le tchoron à la hauteur de sa poitrine pendant deux minutes ou à peu près. Alors le Yakout verse trois fois du koumis sur le brasier, comme une offrande à l'*Aar-Toyon*. Se tournant ensuite un peu à droite, il verse encore trois fois du koumis en l'honneur de *Koubey-Khatoun*. Après cela, regardant le sud, il fait de la même manière une libation pour chacune des divinités bienfaisantes. Vers l'ouest, il verse trois fois du koumis pour les vingt-sept tribus d'esprits aériens ; et vers le nord il en offre également trois fois aux huit tribus d'esprits infernaux et aux ames des magi-

1789. Janvier 5

1789. Janvier. ciens qui sont morts. Après une courte pause, la dernière libation est offerte à *Enachsys*, la déesse des troupeaux.

Quand ces libations sont achevées, le chaman fait tourner vers l'orient l'homme qui tient la coupe, et il prononce, à haute voix, une prière pour remercier le Tout-Puissant de ses bienfaits, et lui demander de continuer à être favorable à la tribu. En achevant sa prière, le chaman ôte son bonnet, avec lequel il s'évente trois fois, en criant *ouroui*, mot que répètent tous les assistans. Il prend ensuite le tchoron, boit un peu de koumis, et le fait passer aux autres chamans. Quand ceux-ci ont goûté de la liqueur, elle est présentée successivement à tous les autres convives, excepté ceux qui sont dans un état de souillure. Les femmes ne sont point admises dans la cabane où se célèbre cette cérémonie. Il leur est même défendu, ainsi qu'aux impurs, de boire du koumis du premier symir; parce qu'on le regarde comme sanctifié, et ayant le pouvoir de fortifier l'esprit et de le remplir d'un sens divin.

Quand les Yakouts, à qui il est permis de boire du koumis sacré, ont porté les lèvres à la coupe, ils sortent tous de la cabane, et

s'asseoient sur les branches de bouleau, formant des demi-cercles et faisant face à l'orient. Tous les symirs sont portés hors de la cabane, et placés entre des branches d'arbre, plantées dans la terre ; et les convives commencent à boire. Chaque demi-cercle a son symir, son tchoron, et un chaman pour le présider. C'est ce chaman qui remplit la coupe et la fait circuler, en suivant toujours le cours du soleil. Il se boit dans ces occasions une quantité de koumis incroyable ; alors commencent les joutes, la lutte, la course, les sauts, et divers autres jeux d'adresse. Celui qui remporte le prix dans tous ces exercices est regardé comme particulièrement favorisé des dieux ; et dès ce moment, son témoignage est plus respecté et a plus de poids que celui d'un homme ordinaire. 1789. Janvier.

Après les combats gymnastiques, les Yakouts montent à cheval, forment encore des demi-cercles, boivent le coup du départ, en se tournant toujours vers le soleil, et se retirent chez eux.

Dans ces fêtes, les femmes se tiennent ensemble, à quelque distance des hommes, et boivent, dansent et s'amusent.

1789. Janvier.

CHAMANS.

Les personnes des deux sexes sont admises dans l'ordre des chamans ou magiciens. Malgré cela, on y compte peu de femmes, parce qu'il faut que leur naissance ou leurs premières années soient signalées par des circonstances particulières pour leur donner droit d'y entrer. Les jeunes gens destinés à l'état de chaman, sont instruits par un ancien professeur, qui les mène, et le jour et la nuit, dans le fond des bois les plus solitaires, leur montre les lieux que chérissent les esprits aériens, ainsi que ceux que préfèrent les esprits infernaux, et les enseigne à les évoquer et à réclamer leur secours. J'ai entendu raconter, même par les Russes, des choses merveilleuses opérées par les chamans. Mais j'avoue que, bien que j'aie été souvent témoin de leurs conjurations, je n'ai jamais rien vu de leur part qui puisse être comparable à ce que font tous les jours en Angleterre les plus communs de nos sorciers[1]. Il faut pourtant faire connoître la manière dont

[1] Il est aisé de voir que ceci n'est qu'une ironie : mais il y a encore en Angleterre, comme en France, des gens assez effrontés ou assez stupides pour se mêler de sorcellerie. (*Note du Traducteur.*)

s'y prennent les chamans pour conjurer les esprits. 1789. Janvier.

Quand un Yakout malade envoie chercher un chaman pour qu'il appaise le courroux des esprits mal-faisans qui le tourmentent, le sorcier prend une houssine, y attache quelques crins qu'il a arrachés du cou d'un cheval, marche et saute autour du malade, en balançant sa houssine, et conjure les démons de paroître, pour dire la cause de leur fureur contre un malheureux, et faire connoître quel est leur nombre.

Après cette évocation, le chaman s'arrête un moment; puis, reculant tout-à-coup avec un violent tressaillement, il prétend voir les esprits, écoute quelque temps, comme s'ils lui parloient, se rapproche du malade, et lui apprend d'où viennent les auteurs de ses maux. Il lui dit que ces esprits ont envie de le faire périr, mais qu'on peut les engager à accepter un sacrifice pour qu'ils le laissent en repos, et qu'ils se contenteront d'une belle jument ou d'une vache grasse, dont il a toujours soin de désigner la couleur. La victime est bientôt trouvée, car quiconque a un animal tel que celui qu'on a demandé, n'hésite pas à le donner.

1789. Janvier. Quand on a amené la vache ou la jument, le chaman se revêt de ses habits de cérémonie, et tenant sa houssine à la main, s'avance vers le malade, l'embrasse et commande aux démons de l'abandonner. Se levant ensuite avec beaucoup d'agitation, il s'élance vers la victime, en disant des paroles insensées, et poussant des cris de joie aussi fort qu'il le peut. L'animal a peur, fait des écarts, est inquiet, et c'est une preuve que les démons le tourmentent.

Le lendemain matin on conduit l'animal dans le lieu destiné au sacrifice. Ce lieu est toujours quelque hauteur située à l'entrée d'un bois. Là on dresse un autel, soutenu par quatre poteaux, et couvert de pleyons. C'est sur cet échafaud qu'on immole la victime et qu'on la dépouille de sa peau. On fait cuire la viande et on la mange sur le lieu; ensuite on ramasse les os, on les attache avec les pleyons qui couvroient l'autel: on enveloppe le tout avec la peau de la victime, et on le place au haut d'un arbre. Si le sacrifice a été fait aux esprits aériens, la tête de l'animal doit être tournée vers le ciel; mais si on l'a adressé aux esprits souterrains, elle doit pencher vers la terre.

Quand le sacrifice est achevé, le sorcier ayant tous ses attributs magiques, prend son tambour, et fait ses grandes incantations. Il bat le tambour, il marche, il saute, il parle un jargon inintelligible, et fait toutes les extravagances possibles. Ses longs cheveux lui couvrent le visage. Il ordonne à l'esprit de la victime de se joindre aux démons, et aux démons de se retirer dans le lieu qu'ils ont coutume d'habiter. Pendant ce temps-là, il paroît plusieurs fois prêt à tomber en défaillance, et c'est dans ces momens qu'il reçoit le pouvoir surnaturel de deviner quel sera le sort du malade, et même de prédire le jour de sa convalescence, ou celui de sa mort. S'il se trompe, cela n'est jamais attribué à un défaut de science, mais à la rigueur des esprits qui n'ont point voulu accepter la victime; et alors le sacrifice se renouvelle de temps en temps, jusqu'à ce que le malade guérisse ou qu'il meure. 1789. Janvier.

Dès qu'un chaman annonce à une famille que quelque démon a résolu de lui faire subir un châtiment, on s'empresse de faire des offrandes au démon pour détourner sa colère. Celui qui est menacé suspend ses plus riches fourrures dans l'endroit le plus apparent de

1789. Janvier. sa hutte ; et, à sa mort, elles sont enterrées avec lui.

L'habillement des magiciens est une veste de cuir, avec des manches qui ne vont que jusqu'au coude. De longues courroies sont attachées en dehors, le long des coutures, ainsi qu'en bas et tout autour de la veste, et elles pendent jusqu'à terre. La veste est couverte de plaques de fer, et d'autres morceaux de fer et de cuivre y sont suspendus ; de sorte que quand le sorcier saute et bat son tambour, ces morceaux de fer font un bruit très-désagréable. Le sorcier porte aussi un grand tablier de cuir, qui le couvre depuis le menton jusqu'au genou, s'attache par-devant, et est garni de morceaux de fer et de cuivre comme la veste. Le tambour est très-grand ; et il y a également des morceaux de fer et de cuivre sur les bords, ainsi qu'aux tringles qui le traversent. La baguette est couverte avec la peau d'un animal à poil ras. En commençant ses conjurations, le chaman est coiffé d'un bonnet de fourrure ; mais il ne tarde pas à le jeter loin de lui.

MANIÈRE DE DIVISER LE TEMPS.

Les Yakouts appellent l'année *gil*, et la divisent

divisent en quatre saisons, qui sont le *saas* [1], le *soyin* [2], le *konisan* [3] et le *kison* [4]. Ils appellent le mois *oui;* ils ont douze mois de trente jours, et tous les six ans ils comptent une lune de plus pour les jours complémentaires. 1789 Janvier.

Voici les noms de leurs mois, avec l'explication de ces noms, et les mois français [5] qui y répondent.

Besia.	Le mois des bourgeons.	Floréal.
Otti.	Le mois du foin.	Prairial.
Otterchakhia.	Le mois où la fourche entasse le foin.	Messidor.
Tierdinnaï.	Le quatrième mois.	Thermidor.
Besinnaï.	Le cinquième mois.	Fructidor.
Altidnaï.	Le sixième mois.	Vendémiaire.
Sottinnaï.	Le septième mois.	Brumaire.
Oksinnaï.	Le huitième mois,	Frimaire.
Tochsinnaï.	Le neuvième mois.	Nivôse.
Ollonnaï.	Le dixième mois.	Pluviôse.
Kolontentor.	Le mois de l'étalon.	Ventôse.
Bossoustour.	Le mois du dégel.	Germinal.

1 Le printemps.

2 L'été.

3 L'automne.

4 L'hiver.

5 Il y a dans l'Original les mois du calendrier Grégorien, commençant par mai, (*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier. Le mois qu'on ajoute tous les six ans n'a point de nom.

La nuit, les Yakouts connoissent l'heure, d'après la situation de la grande ourse et de l'étoile polaire. Ils donnent à la grande ourse le nom d'*Araghar-Soleu*.

Les Yakouts remarquent divers phénomènes qui leur font prévoir le plus ou moins de proximité des saisons. Si le septième jour de la lune de nivôse, les pléïades [1] paroissent avant cet astre, ils jugent que le printemps commencera vers le 10 ou le 12 de germinal. Si elles paroissent le neuvième jour de la lune, ils n'attendent le printemps qu'au commencement de floréal; et si enfin elles ne paroissent que le dixième jour, ils croient qu'ils auront un printemps tardif, et alors ils ménagent singulièrement leur fourrage.—Ils calculent la distance qu'il y a d'un lieu à l'autre, par le temps qu'il faut pour la franchir, et ils portent une journée de marche tantôt à trente, tantôt à quarante verstes, suivant le bon ou mauvais état des chemins.

MŒURS, COUTUMES, SUPERSTITION.

Je ne me suis jamais aperçu que les Ya-

[1] Ils appellent les pléïades *ourgel*.

kouts fussent adonnés à des vices atroces : rarement, parmi eux, il se commet des vols. Quelquefois ils perdent des bestiaux ; mais c'est plutôt, je crois, parce que ces animaux s'égarent, que parce qu'on les dérobe. S'ils sont dérobés, les propriétaires sont presque sûrs de le découvrir ; car les Yakouts ont une mémoire étonnante. Dans toutes les assemblées publiques et particulières où ils se trouvent, ils ne manquent jamais de faire l'énumération de leurs pertes ; et si quelqu'un de ceux qui les écoutent, a vu un animal pareil à celui qu'on vient de décrire, il le dit aussitôt, en désignant le lieu et le temps. Ainsi, le voleur étant découvert, est obligé non-seulement de rendre ce qu'il a pris, mais de payer tous les objets que la personne volée perd dans le cours de l'année, soit qu'il les dérobe lui-même, soit qu'il ne les dérobe pas.

1789. Janvier.

Si un homme accuse un de ses amis ou de ses voisins de lui avoir volé ou tué du bétail, l'accusé est obligé de payer le bétail, ou de recevoir une flagellation, qui est extrêmement déshonorante, ou bien de prouver son innocence par un serment. Ce serment est accompagné de cérémonies si terribles, que,

1789. janvier. presque toujours, l'innocent qu'on accuse paie l'objet qu'on lui demande.

Lorsqu'on fait prêter ce serment; un magicien place son tambour et ses vêtemens de cérémonie devant un brasier ardent. L'accusé se tient debout, derrière le tambour, le visage tourné du côté du soleil, et dit : — « Que je perde, dans le cours de ma vie, tout » ce que l'homme chérit le plus, père, mère, » femme et enfans, mon bétail et toutes mes » possessions, la lumière du soleil, et enfin la » vie; et qu'alors mon esprit soit plongé dans » la misère éternelle [1], si je suis coupable du » crime dont on m'accuse ». Alors le magicien jette du beurre sur la braise; l'accusé enjambe le tambour et les vêtemens magiques, et se penchant sur le feu, avale une partie de la fumée que produit le beurre. Ensuite regardant le soleil, il dit: « Si j'ai fait un faux serment, » prive-moi de ta lumière et de ta chaleur ».

Quelques tribus de Yakouts terminent cette cérémonie, en obligeant l'accusé à mordre la tête d'un ours; parce qu'ils attribuent à cet animal une sagesse plus qu'humaine, et qu'ils croient que si celui qui en mord la tête est coupable, il sera dévoré par un ours.

[1] Mong-taar.

Les Yakouts sont très-vindicatifs ; ils étendent leurs vengeances même sur la postérité de ceux qui les ont offensés : mais aussi ils n'oublient jamais un bienfait reçu. Non content de payer lui-même, par un ample retour, le bien qu'on lui fait ou les services qu'on lui rend, un Yakout recommande toujours à ses enfans de rester attachés, par les liens de l'amitié et de la gratitude, à ses bienfaiteurs. 1789. Janvier

Les Yakouts sont très-soumis à leurs chefs et à leurs oghoniors[1], et leur prouvent leur respect et leur dévouement par de fréquentes visites et des présens. Ils pratiquent religieusement l'hospitalité, et ont les plus grandes attentions pour les voyageurs, et sur-tout pour ceux qui se conduisent avec honnêteté : ils sont en même temps curieux et très-intelligens, c'est-à-dire qu'ils interrogent avec beaucoup de franchise, et répondent toujours sans hésiter. Ils se montrent jaloux d'acquérir des amis, et de jouir d'une bonne réputation ; et, étudiant avec soin le caractère des personnes qui peuvent leur être utiles, ils leur font souvent des présens, et savent même les flatter.

[1] Anciens ou sages.

1789. Janvier. Toutes les fois que les Yakouts se rassemblent, ils délibèrent sur leurs intérêts communs, dont la chasse est un des principaux. Alors les oghoniors sont entourés par la multitude, et leur avis est toujours suivi. Je n'ai jamais vu, parmi eux, contredire ni contrarier un vieillard; j'ai, au contraire, observé qu'on le respectoit toujours, et qu'on lui obéissoit soigneusement comme à un père. Un jeune Yakout énonce toujours son opinion avec beaucoup de modestie et de défiance; et quand on lui demande son avis, il le soumet au jugement de ceux qui sont plus âgés que lui.

Les Yakouts sont des hommes bien constitués et pleins de courage. Ils supportent l'excessive chaleur et le froid le plus rigoureux, avec une étonnante facilité. Ils voyagent à cheval dans le temps des plus fortes gelées, et souffrent souvent beaucoup de la disette. Les maladies les plus communes chez les Yakouts sont les rhumatismes, les furoncles, la gale, les maux d'yeux. En 1758 et en 1774, la petite vérole et la rougeole en firent périr un très-grand nombre.

La superstition a fait de grands progrès chez les Yakouts. Chaque tribu a quelqu'ob-

jet qu'elle n'adore pas précisément, mais pour lequel elle a beaucoup de vénération. L'une révère l'aigle, l'autre le cygne, l'autre le cheval; ainsi du reste. Les corbeaux, les corneilles, les coucous sont regardés par les Yakouts comme des êtres de funeste augure [1]. Ils croient que lorsqu'un de ces oiseaux se perche près de leur hutte, c'est pour leur annoncer quelque malheur, qu'ils ne peuvent détourner qu'en tuant l'oiseau. Les aigles, au contraire, ainsi que les autres grands oiseaux de proie, sont toujours, aux yeux des Yakouts, d'un présage favorable. 1789. Janvier.

Les Yakouts ont toujours soin de placer leurs huttes de manière que la porte se trouve en face de l'orient. Le foyer est à peu près au centre de la hutte, et le derrière du foyer se trouve du côté de la porte; mais on peut ai-

[1] On sait que ces préjugés sont très-anciens, et qu'ils se retrouvent sur les points de la terre les plus opposés; ce qui semble prouver qu'il y a eu jadis beaucoup de rapports entre les peuples que séparent aujourd'hui des espaces immenses de terre et de mer.

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

VIRGIL. Eglog. I.

(*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier. sément passer tout autour. Il y a des deux côtés de la hutte des bancs et des stalles d'environ quatre pieds de large, qui servent à la fois et de siége et de lit. Les hommes s'asseoient du côté du sud, et les femmes au nord. A l'exception de la maîtresse de la maison, aucune femme ne peut passer devant le foyer pour présenter à manger ou à boire à un homme étranger. Celle qui veut lui offrir quelque chose, est obligée de faire le tour de l'âtre.

Jamais les Yakouts ne lavent les ustensiles dont ils se servent pour manger ou pour boire ; mais dès qu'un plat est vide, ils l'essuient avec l'index et le doigt du milieu. La raison de cela est qu'ils croient que c'est un grand péché que de jeter avec les lavures la plus petite partie d'alimens, et ils s'imaginent qu'une disette doit en être l'effet. Leurs vases de terre sont extrêmement propres, parce qu'ils peuvent les nettoyer en les passant sur la flamme. S'il y reste quelque chose, c'est un sacrifice qu'ils font au génie du feu. Avant de manger, ils commencent toujours par jeter dans le feu une cuillerée de ce qu'on leur sert : c'est une offrande dictée par la gratitude.

Les Yakouts regardent les riches comme particulièrement favorisés des dieux. Les pauvres sont, à leurs yeux, rejetés, abandonnés par ces dieux, et protégés seulement par leurs parens, ou obligés de travailler pour les autres. 1789. Janvier

Chaque Yakout a deux noms, c'est-à-dire un vrai nom, et un nom qu'il adopte. Jamais on ne l'appelle par le premier, si ce n'est dans le cas d'absolue nécessité. Il croit que, lorsque son vrai nom n'est pas prononcé, il peut plus facilement échapper à la recherche des esprits qui veulent le tourmenter. Lorsque les Yakouts ont besoin de parler d'une personne morte, ils ne citent point son nom, mais ils la désignent de quelqu'autre manière. Aussitôt que quelqu'un de cette nation meurt, sa hutte est abandonnée, parce qu'on s'imagine qu'elle est devenue l'habitation des démons.

En me rendant, avec le capitaine Billings, sur les bords de la rivière de Mayo, nous nous arrêtâmes chez *Sourtouyea-Birdougin*, prince yakout; et nous remarquâmes dans sa hutte une singulière offrande que le prince avoit faite à *Chessougaï-Toyon* [1] et à la déesse *Aksyt*, pour qu'ils lui accordassent des en-

[1] Le Dieu protecteur. *Voyez* plus haut page 213.

1789. Janvier. fans. Cette offrande s'appeloit le *nid de l'Enfant* [1]. C'étoit une corde de crin, dont un bout étoit attaché au foyer, et l'autre au chevet du lit du prince. Elle étoit ornée de petites touffes de crin, et on y avoit suspendu deux morceaux d'écorce de bouleau, de forme circulaire, pour représenter le soleil et la lune, un étalon et une jument, également d'écorce de bouleau, et quelques petites poupées de laine habillées. Au chevet du lit, on avoit mis une corbeille d'osier, dont le fond étoit garni de mousse et de fourrures ; et, sur une petite table placée dans la corbeille, on voyoit une très-petite jatte de bois, contenant de la bouillie faite avec de la farine et de l'eau. Un chaman avoit présenté l'offrande et arrangé ces divers objets avec beaucoup de cérémonies magiques.

Le prince avoit trois femmes, et toutes trois avoient été quinze ans stériles, lorsqu'il fit l'offrande à *Chessougaï-Toyon* et à la déesse *Aksyt*. Depuis ce temps-là, toutes ses femmes eurent des enfans, et quand nous le vîmes, il étoit déjà père de six garçons ou filles. C'est lui-même qui nous raconta cette histoire, au capitaine Billings

[1] Ogo-Oyetto.

et à moi, en présence de M. Hornofsky, capitaine du district de Yakoutsk. Les trois femmes du prince avoient chacune leur demeure à quelques milles de distance des autres, et une offrande pareille à celle que je viens de décrire, se voyoit dans chacune de ces demeures. 1789. Janvier.

Chez les Yakouts, au moment de l'enfantement, le mari est appelé, et deux matrones intelligentes accouchent la femme en sa présence. Si l'enfant est un garçon, le troisième jour de sa naissance, on tue une jument grasse, tous les voisins sont invités à souper, l'enfant est bien frotté avec la graisse de la jument, et on lui donne un nom. Le nom le plus insignifiant qu'on peut trouver est, suivant les Yakouts, le meilleur que puisse porter un enfant; parce qu'un joli nom, un nom remarquable, attireroit sans cesse les démons autour de lui. — Lorsqu'il naît une fille chez les Yakouts, on n'observe aucune cérémonie.

MARIAGE.

Les formalités qu'observent les Yakouts, lorsqu'ils font l'acquisition d'une femme, sont longues et ennuyeuses. Un jeune homme qui

1789. Janvier. désire de se marier, envoie un de ses amis chez le père de la fille dont il est amoureux, pour s'informer du prix qu'il veut avoir de sa fille; c'est-à-dire combien de chevaux et de têtes de bétail[1] il demande pour lui, et combien de viande de cheval et de bœuf[2] il lui faut, pour les repas qu'il donnera à cette occasion. Le père rend toujours à son gendre la moitié de ces objets, et il est censé lui en faire présent[3].

Le père consulte d'abord l'inclination de sa fille; et si elle ne montre pas de répugnance pour le mariage qu'on lui propose, le prix est stipulé. Le jeune homme tue deux jumens grasses, en prépare les têtes entières et la viande par morceaux, et il se rend avec deux ou trois amis chez son futur beau-père. Quand ils sont près de la hutte, un des amis prend une des têtes de jument, entre dans la hutte, et place la tête devant le feu; puis, il va rejoindre ses compagnons, sans prononcer un seul mot. Alors ils entrent tous ensemble dans la hutte. Un magicien se tient

[1] Ce qu'on donne pour le père s'appelle *kalym*.

[2] Ce qu'on donne pour traiter les convives, s'appelle *kourim*.

[3] Ces présens du beau-père s'appellent *yrdy*.

vis-à-vis du foyer. Le gendre met un genou en terre, ayant le visage tourné du côté du feu. On jette du beurre dans le feu; et le gendre relevant un peu son bonnet, fait trois inclinations de tête, sans courber son corps. Le magicien le déclare un homme fortuné, et lui prédit une longue suite d'heureuses années. Alors le gendre se lève, salue le père et la mère de sa future épouse, et gardant toujours le plus profond silence, va s'asseoir vis-à-vis d'elle. 1789. Janvier

Cependant on apporte dans la hutte la viande qu'a préparée le gendre. Le père de la jeune épouse la distribue à ses propres amis, et il sert à ses nouveaux convives celle d'une jument grasse qu'il a fait tuer à cet effet. Quand on a fini de souper, le gendre se met au lit. La jeune épouse, qui n'a pas assisté au souper, est ramenée dans la hutte par une matrone qui la conduit au lit nuptial; et les nouveaux époux passent la nuit ensemble. Quelquefois la jeune épouse ne se montre pas à la première visite.

Le lendemain matin les amis s'en retournent chez eux; mais l'époux reste trois ou quatre jours chez son beau-père. Alors on fixe l'époque, où le prix de l'épouse sera payé;

1789. Janvier. et cette époque est toujours la nouvelle, ou la pleine lune. Lors du paiement, les animaux vivans et la viande sont livrés au beau-père, sans cérémonie, mais en présence de plusieurs amis, qu'on traite à cette occasion. Le gendre demeure de nouveau trois ou quatre jours chez le beau-père, et fixe le temps où il recevra sa femme chez lui. Il faut, en conséquence, qu'il ait une hutte nouvellement bâtie, et que ce soit aussi à la nouvelle ou à la pleine lune.

Quand l'épouse se rend chez son mari, elle est accompagnée par tous ses parens, mâles et femelles, par ses amis et ses voisins, et ce cortége est quelquefois composé de plus de cent personnes. Le père et la mère font porter, à la suite du cortége, huit à dix symirs remplis de beurre fondu, et la viande préparée de trois jumens grasses. On va droit à la nouvelle hutte. Ensuite trois vont joindre le mari dans son ancienne demeure, et pour cela on choisit les plus fameux buveurs. En entrant, le premier dit au jeune époux: — « Nous sommes venus pour voir votre demeure, et pour planter des poteaux devant votre porte ». — Alors ils mettent un genou en terre devant le feu. On remplit trois fois de

koumis un *ayach*[1], et deux hommes le présentent chaque fois à l'un de ceux qui sont à genoux. Ceux-ci le vident tour-à-tour en trois traits. Puis, ils se lèvent et sortent de la hutte aux acclamations de tous les spectateurs. 1789. Janvier.

Trois autres hommes entrent dans la hutte, le premier portant neuf peaux de zibeline, le second neuf peaux de renard, et le troisième vingt-sept peaux d'hermine. Ils suspendent ces diverses fourrures à une cheville qui est dans le principal coin de la hutte, et se retirent. Alors l'épouse ayant le visage couvert de peau d'hermine, est conduite vers la hutte, par un certain nombre de femmes. La porte est barrée par une tringle de bois fort mince. L'épouse brise cette tringle avec son estomac et entre. Elle s'assied devant le feu, avançant les mains et les tenant ouvertes. On lui met dans les mains sept petits bâtons et divers morceaux de beurre, qu'elle jette dans le feu. Le chaman prononce certaines paroles favorables. Après quoi l'épouse se lève, et, toujours voilée, elle est menée dans la nouvelle hutte, où on lui découvre le visage.

[1] Un *ayach* est une urne de bois, avec trois pieds, qui contient de deux à quatre gallons, c'est-à-dire de huit à seize pintes. (*Note du Traducteur.*)

1789. Janvier. Le jeune époux vient aussitôt joindre sa femme, et traite les convives pendant deux jours de suite. Il fait alors quelque présent de bétail à chacun de ses parens, et ceux-ci ne manquent pas de lui en faire à leur tour, dans la visite de cérémonie qu'ils lui rendent, mais qui quelquefois n'a lieu que plus d'un an après.

La polygamie est permise chez les Yakouts. Quelques-uns d'entr'eux ont jusqu'à six femmes : mais la première est toujours respectée par les autres. Elles demeurent dans des huttes séparées, et si elles se conduisent mal, on les renvoie chez leurs parens, qui sont obligés de rendre la plus grande partie [1] de ce qu'ils ont reçu pour elles. Cependant il est rare qu'elles soient renvoyées, car je n'en ai pas vu un seul exemple.

FUNÉRAILLES.

Quand un Yakout meurt, on revêtit son corps de ses plus beaux habits ; on l'étend bien, on lui attache les bras autour de la ceinture, et on le renferme dans un épais cercueil, avec un couteau, une pierre à feu, un briquet et de l'amadou. On met aussi dans le cercueil un peu de viande et de beurre, « pour

[1] Du kalym.

» que

» que le mort n'ait pas faim dans le chemin » de la demeure des ames ».

1789. Janvier.

Un chaman préside aux funérailles. Les femmes et les parens accompagnent le convoi jusqu'à une certaine distance. Le cheval favori du mort est sellé, enharnaché et porte une hache [1], une cognée, une chaudière et quelques autres ustensiles, et on le conduit, ainsi qu'une jument grasse, dans le lieu de la sépulture. On creuse deux fosses sous un arbre; le cercueil est mis dans l'une; puis, on tue le cheval, et on le met dans l'autre. La jument grasse est tuée, cuite et mangée par les gens qui ont suivi le convoi. La peau de cette jument est suspendue à l'arbre qui ombrage la tombe, et on tourne sa tête du côté de l'occident.

Le chaman prend son tambour, conjure les démons de laisser en paix l'esprit du mort, et termine la cérémonie, en remplissant la tombe de terre. Un chaman est enterré de la même manière, et on met son tambour dans sa tombe.

Quand l'aîné d'une famille meurt, ses femmes deviennent l'apanage de son frère. Mais si celui qui meurt n'a que des frères aînés, ses femmes

[1] Palma.

1789. Janvier. restent libres. Les femmes ne se remarient guère, à moins qu'elles ne soient très-pauvres.

L'habillement des Yakouts est beaucoup mieux entendu et plus commode que celui des Tongouths. Ceux d'entr'eux qui ont de l'aisance portent une robe de drap, bordée et doublée d'une fourrure, et ont des pantalons étroits et fort bien faits. Cependant leurs bottes sont d'une vilaine forme. Leurs femmes ont le même habillement que celles des Tongouths : mais, en général, elles ne sont ni si propres, ni si lestes.

EMPLOI DU TEMPS.

Vers le 25 juin, à la suite de leurs fêtes, les Yakouts se livrent à leurs travaux d'été. Ils commencent par ramasser une ample provision de seconde écorce de pin et de bouleau, qu'ils mettent sécher sur des claies dans leurs huttes. Ils s'occupent ensuite de la fenaison et de la pêche; et dès que les baies mûrissent, ils en cueillent une grande quantité, et ils les font bouillir pour les conserver.

Dans les premiers jours d'octobre, ils tuent les animaux dont ils veulent manger la viande en hiver; et ils la laissent geler, ce qui fait

qu'elle se conserve fraîche et bonne ; d'ailleurs cela leur épargne beaucoup de foin. 1789. Janvier.

En octobre et en novembre, ils prennent du poisson sous la glace. Vers la fin du dernier de ces mois, ils partent pour la chasse. Ils placent des appâts dans les endroits où ils remarquent qu'il passe des loups et des renards, et ils empoisonnent ces appâts avec du sublimé corrosif [1], ou avec de la noix vomique [2]. En outre, ils ont des piéges et des trappes. Ils sont très-adroits à tirer de l'arc, et ils portent dans leurs carquois une grande quantité de flèches.

Chez les Yakouts, ce sont les femmes qui font tous les vêtemens, soignent le bétail, traient les vaches et les jumens, coupent le bois et préparent le manger.

Ce peuple ne connoît d'autre amusement que ses festins, c'est-à-dire manger et boire. Quelquefois, il est vrai, les femmes yakoutes dansent, mais leur danse ne consiste qu'à former un cercle et à marcher en suivant le cours du soleil. Leurs chansons sont sans harmonie, et presque toujours improvisées. Le premier

[1] Ils appellent le sublimé corrosif, *soullima*.

[2] Ils appellent la noix vomique, *tchilleboukha*.

1789. Janvier. objet qui les frappe suffit pour leur faire composer une chanson.

Ils ont différentes manières de préparer le cuir. Pour faire les symirs, ils prennent une peau de vache ou de cheval, toute fraîche; ils la mettent pendant quelques jours dans l'eau, pour pouvoir aisément en enlever le poil. Quand le poil en est détaché, ils la suspendent jusqu'à ce qu'elle soit presque sèche; puis ils la font bien tremper dans du sang, et enfin ils l'exposent très-long-temps à la fumée. C'est avec cette sorte de cuir qu'ils font non-seulement leurs symirs, mais les semelles de leurs bottes. Aussi ces bottes sont à l'épreuve de l'eau, et les symirs ne laissent pas échapper même l'huile.

La tige des bottes des Yakouts est faite avec de la peau de veau ou de poulain, qu'on racle et qu'on frotte jusqu'à ce qu'elle soit bien ramollie. Alors on la coud, on la fait tremper dans du sang et sécher à la fumée. Ensuite on la noircit plusieurs fois avec du charbon pilé et de la graisse, et on l'expose encore à la fumée. Par ce moyen elle devient imperméable.

Les peaux d'élan et de renne sont préparées tantôt avec le poil, tantôt sans poil. On les

couvre d'une pâte, faite avec de l'argile et avec le manger qu'on a trouvé dans l'estomac de l'animal, et qui n'étoit pas encore digéré, ou bien avec de la bouze de vache, et on les suspend jusqu'à ce qu'elles soient presque sèches; puis, en les raclant bien, on les ramollit. Quelquefois on laisse à ces peaux leur couleur naturelle, quelquefois on les teint en rouge, en les faisant bouillir avec de l'écorce d'aulne et des cendres, ou en jaune, en les faisant bouillir avec des racines d'oseille. 1789. Janvier.

Le fil avec lequel les Yakouts cousent leurs vêtemens est tiré des nerfs des jambes des chevaux, des rennes, ou des élans.

Malgré toutes mes recherches, je ne pus pas découvrir qu'il y eût dans le pays des Yakouts, des sources minérales, ou de lieu très-remarquable par son sol ou ses productions, excepté une montagne située près du fameux mont Tchebedal. C'est de cette montagne qu'en 1725, le commodore Bering tira le charbon de terre avec lequel il forgea les ancres dont il avoit besoin. De-là on les conduisit par eau à Youdomski-Krest, on les charria, par terre, à Ourak-Plotbicha, ensuite on leur fit descendre la rivière d'Ourak jusqu'à la mer.

1789. Mars.

La montagne dont je viens de faire mention, est connue des Russes sous le nom de *Sourgoutskoï-Kamen*. Elle est sur les bords de la Léna, à l'extrémité des plaines de Yakoutsk et à soixante verstes au nord de la ville. Je me rendis sur cette montagne au commencement du mois de mars. Je vis que c'étoit la dernière de la chaîne qui borne les plaines du côté de la rivière. Elle s'élève perpendiculairement, et a environ cinquante toises de haut. Elle est composée en très-grande partie, de pierre ferrugineuse, de pierre de taille et de couches de charbon, qui ont depuis un pied jusqu'à trois pieds et demi d'épais, sont horizontales et s'étendent extrêmement loin. Dans les endroits où il y a des interruptions, d'autres couches commencent un peu au-delà, cinq ou six pieds plus bas ou plus haut, et paroissent n'être que la suite des premières. Il semble que ces couches de charbon sont formées d'arbres pétrifiés, dont le bout, qui fait face au nord, est plus gros que celui qui regarde le sud. Quelques-uns de ces arbres ont des branches d'environ cinq à six pieds de long. A mi-hauteur de la montagne, il y a une source chaude qui ne jaillit point. Je vis qu'il en sortoit de la vapeur, ou

de la fumée ; et le terrain environnant étoit humide. 1789. Mars.

En allant voir la montagne, je passai la nuit dans la hutte d'un Yakout, qui en étoit éloignée d'une dixaine de verstes. Le Yakout avoit chez lui un petit fourneau, auquel il avoit adapté un soufflet double qui, lorsqu'on le faisoit mouvoir avec les deux mains, donnoit continuellement du vent. Je vis quelques échantillons de minérai, que mon hôte avoit tiré des environs, et qui ressembloit exactement au minérai de Viloui. Le Yakout fabriquoit avec ce fer, des couteaux, des haches, des cognées, sans avoir besoin de le mettre en fusion. Il se contentoit de le faire chauffer et de le battre. Il n'employoit dans son fourneau que du charbon de bois ; parce qu'il ignoroit que le charbon de terre, qu'il appeloit des pierres, étoit combustible. Je le lui appris. Mais quand il le vit brûler, il s'imagina que c'étoit moi qui lui donnois cette propriété, et il me crut un peu sorcier. — La montagne d'où venoit le charbon et le fer, fournissoit aussi à mon hôte des pierres à aiguiser.

Lorsque j'eus parcouru la montagne, je repris le chemin de Yakoutsk. La nuit commençoit, que j'étois encore à dix-huit verstes

1789. Mars. de la ville. Voyant une hutte, je résolus de m'y arrêter. Le maître de la hutte étoit un vieillard qui me parla beaucoup, dans la soirée, de l'antiquité de sa race. Il prétendoit descendre, en ligne directe, de cet illustre Aley, dont j'ai parlé plus haut, et il m'assura que je me trouvois dans le canton où Aley se retira lorsqu'il eut quitté Omogaï. Il me raconta en même temps comment Aley se sépara du toyon.

Pendant le temps de son administration, Aley reçut beaucoup de présens d'Omogaï et de ceux qui lui étoient soumis; mais en quittant le chef, il fut obligé d'abandonner tout ce qu'il possédoit, à l'exception de deux vieilles jumens, dont il monta l'une, et sa femme l'autre. Ils n'avoient plus tous deux d'autre propriété que ces jumens, les vêtemens qui les couvroient, une hache, une cognée, un carquois, des flèches, deux couteaux, et les ustensiles nécessaires pour allumer du feu. Le second jour de sa marche, Aley s'arrêta, parce que l'endroit où il se trouvoit lui parut propre à être habité. Il y construisit une petite cabane. Il ramassa avec soin la fiente de ses jumens, et lorsque le vent souffla vers l'habitation d'Omogaï, il brûla cette fiente,

afin que la fumée attirât le bétail égaré. Il donna bien à manger et à boire aux bœufs, aux vaches, aux jumens qui vinrent du côté de sa cabane ; ensuite il les reconduisit du côté des prairies d'Omogaï. 1789. Mars.

Bientôt Aley bâtit une très-grande hutte, avec des magasins. Pour que les voyageurs pussent attacher leurs chevaux devant sa hutte, il y planta des poteaux dont la tête étoit bien sculptée. Il construisit aussi avec des claies, aux environs de sa maison, des parcs de différentes espèces.

Le bétail revenoit chaque jour en plus grand nombre, et Aley ne manquoit pas de traire les vaches et les jumens qui avoient du lait ; de sorte qu'il eut constamment une très-grande quantité de lait, de beurre et de koumis. Il fut également heureux à la chasse. La viande de daim et de renne et le gibier de toute espèce abondoient chez lui. Alors il se rendit dans les lieux que fréquentoient les gens d'Omogaï ; il rencontra quelques-uns des chasseurs de ce chef, et il les mena chez lui. Il avoit auparavant recommandé à sa femme d'avoir bien soin d'écarter de sa maison le bétail qui avoit coutume d'y venir.

Les gens d'Omogaï furent étonnés en voyant

1789. Mars.

l'élégance de la demeure d'Aley, et l'abondance de viande et de poisson qu'il y avoit ; mais ce qui les surprit le plus, ce fut la grande quantité de beurre et de koumis qu'il leur servit, car ils savoient qu'il n'avoit point de bétail.

Aley dit aux chasseurs d'Omogaï que les esprits ou démons lui avoient ordonné de construire les divers parcs qu'ils voyoient devant et autour de sa hutte, et de planter des poteaux pour que les personnes qui viendroient lui rendre visite, y attachassent leurs chevaux, l'assurant que ses hôtes seroient nombreux et ses possessions considérables. Il avoit, dit-il, obéi aux ordres des démons, et à son grand étonnement, il avoit vu un étalon, dont la bouche étoit blanche, conduire dans ses parcs un grand nombre de jumens et de vaches. Sa femme, ajouta-t-il, s'étoit empressée de traire les vaches et les jumens, qui aussitôt avoient disparu, mais étoient depuis revenues, tous les soirs et tous les matins.—Aley garda les chasseurs toute la nuit, et le lendemain matin il les renvoya, avec des provisions pour la route, et leur remit de magnifiques fourrures qu'il les chargea de présenter de sa part à Omogaï, ainsi qu'à la femme et à la fille de ce chef.

Aley avoit déjà plusieurs enfans, et désiroit singulièrement d'obtenir de bonne grâce la restitution des choses qu'Omogaï lui retenoit. Il ne doutoit pas que le rapport des chasseurs, et les présens qu'il leur avoit remis, n'opérassent une réconciliation entre lui et ce chef, et n'excitassent l'admiration de toute la tribu. Il fit plus : il résolut de rendre visite à Omogaï, de lui porter de nouveaux présens, et de l'inviter à venir, avec les principaux personnages de la tribu, passer un jour ou deux dans son habitation. Il fut bien accueilli d'Omogaï, qui lui permit de se rendre chez lui à une époque déterminée, avec sa femme, sa fille et ses amis. 1789. Mars.

A son retour, Aley construisit une très-grande hutte pour recevoir ses convives. Ils vinrent au temps marqué, et amenèrent une quantité considérable de bétail, dont ils lui firent présent. Aley les traita pendant trois jours d'une manière splendide. Il reçut leurs présens, et réclama avec douceur les esclaves et le bétail qu'on lui retenoit, et qui lui appartenoient bien légitimement, puisqu'ils étoient le prix de ses services.

Omogaï reconnut toute la justice de la demande d'Aley ; mais les conseils de sa

——— femme et de sa fille empêchèrent qu'il ne le
1789. satisfît. Le chef se mit en route avec sa so-
Mars. ciété, pour retourner chez lui. Alors Aley, par le secours de ses démons, fit élever une tempête affreuse, et couvrit la terre de ténèbres ; de sorte qu'Omogaï et ses amis s'égarèrent pendant plusieurs jours. Au bout de ce temps-là, Omogaï arriva dans son habitation, avec sa femme et sa fille ; mais la plupart de ses amis retournèrent chez Aley, et le reconnurent pour leur chef. Ils étoient indignés du refus qu'il avoit essuyé, et sans doute ils craignoient les effets de son influence sur les êtres surnaturels.

Peu de temps après avoir rendu visite à Aley, Omogaï paya son tribut à la nature ; alors la plupart des Yakouts qui composoient la tribu, se rendirent avec leurs troupeaux auprès d'Aley. Le reste demeura soumis à Batoulin, qui avoit été l'un des intendans d'Omogaï ; et qui épousa sa fille. Suivant la prédiction d'Aley, cette femme demeura stérile ; mais Batoulin en prit d'autres, dont il eut un grand nombre d'enfans.

Aley eut douze fils et plusieurs filles. Il les initia dans les mystères de l'art magique, et fut le fondateur de la tribu des Changhalaskis.

Cette version de l'histoire d'Aley est adoptée par les Changhalaskis qui adorent l'étalon ; mais la plupart des autres Yakouts se bornent à croire ce que j'ai rapporté au commencement de ce Chapitre. 1789. Mars.

Pour donner à mes lecteurs une idée de la population des parties septentrionales de la Sibérie [1], je placerai ici un état des habitans depuis le 64me degré de latitude jusqu'à l'extrémité de la côte septentrionale, et depuis la Kovima jusqu'à l'Anabara.

Le district de Zaschiversk comprend les rivières de Kovima, d'Alasey, d'Indigirka, d'Yana, et leurs affluens. Les nations tributaires qui habitent ce district sont :

Les Yakouts au nombre de.....	2810	mâles.
Les Lamouts et les Tongouths.....	742	
Les Youkagirs.....	322	
Le Tschouvansis et les Khatinsis.....	37	
Le tribut reçu en 1788 montoit à 4,560 roubles, pour.....	3911	mâles.

Ce district a environ six mille verstes de circonférence.

[1] Toute la partie de la Russie asiatique, qui s'étend à l'est de la chaîne des monts Ourals, ou Virchoturiens, se désigne à présent sous le nom de *Sibérie*. (*Note du Trad.*)

1789. Mars.

Le district de Gigansk a pour capitale la ville de ce nom, qui est située sur la Léna, au nord de Yakoutsk, et contient une église, deux maisons appartenantes au gouvernement, sept maisons construites par des particuliers et quinze huttes. Il y a un maire [1] avec sa chancellerie, une cour de district [2], composée de plusieurs magistrats, quoiqu'on n'y trouve d'autres marchands que quelques détailleurs, encore ne sont-ils, je crois, qu'au nombre de deux. Le district a, comme celui de Zaschiversk, une vaste étendue de six mille verstes, des bords de l'Yana à ceux de l'Anabara, rivière qui sépare le gouvernement de Tobolsk de celui d'Irkoutsk.

Les peuples tributaires qui habitent le district de Gigansk, sont :

Les Yakouts.....	1449	mâles.
Les Tongouths.....	489	
TOTAL.....	1938	

Le tribut que ces 1,938 habitans ont payé en 1788, consistoit en 56 peaux de martre-zibeline, 262 peaux de renard, et 1,169 roubles en argent.

[1] Un gorodnitchik.

[2] Zemikoï-soud.

Le nombre des Russes qui résident dans ces deux districts, ne s'élève pas, en y comprenant les exilés, à plus de sept cent cinquante mâles. 1789. Mars.

CHAPITRE XI.

DÉPART D'YAKOUTSK. — VILLAGE D'AMGINSKOÏ. — OUST-MAYO-PRISTAN. — ARRIVÉE A OKHOTSK. — ON LANCE LES DEUX VAISSEAUX CONSTRUITS POUR L'EXPÉDITION. — NAUFRAGE D'UN DE CES VAISSEAUX. — UN COURRIER DE PÉTERSBOURG ARRIVE A OKHOTSK. — DÉCOUVERTE D'UNE ILE QUI EST NOMMÉE L'*ILE DE JONAS*. — ARRIVÉE AU KAMTCHATKA.

1789. Mai. Le 17 mai, le débâclement eut lieu sur la Léna; et, le 22, nous traversâmes cette rivière pour gagner l'Yarmank, où l'on nous avoit fait préparer des chevaux. L'ispravinsk de Yakoutsk nous accompagnoit. La rivière avoit inondé tout le plat pays, et elle charioit beaucoup d'arbres et de glaçons.

Nous nous hâtâmes de nous mettre en route, pour atteindre le lieu où la rivière de Mayo se jette dans l'Aldan. J'ai déjà parlé des

des plaines qui s'étendent entre Yakoutsk et l'Aldan, ainsi je ne les décrirai pas de nouveau : je dirai seulement que, cette fois-ci, nous nous arrêtâmes dans le village d'Amginskoï [1], habité par cent soixante-huit colons sibériens. Ils ont été envoyés pour y établir la culture du blé ; mais la terre ne paie pas généreusement leur travail. Elle ne produit du blé que pour leur seule consommation ; encore ne leur en fournit-elle pas toujours assez : il y a même des années où ils n'en recueillent pas un seul grain. Les habitans d'Amginskoï vivent en grande partie des profits qu'ils font avec les Yakouts et les Tongouths de leur voisinage, auxquels ils vendent de l'eau-de-vie et de la petite quincaillerie. — Ils nous apprirent qu'aucune des hordes errantes des Tongouths n'étoit encore arrivée à l'Oust-Mayo [2].

1789. Mai.

Nous demandâmes aux habitans d'Amginskoï comment étoit le chemin qu'il falloit suivre pour se rendre directement sur les bords de l'Aldama et de l'Oulkan, parce que le capitaine Billings avoit promis de joindre le capitaine-lieutenant Zaritscheff, à l'embouchure

[1] Amginskoï-Sloboda.

[2] L'embouchure du May.

1789. Mai. de l'une de ces rivières : mais ils représentèrent ce chemin comme étant si mauvais, que le capitaine Billings renonça à y passer. En conséquence, il dépêcha un Kosaque aux Yakouts habitans des plaines voisines, avec un ordre de l'ispravinsk, qui leur enjoignoit d'envoyer immédiatement seize chevaux à l'Aldan-Stanok [1], pour nous conduire à Okhotsk par l'ancien chemin.

Le jeudi, 31 mai, nous arrivâmes à l'Oust-Mayo-Pristan, vis-à-vis de l'embouchure du Mayo. Aussitôt nous en fîmes informer le prince des Tongouths, qui a sa résidence environ dix verstes plus haut, sur les bords de l'Aldan. Ce prince est le chef de tous les Tongouths, et beaucoup d'Yakouts lui sont soumis. Il a plusieurs femmes, les unes yakoutes, les autres tongouthes. Il est très-respecté des deux nations; et il est agent du gouvernement russe, auprès des Tartares-Mongouls qui vivent sur les frontières de la Chine, ainsi qu'auprès des Tongouths et des Yakouts.

Juin. Le prince tongouth vint nous joindre le premier juin, de fort bonne heure. Il nous dit que le chemin que le capitaine Billings s'étoit

[1] L'embarcadaire de l'Aldan.

proposé de prendre, étoit très-difficile; que les députés [1] des hordes errantes n'étoient pas encore arrivés ; qu'il enverroit une lettre au capitaine-lieutenant Zaritscheff, et que, si cet officier étoit sur la côte, près de l'embouchure de l'Oulkan ou de l'Aldama, on en auroit la réponse dans vingt jours. En conséquence, le capitaine Billings écrivit à M. Zaritscheff, pour le prier de le venir trouver sur-le-champ à Okhotsk, parce qu'il comptoit que les deux vaisseaux qu'on y construisoit, étoient déjà prêts à être lancés.

1789. Juin.

L'on nous procura des bateaux, et, le 4 juin, nous commençâmes à descendre l'Aldan. Le 7, à six heures du soir, nous arrivâmes à l'ancien embarcadaire de l'Aldan, qui est à cent cinquante verstes du lieu de notre départ. Depuis huit jours, le temps étoit pluvieux et orageux.

Nous ne trouvâmes à l'embarcadaire ni les chevaux demandés aux Yakouts, ni le Kosaque qui étoit allé les chercher ; mais l'on nous fournit douze chevaux de trait, avec lesquels nous nous mîmes en route, le 8 juin à midi, pour Okhotsk, et nous y arrivâmes le 21. Le plus grand des vaisseaux en construction

[1] Les anciens.

1789. Juin. étoit déjà prêt à être lancé, et l'autre ne pouvoit pas tarder à l'être. Tous les objets destinés pour l'expédition, étoient arrivés en bon état, et toutes les personnes qui devoient en être, paroissoient remplies d'ardeur et de santé. Vers la fin du mois, le capitaine-lieutenant Zaritscheff arriva à Okhotsk, d'après la lettre qui lui avoit été écrite de l'Oust-Mayo-Pristan.

Le docteur Merck s'étoit rendu sur les montagnes de Mariakan, pour y recueillir des objets d'histoire naturelle. On lui manda de revenir à Okhotsk, attendu que nous devions mettre en mer le 15 août.

Juillet. Vers la mi-juillet, on lança le plus grand de nos deux vaisseaux. Il sortit très-heureusement du chantier; mais les hauts-fonds de la rivière furent cause qu'on mit près de trois semaines à le faire descendre à l'entrée de la baie, où il reçut une partie de ses agrès. On le fit alors passer sur les bancs de sable qui sont en dehors de la baie, et il mouilla à cinq milles au large, par six brasses d'eau, sur un fond de sable et de pierres.

Nous nous servîmes de nos galiotes de transport, pour porter, à bord du vaisseau, les canons, les munitions navales et les vivres.

Il eût été inutile et dangereux d'embarquer ces objets, pendant que le vaisseau étoit dans la baie ; car il n'auroit pas pu franchir les bancs de sable, même avec tout son lest. D'après les ordres de l'impératrice, ce vaisseau fut nommé la *Slava-Rossia* [1]. 1789. Juillet.

Le 8 août, nous lançâmes le second vaisseau, auquel on donna le nom de la *Dobroya-Namerenia* [2]. Il fut gréé et prêt à faire voile dans les premiers jours de septembre. Cependant il fallut attendre les fortes marées pour lui faire passer les hauts-fonds. On chargea les objets les plus pesans dans une galiote qui se tint prête à l'accompagner. Août.

Dans la soirée du 7 septembre, le capitaine Billings résolut de faire sortir ce vaisseau de la baie, le lendemain matin. M. Loftsoff, premier pilote [3] du port d'Okhotsk, fut chargé de le conduire, et de faire tenir armés tous les canots du port, pour qu'en cas que le vent foiblît, on pût touer le vaisseau. Les canots de la *Slava-Rossia* furent également prêts à aider à la sortie de la *Dobroya-Namerenia*. Le capitaine-lieutenant Hall qui avoit le com- Sept.

[1] La gloire de la Russie.
[2] La bonne intention.
[3] Capitaine de port.

1789. Sept. mandement de ce vaisseau, coucha à bord.

Le 8, à six heures du matin, je me rendis à bord pour chercher un livre que j'avois laissé dans la chambre. Avant que j'eusse atteint le vaisseau, le capitaine Hall me demanda si j'apportois des ordres pour qu'il sortît de la baie. Je lui répondis que non; et je lui demandai, à mon tour, s'il croyoit qu'il fût possible de sortir. Le vent étoit favorable, mais très-foible. Une forte houle venoit du sud-ouest, et la lame se brisoit contre le rivage avec une extrême violence. Je pensois d'après cela que la brise alloit passer au sud-ouest: en outre, le temps étoit très-brumeux.

Le capitaine Hall me dit qu'il ne croyoit pas qu'on pût mettre en mer, et que certainement il ne sortiroit pas de la baie, à moins qu'il n'en reçût l'ordre exprès, et que le capitaine Billings ne vînt lui-même à bord.

M. Koch, commandant du port d'Okhotsk, étoit à bord du bâtiment de transport, en arrière de la *Dobroya-Numerenia*. Il demanda au capitaine Hall s'il devoit le suivre? — « Non, répondit le capitaine Hall, à moins » que vous ne vouliez être jeté à la côte: mais » certes, moi, je ne sortirai pas si je puis » l'éviter ».

A sept heures et demie, le capitaine Billings se rendit à bord ; et après un court entretien avec le capitaine Hall, il répondit aux objections de ce dernier : — « Le pilote en » décidera ». — Le pilote arriva. Le capitaine Hall le pria de considérer tout le danger qu'il y avoit à sortir, et ajouta que peut-être M. Loftsoff ne songeoit pas assez à la différence qui se trouvoit entre un vaisseau tel que celui dont il alloit se charger, et une galiote de soixante tonneaux. 1789. Sept.

Le capitaine Billings observa qu'il ne croyoit pas le danger aussi grand que le disoit le capitaine Hall. En même temps il insista sur la nécessité de mettre en mer pendant les hautes marées, parce que la saison étoit déjà avancée, et qu'il désiroit de pouvoir hiverner sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le pilote assura qu'on ne couroit pas le moindre risque à sortir. Alors le capitaine Hall enjoignit à l'équipage d'obéir aux ordres de M. Loftsoff, et déclara qu'il ne vouloit avoir aucun commandement pour faire sortir le vaisseau, mais qu'en cas de besoin, il donneroit tous les secours qui dépendroient de lui.

A huit heures, la mer étant pleine, et le

1789. Sept. jusant commençant, on donna des hausières à six chaloupes ou canots, et on leva l'ancre. Le vent avoit entièrement calmé ; mais la houle étoit toujours très-forte. Les canots touèrent le vaisseau dans la passe, en lui faisant présenter la proue à la lame. Mais lorsque le premier canot, qui étoit le plus grand, et avoit, je crois, seize avirons, se trouva au milieu des brisans, il fut presque rempli d'eau, et les hommes qui le conduisoient lâchèrent leur hausière [1]. Le vaisseau tangua excessivement. L'esquif qui étoit le long de bord, se trouvant engagé dans les chaînes de l'avant, eut toute sa proue sous l'eau, et deux hommes qui étoient dedans, furent emportés par la lame. Soudain tous les canots de touage abandonnèrent leur hausière pour porter du secours aux hommes qui venoient d'être emportés, mais ils n'en purent sauver qu'un.

Le vaisseau abandonné à la merci des flots, fut jeté à la côte et y resta immobile. A neuf heures un quart, il se leva une petite brise de

[1] Ce canot traversa la barre, et gagna le vaisseau qui étoit mouillé au large, parce qu'il lui fut impossible de repasser sur les brisans. Il s'en retourna avec la marée.

sud-ouest. On coupa les mâts pour alléger et dégager le vaisseau, mais ce fut en vain. La marée descendoit, et bientôt il resta à sec. 1789. Sept.

Il n'y avoit pas de temps à perdre. On prit dans le vaisseau naufragé tout ce qu'il fut possible d'en ôter; et on résolut de se rendre au Kamtchatka avec un seul vaisseau, pour en construire un autre petit, pendant l'hiver, avec les débris de celui qui venoit de se perdre. N'ayant pas le temps de le démolir, on prit le parti d'y mettre le feu, car c'étoit le moyen le plus prompt d'en retirer le fer. Cela fut exécuté le 9 septembre.

Le jour du naufrage, le vent de sud-ouest souffla le matin avec peu de force; mais le ressac frappoit la côte avec tant de violence, que l'eau rejaillissoit jusque près de l'église d'Okhotsk. Le vent fraîchit l'après-dînée; et à minuit le temps étoit parfaitement calme.

Le naufrage de la *Dobroya-Namerenia* avoit été prédit par les superstitieux habitans d'Okhotsk; et ils fondoient cette prédiction sur ce qu'au printemps, on avoit vu une volée considérable de corneilles qui combattoit dans les airs, et fesoit un bruit épouvantable. L'un de ces oiseaux fut tué par les autres, et tomba

1789. Sept. sur le pont de la *Dobroya-Namerenia*, qui étoit alors en construction. Les autres corneilles fondirent à l'instant sur le vaisseau, dévorèrent celle qui y étoit tombée, et n'en laissèrent d'autres vestiges que les plumes. Cet événement singulier, dont nos officiers, nos charpentiers, nos matelots, et tous les habitans d'Okhotsk furent témoins, arriva dans le temps que j'étois à Yakoutsk.

J'ai cru devoir faire, dans le plus grand détail, le récit de la perte de la *Dobroya-Namerenia*. J'ajouterai seulement qu'au milieu de ce désastre, on fut heureux que le vaisseau n'eût pas atteint les brisans ; car s'il se fût trouvé là, il auroit été inévitablement fracassé, et il ne se seroit pas sauvé une seule des personnes qui étoient à bord. Le capitaine Zaritscheff étoit à bord de la *Slava-Rossia*, mouillée à cinq milles au large, et n'avoit pas un seul canot.

La matinée du 10 auroit été extrêmement favorable pour faire sortir le vaisseau de la baie. Le vent de nord souffla jusqu'à onze heures, et tourna ensuite au sud-ouest. Je fus envoyé, avec la grande chaloupe, à bord de la *Slava-Rossia*, pour y conduire une partie des munitions, une ancre et un câble.

Le capitaine Zaritscheff me témoigna combien il regrettoit de n'avoir pas été à terre, pour s'opposer à ce qu'on fît sortir la *Dobroya-Namerenia*, par un temps aussi défavorable. Il me dit aussi qu'il étoit très-fâché qu'on eût brûlé ce vaisseau; mais qu'il rendoit grâce au ciel de ce que le seul homme qui eut péri dans ce désastre, n'avoit ni femme, ni enfans, ni parens connus. Le corps de ce malheureux fut trouvé flottant à peu de distance de la *Slava-Rossia*, et cet aspect porta un sentiment de tristesse dans l'ame de tous ceux qui étoient à bord. 1789. Sept.

Le soir, je profitai de la marée pour retourner à Okhotsk. Le lendemain matin, le capitaine-lieutenant Bering se rendit à bord, et le capitaine-lieutenant Zaritscheff vint à terre.

Le 14 septembre, nous reçûmes un courrier de Pétersbourg, qui nous apprit que la guerre étoit déclarée entre la Russie et la Suède. Dans les dépêches adressées au capitaine Billings, on lui recommandoit la plus grande économie, et on lui enjoignoit même de retourner immédiatement à Pétersbourg, si nous n'étions pas déjà partis d'Okhotsk, ou du moins prêts à faire voile. Ces ordres avoient

1789. Sept. pour motifs, le premier, la rareté de l'argent, qui étoit devenue extrême en Russie, et le second, le besoin d'officiers de marine et de matelots.

Vers le soir, la brise de sud-ouest souffla avec force, et toute communication fut interrompue entre le vaisseau et le port.

Le 15, la brise du sud-est fut carabinée. Nous observâmes plusieurs fois, de terre, que le vaisseau chassoit sur ses ancres, et nous vîmes que ses mâts de hune étoient abattus. Comme le vent continuoit à souffler avec la même violence, nous allumâmes plusieurs feux sur le rivage. La *Slava-Rossia* avoit un fanal au haut d'un de ses mâts.

Le 16, la brise étoit aussi impétueuse que la veille. Nous vîmes, avec nos lunettes de longue vue, que le vaisseau avoit trois ancres en avant. Malgré cela, il chassoit souvent; et nous tremblions de le voir à tout instant jeté à la côte. Il y avoit peu de monde à bord et point de canot. La nuit fut tempétueuse; il plut beaucoup. Nous eûmes soin d'entretenir encore des feux sur la plage.

Le 17, nos craintes augmentèrent avec le vent. Nous ne nous aperçûmes pas que le vaisseau chassât encore sur ses ancres; mais les

brumes le dérobèrent souvent à nos regards [1]. Enfin, vers le soir, à notre très-grande joie, le vent calma. Le 18, de grand matin, nous envoyâmes à bord tous les gens qui y étoient nécessaires, ainsi que divers effets provenans de la *Dobroya-Namerenia*. Nous employâmes tous les canots que nous avions. 1789. Sept.

Le vaisseau avoit chassé sur ses ancres plus d'un mille au nord-ouest, et se trouvoit par trois brasses et demi d'eau. Quarante brasses plus loin, il auroit été sur les hauts-fonds.

Dans la matinée du 19 septembre, la terre fut couverte de quatre pouces de neige. Le capitaine Billings et tous ceux qui devoient s'embarquer dans la *Slava-Rossia*, se rendirent à bord. Vers midi nous levâmes l'ancre, et nous fîmes voile avec une légère brise de sud-ouest, en gouvernant au sud-est.

Le 22, nous vîmes au sud-ouest, et à environ quarante milles de distance, une île environnée de rochers détachés. Nous jetâmes la sonde, et nous ne trouvâmes que douze

[1] Nous fûmes obligés de laisser à Okhotsk plusieurs de nos compagnons, et beaucoup d'effets. Ils eurent ordre de s'embarquer, au printemps suivant, dans le vaisseau de transport, et de venir nous joindre au Kamtchatka.

1789. Sept. brasses d'eau. La petite île que nous aperçûmes n'étoit marquée sur aucune carte : nous lui donnâmes le nom d'*Ile de Jonas*.

Le 28, nous dépassâmes la montagne d'Alaid, montagne très-remarquable qui s'élève du sein de la mer, et se termine en cône. Quelques-unes des personnes qui étoient à bord, prétendirent l'avoir vue autrefois, par un temps très-clair, de trois cent cinquante verstes de distance. Cette montagne est située à vingt milles au sud de la pointe du Kamtchatka. Le même jour nous passâmes entre la seconde et Octobr. la troisième des îles Kouriles ; et le 1er octobre nous arrivâmes dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dans cette courte navigation, il ne nous arriva rien de très-intéressant. Nous eûmes un temps orageux, et une lame courte qui fatiguoit beaucoup le vaisseau, jusqu'au moment où nous entrâmes dans l'Océan pacifique. Là, nous éprouvâmes une différence de climat étonnante ; l'air y étoit très-doux. Au Kamtchatka, la température étoit également agréable. Les jardins des Kosaques étoient remplis de choux et d'autres plantes potagères. Les environs du port offrent les plus beaux points de vue, et

forment le plus beau paysage, qui aient jamais frappé mes regards. Les habitans nous parurent jouir d'une brillante santé, et vivre dans l'abondance et le contentement. En un mot, tout étoit là absolument l'opposé de ce que nous avions vu et senti sur les bords de la Kovima. 1789. Octobr.

Nous déchargeâmes et dégréâmes notre vaisseau; nous construisîmes des baraques pour l'équipage, et nous logeâmes dans les maisons de la ville. Nous étions trois ou quatre officiers dans chaque chambre, encore ces chambres étoient-elles très-petites; mais avant le commencement de l'hiver, nous construisîmes de nouveaux logemens, et dès-lors nous fûmes fort à notre aise, sans gêner les habitans, avec qui nous vivions en très-bonne intelligence. Le poisson et le gibier abondent au Kamtchatka. Nous y avions des choux, des pommes de terre, des carottes, des navets, autant que nous en voulions, ainsi que d'autres racines et d'autres herbages, qui croissent sans culture et sont excellens. L'on y cueille plusieurs espèces de baies, en assez grande quantité, pour que les habitans en fassent une boisson qui est très-agréable. Pour nous, nous fîmes, en outre, de la bière avec du

1789. Octobr. spruce [1], et nous avions une grande provision de bonne eau-de-vie de France.

Nous reçûmes la visite de Virochagin, prêtre de Paratounka. Il étoit accompagné de sa famille. J'avoue que j'eus un très-grand plaisir à voir des personnes avec qui s'étoient liés d'amitié plusieurs de mes compatriotes qui accompagnèrent le capitaine Cook dans son dernier voyage autour du monde. Rien de plus touchant que l'air de sensibilité, d'attachement et de vénération, qui animoit la physionomie de ces bons Kamtchadales, toutes les fois que nous citions les noms de King, de Bligh, de Philips, de Webber et de quelques autres Anglais; noms qui, dans le Kamtchatka, parviendront à la postérité dans une chanson, qui y a été composée en leur honneur, et dont le refrain est sur un air très-connu en Angleterre [2]. Cette chanson est souvent et très-bien chantée, sur-tout chez Virochagin à Paratounka, dans la famille de qui elle a été faite.

Virochagin et les siens témoignèrent beaucoup de regrets de la mort du capitaine *Clerke*. On a gravé sur une plaque de cuivre l'épi-

[1] Espèce de sapin.

[2] God save the king.

taphe

taphe qui avoit été mise sur la planche qui couvre la tombe de ce navigateur [1]; et on a attaché cette plaque à l'arbre sous lequel est la tombe. On lit de plus au bas de la plaque : « — Erigé, en 1787, par LA PÉROUSE [2], » commandant de l'expédition de France ». 1789. Octob.

Non loin du tombeau du capitaine Clerke est une croix de bois, déjà usée par le temps, laquelle indique la place où est enterré le naturaliste, *de Lisle de la Croyère*, mort dans l'expédition du commodore Bering [3].

Pendant notre séjour à St-Pierre et Saint-Paul, nous fîmes de fréquentes excursions, et nous rendîmes souvent visite aux habitans voisins. Ils nous accueillirent toujours amicalement, s'empressant de nous témoigner leur bienveillance et leur joie par des chansons et par des danses. Je rendrai compte de ces

[1] *Voyez* la Planche IV.

[2] Eh ! quand aurons-nous la triste consolation d'apprendre que quelque navigateur a élevé un monument sur la tombe de ce célèbre et infortuné La Pérouse? Ne pourra-t-on donc pas découvrir le lieu qui recèle ses manes? ne saura-t-on jamais s'il est mort de la main des sauvages à qui il alloit porter des bienfaits, ou s'il a été englouti par l'élément terrible qui fut tant de fois le théâtre de sa gloire? (*Note du Traduoteur.*)

[3] En 1727.

1789. Novem. amusemens, lorsque je décrirai les mœurs, les coutumes des Kamtchadales, ainsi que la nature de leur pays.

Le beau temps dura jusqu'au 16 novembre, jour où il tomba de la neige, et qui parut être le commencement de l'hiver. Le thermomètre de Réaumur descendit de deux, trois et quatre degrés au-dessous du point de la congélation.

Cependant il étoit nécessaire de chercher l'endroit le plus commode où nous pussions construire un vaisseau, pour accompagner la *Slava-Rossia*. La seule espèce d'arbre qu'on trouve dans les environs de la baie d'Avatcha, est le bouleau. Mais sur les bords de la rivière de Kamtchatka, il y a de vastes forêts de sapins, de pins communs et de mélèzes. Le capitaine Billings résolut d'aller visiter ces forêts avec le capitaine Hall, et d'établir un chantier dans la basse ville pour y bâtir un cutter.

Les capitaines Billings et Hall, M. Bakoff et M. Robeck partirent pour leur excursion dans le haut du Kamtchatka le 24 novembre. Le capitaine Zaritscheff resta chargé du commandement. Le docteur Merck, M. Varonin [1], un empailleur d'oiseaux et quelques

[1] Le dessinateur.

autres personnes, se mirent en route le 4 décembre, pour aller visiter des sources chaudes, et recueillir des objets d'histoire naturelle. Vers les fêtes de Noël, le major Schmaleff, commandant du district du Kamtchatka, vint nous joindre ; et sa présence accrut la bonne intelligence et la joie, qui régnoient dans notre société. 1789. Décem.

On envoya une partie de nos gens à Bolchoïretsk et à Virchnoï [1], pour que les habitans de Saint-Pierre et Saint-Paul ne fussent pas gênés par un trop grand nombre d'hôtes. On fit, en même temps, passer dans la basse ville divers objets nécessaires à la construction du vaisseau, pour lequel on préparoit déjà les bois.

Nous passâmes un hiver très-agréable. Nous allâmes souvent à Bolchoïretsk, et dans les autres endroits voisins. Nous avions tous les plaisirs que peut offrir le Kamtchatka, et nous jouissions d'une santé parfaite. Le froid n'étoit ordinairement que de cinq à huit degrés. Le thermomètre ne descendit jamais au-dessous de dix-huit degrés, et il n'y resta même que quelques heures. Il tomba beaucoup de neige.

[1] La haute ville.

CHAPITRE XII.

VAISSEAU SUÉDOIS ENVOYÉ AU KAMTCHATKA POUR DÉTRUIRE LE COMMERCE RUSSE. — DÉPART DE LA BAIE D'AVATCHA. — ILE D'AMTCHITKA — AMLI. — OUNALASCHKA. —MŒURS, COUTUMES DES HABITANS DE CES CONTRÉES. — TYRANNIE QUE LES CHASSEURS RUSSES EXERCENT SUR CES INSULAIRES.

1790. Mars. Dès le commencement du mois de mars 1790, le capitaine Billings nous rassembla tous dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour nous faire part des dépêches qu'il venoit de recevoir de Pétersbourg. Ces dépêches confirmoient la nouvelle de la guerre entre la Suède et la Russie, et annonçoient que le *Mercure*, corvette suédoise, montée de seize canons, et commandée par un M. Coxe, étoit envoyée dans les mers du Kamtchatka et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, pour détruire le commerce de pelleteries qu'y fe-

soient les Russes. Il nous étoit enjoint d'empêcher l'exécution de ce projet. 1790. Avril.

Vers la fin d'avril, il n'y eut plus de glaces dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul. Mais les montagnes voisines étoient encore couvertes de neige, excepté les endroits les plus exposés au soleil, endroits où la végétation commençoit.

Le premier mai, tout l'équipage de la *Slava-Rossia* se rendit à bord, et ce vaisseau fut toué dans la baie d'Avatcha. Le temps étoit beau et calme. Nous cueillîmes un peu d'ail sauvage [1], et nous remarquâmes que l'aubépine et le bouleau commençoient à bourgeonner. Mai.

Nous avions en batterie seize canons de bronze de trois livres de balle. Le 2 mai nous embarquâmes la poudre. — Nous observâmes que, pendant la pleine lune et à chaque changement de quartier, la mer étoit haute dans le fond de la baie, à quatre heures quarante-trois minutes. Les plus hautes marées montoient de six pieds.

Les calmes et les vents contraires nous retinrent dans la baie jusqu'au 9 mai. Une brise

[1] Dans la langue du Kamtchatka, l'ail sauvage s'appelle *tcheromtcha*.

1790. Mai. légère de nord-nord-ouest s'étant levée ce jour-là, nous mîmes à la voile à quatre heures du matin, pour sortir de la baie, dirigeant notre route au sud-sud-est, et suivant autant que nous pûmes le milieu du chenal.

A huit heures du matin, nous étions déjà à deux lieues du fanal du Kamtchatka, lequel se trouvoit alors à quinze degrés au nord-ouest de notre vaisseau. Nous déterminâmes notre position géographique. Elle étoit à cinquante-deux degrés quarante-neuf minutes de latitude nord, et à cent cinquante-huit degrés quarante-sept minutes à l'est du méridien de Greenwich. Nous prîmes de là notre point de départ, et à midi nous nous trouvâmes à cinquante-deux degrés quarante-six minutes quatre secondes de latitude, et à cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude.

A sept heures et demie du soir, le volcan d'Avatcha nous restoit à trente-cinq degrés au nord-ouest, et le fanal à soixante-dix-huit degrés dans la même direction. Bientôt nous perdîmes la terre de vue. Le temps étoit gris et froid. A minuit le thermomètre marquoit un degré au-dessus de la glace. Le vent soufloit du sud, mais avec peu de force; la lame

venoit du sud-ouest et s'élevoit à une très-grande hauteur. 1790. Mai.

Le 10, nous eûmes une légère brise de sud-ouest. La mer étoit très-agitée et le temps brumeux. Nous gouvernâmes au sud-est. Le 11, à midi, nous prîmes hauteur [1]. — Dans le cours de la journée, nous vîmes plusieurs volées de canards, et une très-grande quantité de mouettes, d'éperviers, de perroquets de mer, et quelques phoques. Nous aperçûmes une planche, qui sembloit avoir fait partie du bordage d'un vaisseau. L'après-midi le temps fut très-brumeux et très-froid.

Le 12, le vent souffla du sud, et la brume continua. Nous vîmes des baleines, des veaux marins, et des oiseaux pareils à ceux que nous avions vus la veille [2].

Dans la matinée du 13, le capitaine Billings assembla tous les officiers, et leur communiqua ses instructions. Il leur dit en même temps que son intention étoit de visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte nord-ouest de l'Amérique ; parce que l'Archipel des Aléoutes étoit placé sur les cartes, avec tant

[1] Latit. 51° 18′ 6″ nord. — Longit. 161° 58′ est.

[2] A midi nous estimâmes la latitude à 51° 5′ nord, et la longitude à 163° 50′ est.

1790. Mai. d'inexactitude, qu'il croyoit trop dangereux de naviguer dans ces parages, avec un seul vaisseau, dans la saison des brouillards.

La brise du sud fraîchit. Nous dirigeâmes notre route à l'est-nord-est. A midi, nous déterminâmes, par estimation, la latitude et la longitude du lieu où nous nous trouvions [1]. Vers le soir, le vent devint très-variable, et les brumes couvrirent de nouveau l'horizon. — Le 14 et le 15, le vent souffla de l'est, nous eûmes de fréquens intervalles de calme. — Le 16, le vent redevint variable, et les brouillards furent extrêmement épais et humides. A midi, nous vîmes des volées de canards et de petits oiseaux qui alloient vers l'est. Nous vîmes aussi flotter du goêmon [2]. L'après-midi le vent souffla assez fort du sud et du sud-ouest. Nous gouvernâmes à l'est-quart-de-nord. Nous vîmes plusieurs volées d'oiseaux de terre.

Le 17, nous eûmes des vents variables et de la pluie. A midi, nous prîmes hauteur [3]. — A quatre heures après-midi le vent passa

[1] Latit. 51° 5′ nord. — Longit. 166° 30′ est.

[2] Latit. estimée 50° 40′ nord. — Longit. 169° 5′ est.

[3] Latit. 51° 11′ 7″ nord. — Longit. estimée 170° 25′ est.

au nord-nord-ouest, et l'air fut chargé de nuages qui couroient avec rapidité [1]. 1790. Mai.

Le 18, à midi, nous observâmes la hauteur du soleil. Nous vîmes ce jour-là une grande quantité de goêmon, et beaucoup d'oiseaux et de marsouins. A quatre heures [2] cinquante minutes cinquante-cinq secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [3].

Le 19, le vent souffla, avec assez de force, du nord-quart-d'ouest. Nous gouvernâmes au nord-quart-est. Le temps étoit nébuleux, et l'horizon chargé de brouillards. — A midi, nous prîmes hauteur [4]. L'après-midi, le vent souffla par rafales, et il tomba de la pluie.

Le capitaine Billings avoit pour coutume de faire diminuer de voile toutes les nuits, et quelquefois de mettre en panne. Le 20, à midi, nous prîmes hauteur [5]. Ce jour-là,

[1] A 4^h 16′ 15″. — Latit. 51° 12′ 4″. — Longitude, d'après une montre marine, 171° 18′ est.

[2] Latit. 50° 49′ 23″.

[3] Latit. 50° 49′ 20″. — Longit. 173° 14′. — Variation de la boussole, 13° 10′ à l'est.

[4] Latit. 50° 44′.

[5] Latit. 50° 27′ 52″ nord. — Longit. estimée 175° 40′.

1790. Mai. ainsi que le 21, le vent souffla avec peu de force, et alternativement du nord et de l'est; le temps fut sombre et humide; le thermomètre marquoit trois degrés au-dessus de la glace, et nous eûmes une petite houle du nord-est.

Le 22, le vent d'est-nord-est fut très-fort. Nous gouvernâmes toute la journée au nord. Pendant le jour, le temps fut humide et brumeux : la nuit, le vent souffla par revolins, et, à différentes reprises, il tomba de la neige.

Le 23, le vent passa au nord-nord-ouest, et fraîchit. La lame étoit très-forte : nous gouvernâmes au nord-est. A midi, nous rencontrâmes beaucoup de goêmon flottant, et nous vîmes plusieurs oiseaux de terre voler vers le nord. Nous observâmes la hauteur du soleil [1].

A huit heures du soir, nous vîmes la terre au nord et au nord-est ; ce qui, joint aux approches de la nuit, fut cause que nous prîmes tous les ris à nos perroquets, et nous carguâmes toutes nos petites voiles. Le vent

[1] Latit. 51° 6′ 43″ nord.

A 3^{h} 41′ 15″, la latitude étoit de 51° 18′, et la longitude, d'après la montre marine, de 177° 57′ 45″ est.

tourna à l'ouest quart-de-sud. Jusqu'à la pointe du jour, nous tînmes le cap au sud-quart-d'est. 1790. Mai.

Le 24, nous recommençâmes à gouverner au nord-est. A trois heures et demie du matin, nous vîmes une haute terre : nous nous avançâmes en rangeant la côte sud ; c'étoit l'île d'Amtchitka. A midi, l'extrémité orientale de cette île nous restoit au nord vingt degrés est, à la distance d'environ douze milles. Du coté de l'ouest, l'île d'Amtchitka commence par une pointe fort basse, s'élevant graduellement, et joignant une petite chaîne de montagnes qui s'inclinent vers le sud, à quarante-neuf degrés, et s'étendent à 25 milles à l'est. Là, elles forment un promontoire, dont la direction est soixante-quatre degrés nord, et se prolonge de 14 milles. A l'est et à l'ouest de cette île, on voit plusieurs îlots de rochers.

Les montagnes de l'île d'Amtchitka étoient couvertes de neige, et on n'y voyoit pas un seul arbre [1]. Nous eûmes plusieurs grains, et un coup de vent de sud-ouest très-violent. La houle étoit très-forte, et la lame se brisoit avec impétuosité sur des ressifs qui étoient

[1] Latit. 51° 18′ nord. — Longit. 179° 25′ est.

1790. Mai. près de la côte. Nous gouvernions à l'est.

Le 25, nous eûmes un épais brouillard. Le vent ne fut pas d'abord très-fort; mais bientôt il fraîchit, soufflant tantôt du sud-ouest, tantôt du sud-sud-est. Nous dirigeâmes notre route à l'est et à l'est-nord-est. A midi, nous ne pûmes pas prendre hauteur; mais nous estimâmes la latitude où nous nous trouvions [1]. Le soir, nous diminuâmes de voiles.

Dans la journée du 26, le vent d'est souffla bon frais. Il varia de l'est au nord-est; puis au nord et au nord-ouest-quart-d'ouest. Il fraîchit encore et amena de la pluie : les vagues s'élevoient extrêmement haut. A huit heures du soir, les grains fréquens nous obligèrent de courir sous nos basses voiles. — Nous distinguâmes la terre à travers les brouillards. Le côté de l'ouest du cap que nous apercevions, nous restoit à quatorze degrés au nord, à la distance d'environ quatre lieues; et le côté de l'est précisément au nord. Nous jugeâmes que cette terre étoit l'île d'Adak : mais de peur de nous engager parmi des îles qui étoient fort mal indiquées sur nos cartes, nous jugeâmes à propos d'amener nos voiles, à l'exception de la grand'voile, de la mi-

[1] Latit. 50° 46' nord.

saine et du grand hunier, et nous portâmes le cap à l'ouest, pendant la durée de la nuit. 1790. Mai.

Le 27, à quatre heures du matin, nous revirâmes de bord, et cinglâmes au nord-est-quart-d'est, sans porter plus de voiles que la nuit. Le vent souffloit toujours du nord-ouest-quart-d'ouest. — A midi, nous prîmes hauteur [1]. A trois heures après midi, nous découvrîmes la terre. C'étoient deux montagnes couvertes de neige, qui nous restoient au nord [2], à quarante-quatre degrés, et à la distance d'environ trente-six milles. A trois heures cinquante-neuf minutes cinquante secondes après midi, nous déterminâmes notre position. En même temps, nous vîmes une autre terre, c'est-à-dire une très-haute montagne, à trente-huit degrés nord-ouest, et à environ trente milles de distance. Cette terre nous fut bientôt cachée par les brouillards; et comme la nuit s'avançoit, nous diminuâmes de voiles.

Le 28, il venta grand frais de l'ouest-sud-ouest. Nous gouvernâmes au nord-est. La

[1] Latit. 51° 57′ nord. — Longit. 184° 55′ est.

[2] Latit. 51° 18′ 52″ nord. — Longitude, d'après la montre marine, 184° 35′ 30″ est.

1790. Mai. houle étoit très-forte et le temps nébuleux. A dix heures du matin, nous vîmes une terre que nous crûmes être l'île d'Amli ; et, pour en mieux juger, nous mîmes le cap droit au nord. A midi, la pointe occidentale d'une petite baie nous restoit à vingt un degrés nord-ouest, et la pointe orientale, à quinze degrés nord-ouest, à la distance de huit milles. Nous prîmes hauteur [1].

L'île d'Amli, depuis son extrémité occidentale, s'étend en s'inclinant à quarante-quatre milles au sud, quatre-vingt-huit degrés est. — A quatre heures dix minutes vingt-cinq secondes après midi, nous déterminâmes la position géographique de cette île [2].

Le 29, à midi, nous prîmes la hauteur du soleil [3]. La brise de sud-ouest étoit assez forte. Nous cinglâmes au nord-est.

Le 3, nous eûmes, dans la matinée, de petits vents variables. A midi, nous observâ-

[1] Latit. 51° 55′ 23″ nord. — Longit. estimée 187° 36′ est.

[2] Latit. 51° 55′ 9″ nord. — Longit., d'après la montre marine, 187° 12′ est — Variation de deux boussoles, dont le méridien est 17° 7′ à l'est.

[3] Latit. 52° 23′ 53″ nord. — Longitude corrigée, 190° 14′ est.

mes la hauteur du soleil [1].—L'après-midi, le vent souffla légérement du nord-ouest. Nous fîmes route au nord-est. — A cinq heures vingt-quatre minutes vingt-cinq secondes, nous déterminâmes notre position géographique [2]. — Nous vîmes pendant toute la nuit une terre au nord, et nous tînmes le cap à l'ouest-sud-ouest.— Le 31, à la pointe du jour, nous gouvernâmes de nouveau au nord-est. — Vers midi, il plut. — Le soir, à huit heures vingt-trois minutes vingt secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [3]. 1790. Mai.

Le 1er juin, à quatre heures trente minutes du matin, nous découvrîmes au nord-est l'île d'Ounalaschka. — A huit heures cinq minutes 45 secondes, nous observâmes notre position géographique [4]. Le vent souffloit du nord-nord-ouest ; mais il étoit très-foible, et bientôt il calma tout-à-fait. — A quatre heures après-midi, la brise de nord-nord-ouest Juin.

[1] Latit. 52° 34′ 5″ nord. — Longitude corrigée, 191° 2′ est.

[2] Latit. 52° 37′ 7″ nord. — Longit., d'après la montre marine, 191° 2′.

[3] Latit. 52° 40′ 5″ nord. — Longit. 191° 40′ est.

[4] Latit. 52° 51′ 17″ nord. — Longit. 192° 41′ 15″ est.

1790. Juin. se leva de nouveau, et souffla bon frais. — A six heures vingt-six minutes vingt-cinq secondes, nous déterminâmes notre position [1].

Le 2, nous eûmes alternativement un peu de vent et du calme. Nous étions bien à la vue d'Ounalaschka. Cette île paroît très-haute dans toute son étendue : ses côtes sont garnies de promontoires très avancés ; et dans l'intérieur s'élève une chaîne de montagnes.

Dans la matinée du 3 juin, beaucoup d'insulaires d'Ounalaschka vinrent, dans leurs canots, autour du vaisseau. Nous masquâmes le grand hunier, et nous les prîmes à bord. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [2]. — A quatre heures après-midi, un chasseur russe, de la compagnie de Tchirepanoff [3], vint à bord, dans un baïdar, conduit par huit pagayeurs aléoutes. Il venoit de parcourir la côte, pour ramasser du bois de chauffage, et il étoit accompagné par un

[1] Latit. 52° 59′ nord. — Longit., d'après la montre marine, 193° 2′ 15″ est.

[2] Latit. 53° 45′ 4″ nord.

[3] Deux compagnies russes envoient à la chasse des pelleteries dans ces îles, et y font le commerce. L'une est établie au Kamtchatka, l'autre à l'embouchure de la Kovima. (*Note du Traducteur.*)

grand

grand nombre d'Aléoutes, dont quelques-uns nous apportèrent une grande quantité de plies. Ils nous conduisirent dans une baie que les Russes nomment *Bobrovoï-Gouba* [1]. Nous y mouillâmes à huit heures du soir, vis-à-vis des huttes des insulaires. Après avoir envoyé un canot en avant, avec un officier pour sonder la baie, nous nous approchâmes jusqu'à quarante brasses du rivage. 1790. Juin.

Le capitaine Billings descendit à terre, et y fit transporter sa tente et ses instrumens astronomiques. Le capitaine Zaritscheff fut chargé d'aller, avec quelques autres personnes, faire le relèvement de la côte. Mon emploi fut de prendre tous les renseignemens que je pourrois me procurer sur les mœurs et les usages des habitans. Ces habitans, ainsi que ceux d'Oumnak, se désignent sous le nom de *Cowghalingens*, et ils appellent leur village *Sidankin*. Sidankin est situé dans la petite île de Sithanak, qui a sept milles de long, s'étend du nord-est au sud-ouest, et n'est séparée d'Ounalaschka que par un canal de quelques brasses : il paroît même que cette île est l'extrémité sud-ouest de l'autre, dont une partie reste sous la mer. Sithanak est,

[1] La baie des Loutres.

1790. Juin.

dans son étendue, couverte de montagnes stériles, peu élevées et composées de pierres dures, vitrifiables, et, en très-grande partie, bleuâtres : il y en a aussi de noires. Derrière le village de Sidankin, on voit un assez grand lac, qui probablement est formé par la fonte des neiges, et qui a un goulet communiquant avec la mer. Nous prîmes dans ce lac une provision d'eau qui n'étoit pas très-bonne.

Le village de Sidankin est habité par cinq ou six familles. Les habitans d'Alaksa et de toutes les îles adjacentes se nomment les *Kagataya-Koung'ns* [1], et ceux *d'Ouné-Agoun* [2] s'appellent *Akohgoun*.

Les indigènes de Sithanak et d'Ounalaschka sont d'une taille médiocre [3]. Leur teint est brun, mais annonce la santé. Ils ont le visage rond, le nez petit, les yeux noirs. Leurs cheveux, également noirs, sont gros et très-forts. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. En général, ils se percent la lèvre inférieure, ainsi que le

[1] Ce mot signifie les *hommes de l'Orient*.

[2] Les Russes appellent cette île *Tchèttiere - Soposchnoï*.

[3] *Voyez* la Planche V.

cartilage qui sépare les narines, et y portent, comme ornement, de petits os façonnés, ou de la verroterie. 1790. Juin.

Les femmes ont sur le menton cinq lignes tatouées, qui partent du centre de la lèvre inférieure, et s'écartent, en descendant, de manière qu'elles couvrent le menton tout entier. Elles tatouent également leurs bras et leurs joues. Ces femmes sont extrêmement propres. Elles ne sont pas précisément jolies; mais elles ont les formes bien arrondies, et elles sont très-douces. Les hommes paroissent agiles, et conduisent leurs petits baïdars avec beaucoup d'adresse.

Ces insulaires étoient autrefois vêtus de peaux de loutre de mer; mais ils ont cessé de porter ces fourrures précieuses, depuis que les Russes ont des rapports avec eux. A présent ils s'habillent comme ils peuvent. Les femmes sont enveloppées d'une robe de peau d'ours de mer, ou de quelqu'autre amphibie commun, dont elles mettent le poil en dehors. Cette robe est faite comme une camisole de roulier, excepté qu'elle n'est pas fendue sur la poitrine, et qu'elle a un collet relevé et très-roide d'environ trois pouces de large. Ce collet est orné de petits grains de

1790. Juin. verroterie, qui y sont cousus avec beaucoup de goût. De petites bandes de cuir, cousues sur toutes les coutures de ce vêtement, pendent d'une vingtaine de pouces, et sont garnies de grains de verroterie et de becs de perroquet de mer. Deux autres bandes de cuir, larges de trois ou quatre pouces, descendant l'une devant l'autre derrière, depuis le haut du collet jusqu'au bas de la robe, sont artistement ornées d'un bout à l'autre de grains de verroterie de différentes couleurs, et terminées par des glands.

Les femmes portent autour du poignet des bracelets d'un demi-pouce de large, faits avec de la peau de veau marin noir, et elles ont un semblable ornement au bas de la jambe, car elles vont pieds nus. Elles n'ont d'autre vêtement que la robe que je viens de décrire ; mais elles portent des bagues, des boucles d'oreille, et, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, de la verroterie et des os à la cloison du nez et à la lèvre inférieure. Leurs joues, leur menton, leurs bras sont élégamment tatoués. Quand elles vont sur le rivage, qui est hérissé de rochers pointus, elles ont des bottes grossièrement faites avec le gosier du lion de mer, et ayant des semelles de peau de veau

marin, fort épaisse, et garnies en dedans avec de l'herbe sèche. 1790. Juin.

Les hommes de Sithanak portent une camisole de peau d'oiseau, dont ils mettent les plumes, tantôt en dehors, tantôt en dedans. Le dedans de cette peau est teint en rouge, et garni de bandes de cuir qui pendent très-bas. Les coutures sont couvertes de bandes de cuir, très-artistement brodées avec du poil de daim blanc, du poil de chèvre, et des nerfs d'animaux marins, teints de différentes couleurs. Ils ont des pantalons étroits, faits avec de la peau blanche, et ils sont chaussés avec des bottes pareilles à celles dont je viens de parler, et que portent quelquefois les femmes.

Les hommes ont les cheveux courts. Les femmes coupent les leurs sur le front, peignent les autres en arrière, et les nouent fort haut sur le derrière de la tête.

Dans les temps humides, ou lorsqu'ils vont à la mer, ces insulaires mettent une camisole, qui a la même forme que celle que j'ai décrite, mais qui est faite avec des parties intérieures d'animaux marins, comme, par exemple, avec des vessies de plie, ou des peaux de langue de baleine. Cette camisole a un capuchon, et s'attache autour du cou et des poignets, de

1790. Juin. sorte que l'eau ne peut pas y pénétrer. Elle est presque transparente et fait un fort joli effet.

Une toque de bois sert de coiffure aux hommes, et cette toque est ornée de moustaches de lion de mer et de grains de verroterie, qui jouent avec grâce. Cela leur sert aussi à attacher le capuchon de leur camisole pour se garantir de la pluie.

L'habillement des femmes de Sithanak s'apelle un *tchoktakouk*, et celui des hommes un *yasch*. L'un et l'autre sexe aiment singulièrement les ornemens d'ambre, ainsi que des coquilles très-minces que des vers forment dans le bois, qui ont tout au plus deux lignes de long et sont creuses et pointues.

Les instrumens et les ustensiles des habitans de ces îles sont faits avec beaucoup d'intelligence, et travaillés avec la plus grande perfection. Les aiguilles dont ils se servent pour coudre et broder leurs vêtemens, sont d'os d'aile de mouette; au lieu de percer le gros bout de l'aiguille, ils y font tout autour une entaille très-délicate, et ils nouent le fil dans cette entaille, de manière qu'il suit facilement l'aiguille.

Ils font du fil de différentes grosseurs, avec

du nerf de veau marin. Ils en ont qui n'est pas plus gros qu'un cheveu, et d'autre qui est comme de la ficelle ; mais l'un et l'autre sont tressés et retors. 1790. Juin.

Ils ont des lances ou dards auxquels ils ajoutent une vessie de veau marin pour les empêcher d'aller au fond, lorsqu'ils s'en servent pour percer le poisson ou les amphibies. En tressant la corde qu'ils attachent à ces dards, ils y mêlent de petites plumes rouges et des poils de chèvre, qui la rendent extrêmement jolie.

Les cordons qui nouent le poignet et le collet de leurs robes, sont tressés de la même manière.

Les dards de ces insulaires sont faits suivant l'objet auquel ils les destinent. Ceux dont ils se servent pour les bêtes fauves, n'ont qu'une seule pointe barbelée ; ceux qu'ils emploient pour les oiseaux, ont trois petites pointes écartées, barbelées et faites d'un os léger ; et enfin ceux avec lesquels ils percent les veaux marins et les autres habitans des eaux, ont une pointe enchâssée dans une douille, dont elle se sépare pour peu que l'animal cherche à plonger. A cette pointe est attachée une corde d'une longueur considé-

1790. Juin. rable, qui tient en même-temps au fût du dard. Ce fût surnage, et sert à indiquer l'animal blessé, qui, bientôt fatigué par les efforts que lui fait faire ce même fût, devient une proie aisée. Cependant il ne faut ni moins d'adresse, ni moins de patience pour prendre ainsi les amphibies, que pour nôtre pêche à l'hameçon. Pour lancer leurs dards dans la mer, les indigènes se servent d'ais arrangés avec beaucoup d'intelligence ; de sorte que ces dards portent à une distance considérable et très-droite.

Les baïdars, ou canots d'Ounalaschka, sont infiniment supérieurs à ceux de toutes les autres îles de ces mers. Si une grande régularité dans les proportions et beaucoup de fini dans le travail, constituent la beauté d'un ouvrage en ce genre, on peut dire que ces canots sont très-beaux, et j'avoue qu'ils m'ont paru être de la plus grande perfection. J'en ai vu d'aussi transparens que du papier huilé, et à travers lesquels on distinguoit aisément toutes les parties de la membrure, et les insulaires qui y ramoient. Le vêtement léger de ces insulaires, leur bonnet peint et orné d'un panache, ainsi que leur agilité, formoient, avec les canots qu'ils conduisoient, un en-

semble très-pittoresque. Leur premier aspect me jeta dans un état d'étonnement et d'admiration qu'il m'est impossible de rendre. 1790. Juin.

La première fois que nous vîmes ces insulaires, nous étions encore à huit milles de la côte ; il faisoit peu de vent, mais la mer étoit très-houleuse ; quelques-uns de leurs canots accostèrent le vaisseau, et d'autres continuèrent à pagayer tout autour. En approchant de terre, nous trouvâmes un courant favorable, qui nous faisoit faire trois milles et demi par heure. La mer se brisoit avec violence sur les ressifs et contre les rochers. Les insulaires, voyant que nous étions étonnés de leur adresse et de leur agilité, voulurent encore mieux la déployer en passant au milieu des brisans. Là, les vagues les couvroient jusqu'à l'épaule, et ils conduisoient leurs baïdars entre deux eaux, jouant au milieu des ondes plutôt comme des animaux amphibies que comme des êtres humains. Ce spectacle me rappela un passage de Shakespear, qui dit :

Ils marchoient sur la mer, et bravoient sa fureur,
Opposant leur poitrine aux vagues soulevées.

Je vais expliquer, autant qu'il me sera pos-

1790. Juin. sible, comment sont construits les baïdars d'Ounalaschka. La quille a dix-huit pieds de long, et quatre pouces de large en haut, et tout au plus deux en bas, sur trois pouces de hauteur. Il y a de chaque côté une couple de levée d'environ un pouce un quart d'équarrissage, et de seize pieds de long. Ces couples vont jusque sur le devant de la proue, et portent sur une planche mince et aiguë; mais du côté de la poupe, elles sont d'environ seize pouces plus courtes, et portent sur une traverse qui les tient écartées d'à peu près un pied l'une de l'autre. Deux autres couples de la même longueur et d'un pouce d'équarrissage, sont placées six pouces plus bas que les premières. A ces couples sont attachées à six pouces de distance les unes des autres, des baguettes fort minces et rondes, qui forment les membres des côtés. Les baux ont à peu près les mêmes proportions que les couples de levée. Ils sont cintrés de manière que dans le milieu ils se trouvent de deux pouces plus haut que les bords du baïdar. Ces baux sont au nombre de treize. Le premier est placé à cinq pieds quatre pouces de la proue, et le dernier à sept pieds de la poupe. Entre les baux on met des cercles sur lesquels s'asseoient

les pagayeurs ; et ces cercles ont une rainure, dans laquelle ils font entrer une peau qu'ils attachent ensuite autour d'eux, et qui empêche l'eau de pénétrer dans le canot, lors même que la lame le couvre. La membrure est couverte d'une peau de lion de mer, proprement cousue et aussi bien étirée que celle qu'on voit sur des étuis. Ces embarcations sont si légères, que, même lorsqu'elles sortent de l'eau, on peut les porter aisément avec une main. 1790. Juin.

La proue du baïdar est deux fois plus large en haut qu'en bas. En bas elle est aiguë, et en haut aplatie, ressemblant à la gueule d'un poisson, et façonnée de manière à ne pouvoir pas facilement s'enfoncer. En outre, on attache sur le devant un bâton qui va du haut en bas, et qui empêche la proue de s'embarrasser dans le gouêmon.

Lorsque les Ounalaschkans naviguent avec leurs baïdars dans une mer peu agitée, ils font aisément, en pagayant, dix milles par heure ; et quand il vente bon frais, ils vont aussi vîte que la lame. Ils se servent de doubles pagayes de sept ou huit pieds de long, faites avec non moins de goût que tous leurs autres instrumens.

Les femmes d'Ounalaschka fabriquent,

1790. Juin. avec beaucoup d'art, des nattes et des corbeilles. De leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits ; et elles se servent de leurs corbeilles pour y mettre leur ouvrage, leurs outils et leurs petits meubles. Les bijoux et les ornemens précieux se serrent dans de petites boîtes qui sont en bois, et ont un couvercle à coulisse.

J'ai vu, dans toutes les huttes d'Ounalaschka, une corbeille contenant deux gros fragmens de quartz, un gros morceau de soufre natif, et un peu d'herbe ou de mousse sèche. C'est avec quoi les insulaires allument du feu. Ils sèment quelques petites plumes sur l'herbe ou la mousse sèche ; ils frottent les pierres avec le soufre natif, puis ils les battent l'une contre l'autre au-dessus de l'herbe. Les particules de soufre qui sont sur les pierres s'enflamment comme un éclair, et allument aussitôt l'herbe ou la mousse sur laquelle elles tombent.

Les Ounalaschkans n'ont d'autres instrumens de musique qu'un tambour, au son duquel dansent leurs femmes. Leurs jours de fêtes, qui ont lieu au printemps et en automne, se passent en danses et en festins. Durant les fêtes du printemps, ils portent

des masques artistement sculptés et bizarrement ornés. J'imagine que ces mascarades tiennent à la religion, et ont pour cause quelques rites que je ne pus jamais déterminer les Ounalaschkans à m'expliquer. Il est vrai que s'ils ne voulurent pas me donner des détails sur leur religion, ce fut, je crois, par rapport à notre ignorant et plus que barbare aumônier. Ce prêtre, apprenant que quelques-uns de nos officiers étoient entrés, en se promenant, dans une caverne où ils avoient vu plusieurs masques des Ounalaschkans, se rendit dans cette caverne, et brûla tous les masques qu'il y trouva. Non content de cela, il menaça les insulaires des plus grands châtimens, s'ils continuoient à adorer des idoles, et il en contraignit plusieurs à se laisser baptiser par lui, sans pouvoir leur apprendre autre chose, sinon qu'ils devoient désormais adorer la Trinité, invoquer saint Nicolas, ainsi qu'une croix qu'il pendoit à leur cou, et que, par ce moyen, ils obtiendroient tout ce qu'ils désiroient; ajoutant toujours qu'il falloit renoncer au diable et à ses œuvres, pour s'assurer une félicité éternelle [1].

1790. Juin.

[1] J'ai appelé ce pope plus que barbare : je vais rapporter un fait qui prouve qu'il l'étoit en effet. En se

1790. Juin. Il me parut que les insulaires regardoient leur baptême forcé comme une insulte. Ce qu'il y a de certain du moins, c'est qu'il ne leur plaisoit pas ; mais ils n'avoient pas le pouvoir de s'en venger.

Les Ounalaschkans n'ont point de cérémonie de mariage. Quand ils veulent une femme, ils l'achètent du père et de la mère; et ils en ont autant qu'ils peuvent en nourrir. S'ils se repentent de leur acquisition, ils rendent la femme à ses parens, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Autrefois ces insulaires se livroient à un amour contre nature; et les jeunes garçons qui servoient à leurs infames plaisirs, étoient parés comme des femmes.

rendant de Yakoutsk à Okhotsk, il perdit en route une partie de ses vivres; et sur la seule supposition que deux Tartares qui lui servoient de guides, l'avoient volé, il les attacha à un arbre, chacun par un bras, et les fouetta si cruellement, que l'un de ces malheureux en mourut, et que l'autre perdit l'usage du bras par lequel on l'avoit attaché. On apprit ensuite que quelques exilés, cachés dans les bois, avoient dérobé les vivres. Quand on reprochoit au pope l'injuste châtiment qu'il avoit fait subir aux deux Tartares, il répondoit froidement : — « Il n'y a pas de mal à cela; ils » n'étoient pas chrétiens ».

1790. Juin.

La naissance d'un enfant n'est pas non plus accompagnée de cérémonies à Ounalaschka ; on s'y contente de bien laver le nouveau-né. Cependant on y rend des honneurs aux morts. Lorsqu'un homme meurt, son corps est embaumé avec de la mousse et de l'herbe sèche, revêtu de ses plus beaux habits, et assis dans une caisse très-épaisse, avec ses dards et ses autres effets. On décore sa tombe de nattes de diverses couleurs, de broderies et de peintures. Les femmes sont enterrées avec moins de cérémonie. Quelquefois, après que son enfant est embaumé, la mère le garde plusieurs mois dans sa hutte, l'essuyant constamment pour en ôter l'humidité, et ne l'enterrant que lorsqu'il commence à exhaler une mauvaise odeur, ou lorsqu'elle a pu se faire à l'idée de s'en séparer.

Les Ounalaschkans font sécher du saumon, de la morue, et des plies, et ramassent des racines pour leur provision d'hiver. Cependant ces choses ne sont pas autant pour eux que pour les Russes, qui vont chasser dans leur île. Nous y trouvâmes douze Russes et un Kamtchadale, tous chasseurs appartenans à la compagnie de Tchirepanoff. Ils

1790. Juin. étoient là depuis huit ans ; mais ils devoient sous peu retourner à Okhotsk.

Ces chasseurs russes traitoient les habitans d'Ounalaschka et des îles voisines, avec plus de hauteur et de tyrannie, que le prince le plus despote n'en exerce sur les derniers de ses sujets. Ils les tenoient dans l'esclavage le plus abject. Ils les envoyoient tantôt chasser pour eux, tantôt à bord de leur vaisseau qui, en ce moment, étoit à l'ancre dans le détroit d'Alaksa. Ils s'approprioient toutes les femmes qui leur plaisoient. — Il me sembla que s'ils quittoient Ounalaschka, ce seroit bien contre leur gré ; car ils y menoient une vie paresseuse et débauchée, qui avoit bien de l'attrait pour eux ; et ils savoient qu'en changeant de séjour, ils seroient forcés de changer de conduite, et deviendroient nécessairement aussi soumis à leurs supérieurs que les insulaires l'étoient à eux.

En traversant les montagnes, je remarquai divers monceaux de pierres. Je crus d'abord que ces pierres étoient élevées sur des tombeaux ; mais ce sont, ainsi que je l'ai appris depuis, des points de remarque qui, dans les temps de neige ou de brouillard, servent à indiquer la route d'une habitation à l'autre.

Toute

Toute personne qui passe en ces lieux ajoute une pierre à chaque tas [1]. 1790. Juin.

Les observations astronomiques que nous fîmes à terre, prouvèrent que la montre marine que nous avions à bord, alloit aussi bien qu'à notre départ du Kamtchatka. Nous déterminâmes la position d'Ounalaschka [2].

[1] Les rochers qui bordent la Norvége du côté de la mer du Nord, sont aussi chargés de tas de pierres de différentes grandeurs. J'ai vu plusieurs fois, au milieu des tempêtes, de la neige et des brouillards, les Norvégiens, ces hardis navigateurs, s'élancer à la mer dans leurs frêles esquifs, pour aller chercher les vaisseaux étrangers qui se trouvoient sur leurs côtes, et à la faveur de ces tas de pierre, retrouver entre les rochers les passes les plus difficiles, pour regagner le port. (*Note du Traducteur.*)

[2] Latit. 53° 56 nord. — Longit. 194° 20′ est. — Variation de la boussole, 19° 35 à l'est.

CHAPITRE XIII.

DÉPART D'OUNALASCHKA. — VUE DE L'ILE DE SANNACH.—ILES SCHOUMAGIN.—TYRANNIE EXERCÉE PAR LES CHASSEURS RUSSES SUR LES ALÉOUTES.—ILES D'EFDOKIFF. — PORT DE KADIAK. —DÉTAILS SUR KADIAK ET SUR LES HABITANS DE CETTE ILE.

1790. Juin. APRÈS avoir pris, à Ounalaschka, l'eau et le lest dont nous avions besoin, nous songeâmes à quitter cette île. En conséquence, le 13 juin, à huit heures du matin, nous profitâmes d'une jolie brise de nord-ouest pour mettre à la voile. Mais voyant bientôt que nous ne pouvions pas dépasser les rochers en dehors de la pointe orientale de l'île, nous rentrâmes dans la baie, et jetâmes l'ancre au même endroit où nous avions déjà mouillé.

Je dois observer qu'en sondant la baie, nous avions eu 17, 16, 15 brasses d'eau, et que tout-à-coup nous n'avions plus trouvé le fond, tout près de terre, avec une ligne de cent brasses.

Le 17, le vent ayant tourné un peu plus au nord, nous levâmes l'ancre et sortîmes de la baie. 1790. Juin.

A minuit, nous hissâmes nos canots à bord, et nous continuâmes notre route, avec peu de vent. Le temps étoit brumeux.

Le 18, à dix heures du matin, le volcan de l'île d'Akoutan nous restoit au nord-ouest, quatre vingt-un degrés. Les trois montagnes coniques de l'île d'Ounimak nous restoient, l'une au nord-ouest, dix-huit degrés, l'autre au nord-ouest, deux degrés, et la troisième au nord-est, deux degrés. A midi, nous avions fait quarante-un milles au sud-ouest, quatre-vingts degrés. Nous prîmes hauteur [1].

A une heure après midi, le volcan d'Ounalaschka nous restoit au sud-ouest, soixante-dix-sept degrés; le promontoire occidental de l'île d'Akoutan au sud-ouest, quatre-vingt-six degrés; la première montagne d'Ounimak, que les indigènes nomment *Kougidan Kaïgoutchin*, au nord-ouest, douze degrés; le volcan, appelé *Agayédan*, au nord-est, huit degrés; la troisième montagne [2] au nord-est, quinze degrés. — A quatre heures trente mi-

[1] Latit. 53° 52′ 6″ nord. — Longit. 194° 43′.

[2] Les indigènes nomment ces montagnes *Khaïginak*.

1790. Juin. nutes cinquante-cinq secondes, nous déterminâmes la position du lieu où nous nous trouvions [1].

La soirée fut brumeuse, et il tomba de la pluie. Nous eûmes alternativement un peu de vent d'ouest et des calmes. — A minuit, nous sondâmes, et nous trouvâmes soixante brasses d'eau sur un fond mêlé de vase et de sable noir.

Dans la matinée du 19, les brouillards furent très-épais. Le vent souffla avec peu de force, et passa alternativement du sud-sud-ouest au sud-sud-est. Nous vîmes beaucoup d'oursins de mer, qui jouoient autour du vaisseau. Nous vîmes aussi une loutre de mer. — A huit heures, le vent passa au sud-est et fraîchit. Cependant le brouillard continuoit, et il tomba de la pluie. Nous jetâmes la sonde, et trouvâmes trente brasses de profondeur. Nous étions vis-à-vis de l'île d'Ounimak, sur laquelle les brouillards sembloient attachés.

De son extrémité occidentale l'île d'Ounimak s'étend, en s'inclinant, de dix-huit milles au sud-est, soixante-trois degrés; et de la même

[1] Latit. 53° 58′ 6″ nord. — Longit. orient., d'après la montre marine, 194° 35′ 15″. — Variation de la boussole, 0° 19′ 4″.

extrémité à la pointe septentrionale, elle s'étend de dix-neuf milles, dans une direction nord-est, soixante-deux degrés. Elle est élevée, inégale; ses bords sont escarpés, et on y distingue trois grandes montagnes. La première de ces montagnes a un sommet très-irrégulier. La seconde forme un cône parfait, s'élève à une excessive hauteur, et il en sort continuellement une grande quantité de fumée. Le sommet de la troisième, qui est celle que les indigènes appellent *Khaïginak*, semble être fendu et tronqué. Quand nous le vîmes, il étoit couvert de neige, et s'élevoit au-dessus des brouillards, qui cachoient les flancs de la montagne. On ne voyoit, dans ce qui restoit à découvert, non plus que dans les vallées, ni arbres, ni buissons. — A midi, nous ne pûmes pas prendre hauteur, mais nous estimâmes notre position géographique [1].

1794. Juin.

L'après-midi, il venta bon frais du sud-est-quart-d'est. — Nous fesions route au nord-est-quart-d'est. — Nous eûmes presque toujours la sonde à la main, et nous trouvâmes régulièrement de trente à quarante-cinq brasses d'eau. — A huit heures du soir, nous virâmes de bord, gouvernant au sud-quart-d'ouest,

[1] Latit. 54° 25′ nord. — Longit. orient. 196° 6′.

1790. Juin. et ensuite au sud pour nous éloigner de terre.

Le 20, à trois heures du matin, nous revirâmes de bord, et gouvernâmes à l'est pour nous rapprocher des îles. Nos sondes varièrent de quarante-six à trente-trois brasses, sur un fond de petits cailloux, de coquillages et de sable. Il ventoit grand frais, le temps étoit brumeux, et il pleuvoit.

A quatre heures et demie du matin, le temps s'étant un peu éclairci, nous découvrîmes l'île de Sannach. Nous aperçûmes en même temps des rochers et des brisans, environ un mille en avant du vaisseau; de sorte que nous n'eûmes que le temps qu'il nous falloit pour les éviter.

L'île de Sannach est habitée par quelques familles aléoutes. Dans le centre de l'île s'élèvent trois montagnes considérables qui se touchent. La partie orientale et la partie occidentale de l'île sont très-basses, tapissées de verdure, mais sans aucune espèce d'arbre. Cette île est entourée de rochers, dont en quelques endroits les pointes s'élèvent au-dessus des eaux, et sur lesquels les vagues, en se brisant, forment un violent ressac.

A midi, nous trouvant à douze milles de

terre, nous primes hauteur [1]. Le cap que forme l'extrémité orientale de l'île de Sannach, nous restoit au sud, cinquante-cinq degrés ouest; et le cap occidental au sud-ouest, cinquante-sept degrés trente minutes. J'estime la longueur de cette île de quinze milles. Le cap Alaksa gît presqu'au nord des montagnes de l'île de Sannach. Nous étions à trente-huit milles de distance de ce cap. 1790. Juin.

Peu après avoir rangé l'île de Sannach, à laquelle le capitaine Cook a donné le nom d'*Ile de la Plie* [2], nous en vîmes un grand nombre de moins considérables. Ces îles forment un groupe, et sont connues sous le nom de *Schoumagin*, d'après le nom du marin qui le premier les découvrit, et qui étoit l'un des matelots du commodore Bering. — A une heure du matin, nous nous trouvâmes très-près de la plus remarquable des îles Schoumagin, que les indigènes appellent *Animak*, et les Russes *Olénoï*. L'île d'Olénoï [3] se trouve à environ dix lieues d'Alaksa, et est très-haute et très-escarpée. Les autres ont moins d'élévation.

[1] Latit. 54° 22′ nord. — Longit. orient. 197° 37′.

[2] Halibut's Island.

[3] Latit. 54° 44′ nord. — Longit. 198° est.

1790. Juin. Toutes ces îles sont environnées de rochers, dont quelques-uns paroissent au dessus des eaux, et les autres ne sont reconnus que parce que les ondes s'y brisent. L'air étoit si épais que nous ne pouvions pas bien voir le continent; mais de temps en temps nous apercevions de très-hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de neige.

La brise d'ouest souffloit bon frais; et nous cinglâmes environ seize milles au nord-est et au nord-nord-est, avec tous nos ris près. Le temps étoit brumeux et la mer houleuse. Vers le soir, le vent diminua. L'immense quantité d'îles qui se trouve dans ces parages, fut cause que nous gouvernâmes à l'ouest-sud ouest et au sud-ouest, dans l'intention de revirer de bord le lendemain à l'aube, pour examiner ces îles.

Le 21, à la pointe du jour, le temps étoit assez clair, et le vent souffloit assez bon frais du nord-nord-ouest. — A quatre heures, nous vîmes le cap Alaksa, au nord-ouest, soixante-huit degrés. — A huit heures trente-une minutes quarante-cinq secondes, nous déterminâmes notre position d'après la montre marine [1]. Nous avions droit devant nous les îles

[1] Latit. 55° 3′ 54″ nord. — Longit. 199° 32′ 45″ est.

Nagai et Kagai. Nous voulions passer entre ces deux îles, mais les brisans que nous aperçumes, nous firent renoncer à ce projet, et changer notre direction du nord-nord-est à l'est-quart-de-sud. Le vent avoit passé à l'ouest; et nous filions quatre nœuds par heure [1].

1790. Juin.

A cinq heures dix-sept minutes vingt secondes après midi, nous estimâmes notre position, d'après la montre marine [2]. — A sept heures et demie, nous aperçumes un grand baïdar et cinq petits, qui venoient vers nous. Quand ils eurent accosté le vaisseau, nous les hissâmes à bord. Les hommes qui étoient dans ces baïdars, nous dirent qu'ils étoient sortis pour prendre des lions de mer et des veaux marins; que leur compagnie étoit composée de plus de cent Aléoutes, sous les ordres d'un Russe, qui étoit dans le grand baïdar, et qu'ils fesoient la chasse pour le vaisseau de Panoffsky, mouillé en ce moment en dehors d'Alaksa.

Nous mîmes en panne pendant trois heures, ayant cargué toutes nos voiles, à l'exception

[1] Un nœud est une division de la ligne du loc; et en estimant le sillage du vaisseau, chaque nœud répond à un mille marin. (*Note du Traducteur.*)

[2] Latit. 55° 54 24″ nord. — Longit. 200° 35 est.

1790. Juin. du grand hunier. Les chasseurs passèrent la nuit à notre bord, et le 22, à la pointe du jour, nous les renvoyâmes. Ce fut à regret que les Aléoutes nous quittèrent. Ils se plaignirent amèrement de la manière dont les traitoient les Russes, qui, nous dirent-ils, les obligeoient à les servir des années entières, sans leur donner la moindre récompense. Nous avions des interprètes à bord; mais cela ne les empêcha pas de dire ce qu'ils pensoient. — A midi, nous observâmes la hauteur du soleil [1].

Toute la journée du 23, nous eûmes alternativement un peu de vent et des calmes, et des brouillards continuels.

Les îles Schoumagin sont en très-grand nombre, et très-rapprochées les unes des autres. D'Alaksa, qui est leur extrémité septentrionale, elles s'étendent à quinze ou seize lieues vers le sud; et de l'est à l'ouest, elles comprennent environ soixante lieues. Elles sont toutes hautes, stériles, et quoiqu'elles varient dans leurs formes et dans leurs dimensions, il y a entr'elles une sorte de ressemblance. On n'y trouve aucune espèce de

[1] Latit. 55° 9′ 27″ nord. — A 5ʰ 7′ 45″, latit. 55° 11′ 20″. — Longit., d'après la montre marine, 201° 59′ est.

bois. Les endroits bas y sont assez verdoyans : mais toute la partie des montagnes, qui ne reste pas couverte de neige, attriste l'œil par sa couleur brunâtre. Quelques-unes sont bordées de rochers escarpés. D'autres ont des promontoires très-aigus, dont quelques-uns même très-élevés. Il paroît qu'il y a de petites anses ; mais il seroit hasardeux d'y entrer, à cause des rochers détachés et cachés sous les eaux qui se trouvent tout autour. Je crois même qu'aucun des canaux qui séparent ces îles, n'est navigable. Mais on peut passer en dehors du groupe, du côté du sud, ou les longer de plus près dans la partie où est Alâksa [1].

1790. Juin.

Ces îles sont presque toutes fréquentées par des chasseurs de veaux marins, de lions de mer et d'oiseaux. On y trouve rarement des loutres de mer ; mais il y a, aux environs, beaucoup de baleines, ainsi que des phoques de différente espèce. — Nous profitâmes du calme pour faire descendre nos chasseurs dans ces îles ; et ils y tuèrent des oiseaux qui étoient d'un goût excellent.

Les vents variables et les brouillards continuèrent pendant la matinée du 24. — A midi le temps s'éclaircit, et nous prîmes la hau-

[1] Au nord.

1790. Juin. teur du soleil [1]. — A midi et demi, la brise passa au sud, et souffla assez bon frais. Nous gouvernâmes au nord-quart-d'est, filant à à peu près deux nœuds par heure. — A une heure, nous découvrîmes une terre droit devant nous. A sept heures du soir, nous vîmes d'autres terres au nord-est et au sud-est. Nous sondâmes et nous trouvâmes trente-sept brasses d'eau, sur un fond de sable fin. — A minuit, nous mîmes pendant deux heures le cap au sud-ouest. Ensuite nous revirâmes de bord, et gouvernâmes sur la terre. Cette terre est un groupe d'îles auxquelles les Russes ont donné le nom d'*Esdokiff*. Le 15, à midi, la plus grande de ces îles, appelée *Simedan*, nous restoit au sud-est, à la distance d'environ dix milles. Tandis que nous étions là, nous prîmes la hauteur du soleil [2].

Nous envoyâmes un chasseur à terre, avec deux Aléoutes, pour tirer des oiseaux. A deux heures, le vent devint variable, et le temps se chargea de nuages. Trois baïdars vinrent le long du bord. Il y avoit dans ces baïdars un chasseur russe, de l'établissement que Schelikoff a formé à Kadiak, et environ deux

[1] Latit. 55° 41′ 7″ nord. — Longit. orient. 201° 43′.
[2] Latit. 56° 10′ 40″ nord. — Longit. orient. 202° 55′.

cents insulaires. Ils étoient à la chasse des lions de mer, des oursins, des veaux marins et des oiseaux. 1790, Juin.

A trois heures après midi, nous n'étions plus qu'à trois milles de distance des îles d'Efdokiff. Le temps étoit très-calme. Le capitaine Billings descendit à terre avec le docteur Merck. Ils nous dirent que les îles qu'ils venoient de voir, n'étoient que des masses de granit commun, où il ne croissoit que quelques plantes rabougries, encore étoit-ce dans les endroits les plus enfoncés.

Nos chasseurs étoient allés à terre dans un baïdar à trois rangs, que nous avions acheté à Ounalaschka. Voyant qu'ils ne paroissoient pas, nous tirâmes quelques coups de canon, pour les rappeler; mais ce signal ne les fit point revenir à bord. — A six heures du soir, les insulaires et leur compagnon russe se retirèrent. Ce dernier promit, en nous quittant, de chercher nos gens et de nous les renvoyer. Nous mîmes en panne toute la nuit, sous notre grand hunier, et ayant un fanal à la vergue de misaine.

Le 26, à quatre heures du matin, il se leva une jolie brise de sud-est. Malgré cela nous restâmes à louvoyer en dehors des îles d'Ef-

1790. Juin. dokiff. Le temps étoit très-brumeux. — A six heures, nos chasseurs arrivèrent. Ils nous dirent, pour s'excuser de leur retard, que la veille les brouillards leur avoient fait perdre de vue le vaisseau ; et que dès que le jour leur avoit permis de le voir, ils s'étoient embarqués pour le rejoindre.

A sept heures cinquante minutes dix secondes du matin, le soleil parut [1]. A midi, nous prîmes hauteur [2]. L'après-midi le temps fut nébuleux ; la brise souffloit légérement du sud-est. — Nous dirigeâmes notre route au nord-est-quart-d'est.

A deux heures après midi, nous vîmes, à travers un horizon brumeux, l'île d'Okaniok. Elle nous restoit au sud-est, cinquante degrés, à la distance de six lieues. — A huit heures du soir, le vent calma, et il tomba de la pluie.

Le 27 juin, à sept heures du matin, nous découvrîmes les hautes montagnes de l'île de Kadiak ; et à huit heures, nous vîmes les îles plates de Tougidach et de Sichtounach, marquées dans la carte du capitaine Cook, sous le nom d'*Iles de la Trinité*.

[1] Latit. 56° 15′ 39″ nord.—Longit. orient. d'après la montre marine, 203° 20′.

[2] Latit. 56° 20′ 24″ nord.

Le 28, à la pointe du jour, nous fûmes assez près de l'île de *Kadiak*. Nous gouvernâmes à l'est, avec un petit vent variable qui souffloit alternativement de l'ouest et du nord. Le temps étoit très-clair. — A cinq heures du matin, beaucoup de canots partirent de terre, et vinrent autour du vaisseau. Nous prîmes à bord quelques insulaires, qui nous servirent de pilotes. Ils nous annonçoient toujours d'avance et avec beaucoup d'exactitude, combien il y avoit d'eau dans les divers endroits du chenal où nous passions. 1790. Juin.

L'extrémité méridionale de l'île de Kadiak forme une pointe basse que le capitaine Cook a appelée le *Cap de la Trinité*. Ce cap tient à une chaîne de montagnes peu élevées, et se prolonge dans la mer en s'étrécissant beaucoup. En dehors du cap, et à un mille de distance, est l'île d'*Anayachtalak*, que Schelikoff nomme *Egichtalik*. Elle se trouve à environ trois milles et demi au nord de l'île de la Trinité. Les canaux qui séparent ces îles, ont de trente-six à seize brasses d'eau, sur un fond de corail et de coquillages.

L'île de Tougidach est basse et stérile. Celle de Sichtounach, qui gît à trois milles à l'est, est enfoncée dans le milieu, et a une

1790. juin. petite baie vis-à-vis de son enfoncement, mais ses deux extrémités sont élevées.

La partie occidentale de Kadiak est montueuse et entrecoupée de vallées, qui ne produisent que quelques arbustes, et qui, à quelque distance, ressemblent à de petites criques. Une ceinture de rochers défend l'approche de cette partie de l'île.

L'après-midi, le vent souffla assez bon frais du sud ouest et de l'ouest. Nous gouvernâmes au nord-est, et au nord-est-quart-de-nord. A quatre heures quatre minutes cinquante secondes, nous déterminâmes, d'après notre montre marine, la position du lieu où nous nous trouvions [1]. Quand le haut cap est nord-est de Sichtounach nous resta au sud-ouest, quarante-neuf degrés, à la distance de deux milles et demi, nous avions la pointe orientale d'Anayachtalak au nord-ouest, à environ deux milles.

Le soir, à dix heures, ayant passé les canaux dont je viens de faire mention, avec une brise d'ouest qui fraîchissoit par intervalles, nous nous trouvâmes tout près d'une petite île, que les indigènes appellent *Nasikan*,

[1] Latit. 56° 49′ 8″ nord. — Longit. orient. 205° 50′ 30″. — Variation de la boussole, 27° est.

et

et qui n'est qu'à deux cents toises de celle de Kadiak. Dans les canaux la sonde nous rapporta constamment un fond de rocher, avec vingt-quatre à vingt-cinq brasses d'eau. Bientôt nous gouvernâmes au nord-nord-ouest pour entrer dans la baie. 1790. Juin.

L'île de Nasikan est très-remarquable. Elle a deux milles de long et un mille de large, et ne consiste qu'en deux montagnes au sommet arrondi, qui sont cause que le capitaine Cook l'a appelée la *Pointe aux deux têtes*. Ce navigateur a en même temps donné le nom de *Cap Barnabas*, à un promontoire très-avancé qui est à trois milles de Nasikan, dans une direction est-quart-de-nord. Le cap Barnabas forme la pointe méridionale de l'île de *Kounakan* [1], et reste au sud-est de la baie [2], où Schelikoff a ses établissemens. Entre ces deux îles est le passage qui conduit dans la baie de celle de Kadiak, passage qui a un mille de large à son entrée, et où les sondes sont de cinquante, soixante-dix et soixante-quinze brasses.

Le 29, à la pointe du jour, nous entrâmes dans la baie avec une légère brise d'ouest qui

[1] Ou Koukan.

[2] Treck Svatiteley.

1790. Juin. —— tournoit de temps en temps à l'ouest-quart-de-sud. Bientôt nous ne pûmes pas trouver le fond, avec une ligne de cent et de cent cinquante brasses. Le rivage est bordé de rochers escarpés. Il y a aussi des rochers détachés qui s'étendent fort loin, et qui, lorsque la mer est haute, sont presqu'entièrement cachés sous l'eau. Nous eûmes assez de peine à gagner le port, à cause des vents contraires. La grande profondeur de l'eau nous empêcha d'envoyer en avant une ancre de toue. En conséquence nous louvoyâmes contre le vent jusqu'à trois heures après midi. Etant alors au-dessus du port, dans l'ouest de la baie et tout près du rivage, nous envoyâmes à terre une hausière avec tous ceux de nos gens dont nous pouvions nous passer à bord. Ils furent aidés par les indigènes, et ils nous halèrent dans le petit port. A six heures du soir, nous jetâmes l'ancre par huit brasses d'eau, sur un fond vaseux.

L'île de Kadiak et le reste du groupe dont elle forme une partie, ont une population qui comprend environ treize cents hommes, douze cents jeunes garçons, et à peu près autant de femelles. C'est là du moins le recensement qu'on trouve dans le registre de l'établisse-

ment de Schelikoff, établissement qui, lors de notre passage à Kadiak, étoit sous la direction d'un Grec nommé *Vefstrat Ivanitsch Delareff.* 1790. Juin.

Delareff me dit qu'il avoit, en ce moment, à la chasse, pour compte de la compagnie de Schelikoff, plus de six cents doubles baïdars, contenant chacun deux ou trois insulaires. Ces chasseurs étoient divisés en six détachemens, chacun sous les ordres d'un seul Russe [1]. Indépendamment de ces chasseurs, de petites troupes d'insulaires étoient envoyées journellement à la pêche de la morue, des plies, et de divers autres poissons. On employoit les femmes à nettoyer le poisson et à le faire sécher; à fouiller et à préparer des racines bonnes à manger, à cueillir des herbages et des baies; et à faire des vêtemens pour les chasseurs insulaires, et même pour les Russes.

Les Russes retenoient dans leurs établissemens environ deux cents filles des principaux indigènes : c'étoient des otages qui leur répondoient de l'obéissance du reste de la nation. Nous étions mouillés près de l'endroit

[1] On donne à ces conducteurs russes le titre de *peredofschik.*

1790. Juin. où étoient ces filles, et, autant que je pus m'en apercevoir, elles étoient assez contentes de la manière dont on les traitoit. Les hommes étoient beaucoup moins satisfaits de la conduite des Russes. Lorsque ceux-ci vinrent s'établir dans l'île, les insulaires voulurent s'opposer à ce qu'ils y résidassent : mais Schelikoff ayant surpris leurs femmes qui cueilloient des baies, les emmena dans son habitation, et les retint prisonnières, pour s'assurer que leurs époux et leurs pères n'oseroient ni l'attaquer, ni se défendre de son oppression. Il rendit ensuite les femmes, en les fesant remplacer par les filles et les jeunes enfans des chefs.

Chaque habitation considérable des insulaires avoit autrefois des baïdars capables de contenir quarante à cinquante hommes. Schelikoff acheta tous ces baïdars; et dès-lors les insulaires n'eurent que de ces petits canots qui ne peuvent pas porter plus de trois hommes. Ils sembloient s'accoutumer insensiblement aux réglemens établis par Delareff, qui gouvernoit indigènes et Russes avec la plus grande justice, et avoit établi une école, où les enfans du pays apprenoient à lire et à écrire la langue russe. Il laissoit ordinairement

un certain nombre d'otages aller visiter leurs parens pour un temps limité. Quand ils revenoient, il en envoyoit d'autres; et si quelqu'insulaire demandoit à garder quelques jours son enfant auprès de lui, on ne le lui refusoit pas. Le nombre des otages mâles et femelles étoit à peu près de trois cents. 1790. Juin.

Des insulaires des deux sexes étoient alternativement employés à pourvoir aux besoins de la communauté; aussi ils ramassoient une immense quantité de viande, de poisson, de racines et de baies; et l'hiver ces provisions servoient à nourrir tous les habitans, soit indigènes, soit Russes. Ce soin, plus que toute autre chose, fesoit que les insulaires regardoient un peu moins les Russes comme leurs ennemis. Delareff nous dit qu'avant que ces derniers eussent abordé dans l'île, les habitans ne songeoient jamais à faire des provisions pour l'hiver; de sorte que pendant le mauvais temps ils étoient obligés de chercher pour se nourrir, des moules, des pétoncles et d'autres coquillages que la mer jetoit sur leurs bords.

Les insulaires paient particulièrement les objets de luxe que les Russes leur fournissent, tels que le tabac, les grains de verrote-

1790. Juin.

rie, la toile, les chemises, les vêtemens de nankin. D'après ce que j'ai observé, les chasseurs d'une troupe qui revient avec de belles fourrures, sont récompensés d'après les conventions faites avec eux. Pour chaque peau de loutre de mer, on leur donne un cordon de grains de collier, d'environ quatre pieds de long, et pour les autres fourrures un prix proportionné. Les vivres et les peaux de veau marin sont seuls une propriété commune; et certes, ce sont les insulaires qui en ont la plus grande partie, puisqu'ils sont bien plus nombreux que les Russes. Ils emploient presque toutes leurs peaux de veaux marins à raccommoder les baïdars qui en ont besoin, et à en faire de nouveaux. Dans ce dernier cas, ils paient ces peaux à la communauté, en fourrures de renard, de marmottes, de loutre, ou bien par leur service.

La compagnie de Schelikoff entretient à Kadiak une cinquantaine de Russes, en y comprenant les officiers. Nous y trouvâmes en outre M. Ismaïloff [1] qui levoit le tribut pour compte du gouvernement. Cet officier est le même que le capitaine Cook vit à Ounalaschka, en 1778. Il fut un de ceux qui accom-

[1] Il avoit le grade de *sturman*, ou pilote.

pagnèrent le polonais Benyowsky, lorsqu'il s'échappa de la Sibérie [1] ; mais Ismaïloff prétend que Benyowsky le força à le suivre. Quoi qu'il en soit, le Polonais ne l'emmena qu'aux îles Kouriles, où, après lui avoir fait subir une dure flagellation, il le mit à terre, ainsi que quelques autres qui avoient tramé un complot contre lui. 1790. Juin.

Les établissemens de la compagnie de Schelikoff consistent en cinq maisons bâties à la manière des Russes. Il y a dans différentes pièces des compartimens semblables à ceux qu'on voit dans les cafés anglais. On y voit aussi différens bureaux. L'un de ces bureaux est établi pour appaiser les querelles, punir les agresseurs, et leur imposer des amendes. Pendant notre séjour à Kadiak, ce bureau étoit présidé par Delareff, et je doute qu'aucun tribunal que ce puisse être juge avec plus d'intégrité que ne le faisoit celui-là. Un autre bureau est chargé de la réception et de la li-

[1] Le comte de Benyowsky fut enlevé par les Russes en Pologne, parce qu'il étoit d'un parti opposé au leur, et Catherine II l'envoya en Sibérie. Ayant gagné le Kamtchatka avec quelques autres exilés, il s'empara d'un petit navire russe qui y étoit, et se rendit à Canton, d'où il revint en Europe. (*Note du Trad.*)

1790. Juin

vraison des pelleteries, soit pour la compagnie, soit pour le tribut dû au gouvernement. Les commissaires qui président à la distribution des vivres ont également leur bureau dans ce bâtiment. On y voit aussi un comptoir où l'on tient les registres de la compagnie : et Delareff loge dans l'un des bouts de la maison. Dans une autre maison sont les otages. Il y a ensuite divers magasins, les uns pour les marchandises, les autres pour les vivres ; une corderie, une forge, un atelier pour les charpentiers, et une tonnellerie.

Nous vîmes à Kadiak deux galiotes de quatre-vingts tonneaux chacune, entièrement dégréées, et placées sur un échafaud très-bas, qui étoit au bord de l'eau. Ces galiotes ayant des canons et bien gardées, servoient à la défense de l'île.

Plusieurs des Russes qui étoient à Kadiak, avoient leurs femmes avec eux. Ils avoient des jardins où ils cultivoient des choux et des pommes de terre : ils avoient aussi quatre vaches et douze chèvres. Delareff pensoit que le blé viendroit bien aux environs des établissemens qu'on s'occupoit à former sur les bords de la rivière de Cook.

Un des officiers russes qui, depuis plusieurs

années, vivoit avec une femme indigène, et en avoit eu des enfans, s'adressa à notre aumônier pour qu'il baptisât cette femme, et qu'il le mariât avec elle; ce qui fut fait comme il le désiroit. C'étoit une très-belle femme: elle avoit le menton tatoué, et la lèvre inférieure percée. Elle tenoit sa maison et ses enfans extrêmement propres; et ces derniers paroissoient jouir de la meilleure santé. Cette femme étoit vêtue à la manière des Sibériennes, et avoit adopté les usages russes, du moins pour la conduite du ménage qu'elle entendoit fort bien. Je dînai chez elle, et je fus parfaitement bien traité. 1790. Juin.

J'avois été extrêmement étonné à Irkoutsk, à Yakoutsk et à Okhotsk, d'entendre dire que Schelikoff donnoit à ses simples matelots depuis six cents jusqu'à mille roubles en argent, de gages par an; mais ma surprise diminua à Kadiak, lorsque j'appris qu'ils étoient obligés d'acheter de la compagnie toutes les choses de nécessité, ainsi que les objets de luxe. Il n'y a là d'autres marchands que la compagnie, et le prix de ses marchandises est excessif. Elle vend un verre d'eau-de-vie un rouble; une livre de tabac, cinquante roubles et quelquefois davantage; une chemise de grosse toile

1790. Juin.

de Russie, aussi claire que du canevas, dix roubles; des tiges de bottes, sans les semelles, quinze roubles et plus; et toutes les autres choses en proportion; de sorte que les dépenses des matelots et des autres subalternes de la compagnie excèdent toujours ce qu'ils gagnent. En outre, il ne leur est pas permis de faire le moindre commerce pour leur compte. Quelques-uns de ces gens-là blâmoient amèrement ces exactions; mais ils ne se plaignoient nullement de Delareff: au contraire, et les Russes et les indigènes se louoient tous de sa conduite, et avouoient que s'ils obtenoient quelque faveur, ils ne la devoient qu'à son indulgence.

Schelikoff a donné à l'île de Kadiak le nom de *Kichtak*, qui est, selon lui, le premier qu'elle ait eu; mais il s'est trompé. Dans la langue du pays, *kichtak* ou *kightak* signifie simplement une île. Les indigènes appellent l'île de la Trinité, *Kightak-Sichtounach*; celle où nous étions mouillés, *Kightak-Kadiak*; et, à mon grand étonnement, l'un d'eux disoit qu'Alaksa étoit une *kightak*, c'est-à-dire une île. Il m'affirma en même temps qu'il y avoit au nord de Kadiak un canal, où l'on ne passoit qu'en trois jours de navigation à la pa-

gaye. Je fis ce que je pus pour m'assurer de ce qui en étoit : mais tout ce que j'appris à cet égard, c'est qu'une rivière sortant d'un lac, se jetoit dans la mer à l'ouest de Kadiak, et que les indigènes charioient leurs canots par-dessus une montagne peu élevée, et alloient joindre une crique qui communique à la baie de Bristol. Tout cela étoit connu des chasseurs russes et de plusieurs insulaires, qui ajoutèrent qu'ils tiroient des dents de vache marine [1], de la côte opposée à Alaksa. La pointe de leurs meilleures lances est faite avec ces dents. 1790. Juin.

Les insulaires de Kadiak se donnent le nom général de *Sou-ou-it*, et ils distinguent leurs magiciens par celui de *Kanghémeut*. J'ignore comment ils appellent Dieu : ils n'ont jamais satisfait ma curiosité à ce sujet ; mais je sais qu'ils reconnoissent un être suprême qui commande à tous les esprits. Je sais qu'ils croient que la colère de ces esprits ne peut être appaisée que par des sacrifices. Il est même des cas où ils leur immolent des esclaves ; mais cela est rare. Ces peuples ont des esclaves, parce que chez eux tous les prisonniers de guerre le deviennent ; et les guerres entre leurs diverses

[1] Walross.

1790. Juin. tribus sont presque perpétuelles. Les esclaves sont fort maltraités, particulièrement de la part des femmes. Les femmes enlevées chez une nation ennemie sont également esclaves; et on les vend, d'une nation à l'autre, pour de la verroterie ou d'autres objets de luxe ou de nécessité. Ces peuples ont non-seulement pour esclaves les prisonniers de guerre, mais les orphelins. Ces derniers deviennent la propriété de celui qui les élève. Il est vrai qu'ils sont souvent rachetés par leurs parens, surtout quand ils sont dans des îles voisines.

Les demeures des insulaires de Kadiak sont différentes de celles d'Ounalaschka. Elles ne sont que peu enfoncées dans la terre, et ont une porte qui fait face au levant, et est faite de peau de veau marin. Il y a un foyer dans le centre, une ouverture dans le toit, directement au-dessus du foyer. Cette ouverture sert à donner du jour, et à laisser évaporer la fumée. Les côtés, dans l'intérieur de la hutte, sont divisés par compartimens, où il y a des estrades pour s'asseoir et pour se coucher, estrades qui sont couvertes de nattes beaucoup moins bien travaillées que celles des Ounalaschkans. Chaque hutte a un petit appartement adjacent, où l'on prend des bains

de vapeur. Pour ces bains, on fait chauffer des pierres en plein air ; et quand elles sont rouges, on les transporte dans l'appartement où l'on augmente la chaleur au degré qu'on veut, en versant de l'eau sur ces pierres. 1790. Juin.

Les usages des sauvages habitans de ces îles [1], ont beaucoup de rapport avec ceux des Ounalaschkans. Ils ont des baïdars et des dards comme ceux de ces derniers, mais non pas si bien faits ; d'ailleurs, ils sont bien moins adroits et moins agiles sur l'eau. Ils dansent en pirouettant continuellement, et tenant de la main droite un couteau ou une lance, et de la gauche une crécelle. La crécelle est composée de plusieurs petits cercles très-minces, qui entrent les uns dans les autres, sont couverts de plumes blanches, et garnis de fils courts auxquels pendent des becs rouges de perroquets de mer. En frappant les uns contre les autres, ces becs font beaucoup de bruit. Ces insulaires ont aussi des tambourins, et leurs chansons sont guerrières. Ils se font souvent beaucoup de mal en dansant, mais ils n'en conservent pas moins de bonne humeur. Ils dansent avec des masques, ou bien ils peignent leur visage d'une manière

[1] *Voyez* la Planche VI.

1790. Juin.

très-bizarre. Les danses des femmes consistent seulement à sauter sur la pointe du pied, en avant et en arrière. Pendant ce temps-là elles tiennent à la main une vessie soufflée, qu'elles jettent à celle par qui elles veulent être relevées. On ne manque jamais d'accepter une pareille invitation.

Parmi les insulaires de Kadiak et des îles voisines, l'homme le plus considéré est celui qui se distingue par sa force et son adresse dans les combats. Après lui vient le chasseur habile et léger. Le premier enlève beaucoup de butin, et se fait des esclaves de ses ennemis ; l'autre achète des femmes et des domestiques, et le talent auquel il doit le moyen de se les être procurés, lui fournit aussi celui de les entretenir.

A Kadiak, la femme la plus féconde est toujours la plus chérie. Les femmes de ces contrées sont idolâtres de leurs enfans. Craignant pour leurs fils les terribles effets de la guerre et les dangers de la chasse, quelques mères les élèvent d'une manière très-efféminée, et sont bien aises de voir des chefs les choisir pour en faire l'objet de leurs goûts dépravés. Ces jeunes gens sont alors vêtus comme des femmes, et on leur apprend à

s'occuper de tous les travaux du ménage. 1790. Juin.

Les indigènes de Kadiak et des autres îles d'Efdokiff ne connoissent point de cérémonie pour le mariage. Le moyen de nourrir des femmes, donne le droit de les prendre lorsqu'elles y consentent. Alors les époux futurs sont conduits par les parens de la femme dans un bain de vapeur qu'on a eu soin de préparer, et on les y laisse ensemble. Il est pourtant d'usage que l'homme fasse quelques présens au père et à la mère de la femme. Je demandai à ces sauvages s'ils se prêtoient leurs femmes les uns aux autres. Ils me répondirent que non, à moins qu'elles ne fussent stériles, et qu'elles ne désirassent elles-mêmes de passer dans les bras d'un autre homme. Si, dans ces cas-là, elles ont un enfant, elles appartiennent à celui qui en est le père.

Toutes les cérémonies qu'on pratique à la naissance d'un enfant, c'est de le bien laver et de lui donner un nom.

Lorsqu'un des chefs des îles d'Efdokiff meurt, on ne l'enterre qu'après que son corps a été embaumé avec de la mousse. Les domestiques et les esclaves en qui il a eu le plus de confiance, sont sacrifiés à ses manes, et enterrés avec lui. On met aussi dans sa tombe ses instru-

1790. Juin. mens de guerre et de chasse, ainsi que quelques alimens.

Plusieurs de ces insulaires ont reçu le baptême : mais le directeur Delareff ne voulut pas permettre que notre aumônier en baptisât aucun par force. Il se contenta de les engager lui-même, autant qu'il put, à se faire chrétiens. Les jeunes gens qui alloient à l'école établie par lui, embrassèrent volontiers la religion grecque, et plusieurs femmes en firent autant.

Les indigènes des îles d'Efdokiff sont vêtus comme ceux d'Ounalaschka, mais moins élégamment. Ils ont tous le cou découvert, et portent très-peu d'ornemens. Ils aiment beaucoup les grains de verroterie bleus, ainsi que les grains d'ambre. Ils vont trafiquer dans les environs de la rivière de Cook ; et ils y achètent des canots et des baïdars, pour lesquels ils donnent en échange des colifichets, des vivres, et de l'huile de baleine et de veau marin. Ils ont des dards et des lances, dont la pointe est de schiste, et avec lesquels ils tuent les animaux marins. Ils ont aussi des flèches qu'ils empoisonnent avec de l'aconit. Ils choisissent les pieds de cette plante qui croissent isolés ; ils en prennent la racine qu'ils font

font sécher, et qu'ensuite ils pilent ou ra- 1790.
clent bien menu. Ils versent de l'eau sur cette Juin.
poudre, et la mettent dans un endroit chaud. Quand elle est en fermentation, ils y trempent la pointe des flèches ou des lances; ce qui rend mortelle la blessure de ces armes.

La première chose que font les habitans de Kadiak aux personnes qui leur rendent visite, c'est de leur présenter une coupe d'eau fraîche et propre. Quand ces personnes se sont un peu reposées de la fatigue d'avoir pagayé ou marché, ils leur servent de la chair de baleine, de la viande de lion de mer, du poisson, des baies arrosées d'huile de poisson, du sarana bouilli, et assaisonné aussi avec de l'huile. Il est d'usage que les convives mangent tout ce qu'on leur présente. Pendant ce temps-là, on leur fait chauffer un bain; et lorsqu'on les y a conduits, on leur porte à boire une jatte de graisse de veau ou d'ours marin fondue. Plus un convive mange et boit, plus il honore son hôte; et s'il ne peut pas manger tout ce qu'on lui sert, il est obligé de remporter les restes en se retirant.

Les habitans des îles d'Efdokiff vont à la chasse, en février, sur la côte méridionale

1790. Juin. de Kadiak. Ils continuent la chasse du kotic[1] tout le mois de mars. En avril, ils partent de Kadiak, et se rendent dans les îles voisines pour y chasser les loutres de mer, dont la fourrure n'est jamais plus belle qu'en avril et en mai. Ils poursuivent dans le même temps les veaux marins et les lions de mer ; ils ramassent des œufs d'oiseaux aquatiques. — Le premier de juin, ils commencent la pêche de la baleine et des autres poissons ; ils ramassent le sarana[2], et cueillent diverses espèces de baies.

Le premier poisson qui paroît dans ces mers est la plie. Elle est suivie de près par le saumon, qui est de la même espèce que celui du Kamtchatka. Les insulaires continuent la pêche et la chasse jusqu'à la fin d'octobre, temps où ils regagnent leurs habitations d'hiver. Ils passent le mois de novembre à se visiter les uns les autres, à donner des festins à la manière des Ounalaschkans, et à se livrer à la danse, en se couvrant d'un masque ou se peignant le visage.

On trouvera, à la fin de cet Ouvrage, un vocabulaire de la langue des insulaires de Ka-

[1] L'ours de mer.

[2] C'est une racine qu'ils mangent en hiver.

diak, et des autres nations parmi lesquelles j'ai séjourné dans mon voyage. 1790. Juin.

Je n'ai observé aux îles d'Efdokiff que les mêmes espèces d'oiseaux que j'avois vues à Ounalaschka et dans les îles Schoumagin. Ces oiseaux sont l'oie sauvage [1], diverses espèces de mouettes, l'épervier à crête et huppé, le petrel, d'un brun sale et noirâtre assez semblable à la couleur de l'hirondelle, la noire et folâtre guillemette, des plongeons et beaucoup d'espèces de canards. Les insulaires mangent la chair de ces oiseaux, et en emploient la peau à se vêtir, et le bec, sur-tout celui du perroquet de mer, à faire des ornemens.

Il paroît de temps en temps des ours dans l'île de Kadiak. Ils s'y rendent, en traversant à la nage le canal qui sépare cette île d'Alaksa, et qui a cinq milles de large. Les marmottes sifflantes y sont en très-grand nombre, ainsi que les souris. Depuis que les Russes y ont

[1] L'oie au bec noir. La partie supérieure du bec de cet oiseau a une protubérance calleuse. Il a une marque blanche et triangulaire qui s'étend de chaque côté, depuis le derrière de la tête jusque sous la gorge. Le bas du dessous de son cou, son ventre, les plumes du dessous de ses ailes et le dessus de sa queue sont blancs; sa poitrine, son dos et ses ailes, d'un brun obscur, et ses jambes d'un gris foncé.

1790. Juin. formé des établissemens, on y voit peu de renards ordinaires et de renards bleus. Dans le fait, ces deux animaux et la marmotte sont les seuls que tuent les Russes ; car ils ne sont pas en état de faire la chasse aux animaux marins, chasse qui exige beaucoup d'adresse et d'agilité, parce qu'il faut conduire les petits canots de cuir avec lesquels les insulaires prennent le lion, l'ours, la loutre de mer, les marsouins et les veaux marins.

Le lion de mer, appelé par les Russes *sivoutcha*, est le plus grand et le plus fort de l'espèce des phoques. Son cuir est hérissé d'un poil rude et brun, qui est très-épais et très-long sur le cou et sur les épaules, et qui va en diminuant sur le derrière du corps, où il est doux et fort court.

Les grands lions de mer ont environ huit pieds de long. Ces animaux passent ordinairement la nuit sur des rochers. Ils s'y accouplent, et on y voit toujours un seul mâle et un certain nombre de femelles. Jaloux dans leurs amours, ils écartent ou tuent tous les autres animaux qui osent s'approcher d'eux. Les mâles combattent souvent entr'eux jusqu'à ce qu'il y en ait un qui reste sur la place; et aussitôt toutes les femelles passent du côté

du vainqueur. Ils sont extrêmement courageux, et n'hésitent pas à attaquer les hommes qui vont les troubler sur leurs rochers. 1790. Juin.

Les lions de mer ont, sur chaque tempe, une marque blanche de la grandeur d'un écu de trois livres ; et c'est le seul endroit où une flèche peut les blesser ; car, dans les autres parties de leur corps, à peine effleure-t-elle leur peau. Cependant quand la flèche est empoisonnée, il suffit qu'elle effleure la peau pour que le venin pénètre plus avant, et que l'animal meure.

Les chasseurs coupent en aiguillettes la chair du lion de mer ; ils la font sécher et la regardent comme un bon manger. Pour moi, j'avoue que je suis d'un goût différent : je trouve cette chair huileuse et mauvaise. Il n'en est pas de même de la tête, qui est aussi grosse que celle des bœufs de la grande espèce, et qui, bien cuite à l'étuvée, et mangée avec du sarana et d'autres racines, me paroît fort bonne.

La seconde espèce de phoques, pour la grandeur, est l'oursin de mer [1]. Il a environ six pieds de long, et est couvert d'un très-beau poil gris et argenté, comme celui de

[1] Le kotic.

1790. Juin. l'écureuil de Sibérie. Il a sous ce poil un duvet très-doux qui ressemble à de la soie brune. Les jeunes kotics aiment beaucoup à jouer sur les ondes. La tête de cet amphibie a presque la forme de celle d'un agneau, mais ses oreilles sont plus longues. Il se nourrit de ces herbes qui croissent sur les rocs. La chair des jeunes kotics a un goût assez agréable; mais sa couleur est bleue, et elle déplaît à l'œil. Ces animaux vont par troupes, et abondent sur les îles basses. Un seul coup de bâton qu'on leur assène sur le museau, suffit pour les tuer. Quand ils voient qu'ils ne peuvent pas fuir, ils cherchent à mordre les chasseurs. Ceux qui sont très-jeunes ont le poil court et d'un noir brillant; mais à mesure qu'ils grandissent, ce poil s'argente, et quand ils sont très-vieux, il est presque blanc.

La fourrure la plus précieuse est celle de la loutre de mer, que les chasseurs et les Russes appellent *morskoï-bobré*. Le poil des jeunes loutres de mer est long et rude, d'un brun clair, et assez semblable à celui d'un oursin [1]. Alors cette fourrure n'a point de valeur.

[1] Aussi appelle-t-on les peaux des jeunes loutres *medvedka*, qui est un diminutif du nom de l'ours.

1790. Juin.

Les fourrures des loutres d'une moyenne taille sont plus brunes et plus estimées, et on les distingue par le nom de *koschlok*; mais les plus recherchées sont celles qu'on appelle *matka* [1].

Les plus grandes loutres de mer ont cinq pieds de long. Leur fourrure est très-épaisse, presque noire, et entremêlée de quelques longs poils d'un blanc lustré. Le poil de cet animal n'est incliné d'aucun côté, et a un pouce ou un pouce et demi de long. — J'ai mangé d'une jeune loutre bien cuite; elle avoit absolument le goût d'un cochon de lait.

L'on ne trouve plus de loutres de mer sur les côtes du Kamtchatka; on en voit très-rarement aux îles Aléoutes; elles ont abandonné les îles Schoumagin. On poursuit ces animaux avec tant d'ardeur et tant d'adresse, à cause du haut prix de leur fourrure, on en a déjà tellement diminué le nombre, et ils habitent des parages si peu étendus [2], que je suis porté à croire que, dans quinze ans d'ici, l'espèce en sera presqu'entièrement détruite.

Les vaches marines étoient très-communes

[1] C'est-à-dire mère.

[2] Entre le 45ème et le 60ème degré de latitude septentrionale.

1790. Juin. sur la côte du Kamtchatka et dans les îles Aléoutes, lorsque ces contrées furent découvertes par les Russes ; mais c'est aujourd'hui bien différent. L'on n'y en a pas revu une seule depuis celle qui fut tuée, en 1768, sur l'île de Bering.

Les baleines abondent aux environs de Kadiak, et dans tous les canaux qui séparent les îles voisines. Les indigènes les poursuivent dans leurs petits baïdars, et ils en tuent beaucoup avec des lances dont la pointe de schiste est empoisonnée. Ils font fondre la graisse de ces animaux, la mettent dans des vessies, et la portent sur la côte de l'Amérique, où c'est l'objet d'un commerce considérable. Ils obtiennent en échange des esclaves, des animaux, des canots, des dards et divers autres objets.

J'ai remarqué à Kadiak la même espèce de saumon que l'on pêche à Okhotsk, et j'y ai vu des crabes. J'ai aussi aperçu sur la plage des écailles de homard. On y trouve des pétoncles qui pèsent une livre chacun, et beaucoup d'autres coquillages. Les coquillages sont la nourriture ordinaire de la loutre de mer.

Les plies qu'on pêche dans ces mers sont

extrêmement grandes. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix-sept pouds [1]. Les nageoires et la queue sont un très-bon manger ; mais le corps du poisson est dur et sec. Les indigènes ne mangent jamais le foie de la plie, ni celui de la morue, parce qu'ils le regardent comme mal-sain ; mais ils en extraient de l'huile. 1790. Juin.

Le port où les Russes ont établi leur factorerie à Kadiak, a reçu le nom de *Trech-Svatiteley*. Il se trouve dans la partie sud-ouest de la baie, et il est formé par une langue de terre fort basse qui tient à une des plus hautes montagnes de l'île, et qui s'étend circulairement au nord et à l'ouest. Ce port a environ deux milles de circonférence. L'on y trouve depuis trois jusqu'à huit brasses d'eau sur un fond vaseux.

Près des établissemens russes coule un petit ruisseau qui a sa source dans la montagne. Les Russes ont placé leurs cuisines à l'embouchure de ce ruisseau. Il y a aussi tout près de là deux lacs salés de très-peu de conséquence.

L'île de Kadiak éprouve souvent des tremblemens de terre, dont quelques-uns sont

[1] 561 livres, poids de marc.

1790. Juin. très-forts. Nous observâmes qu'au commencement de la nouvelle lune, il y avoit pleine mer à onze heures quarante-cinq minutes, et que l'eau montoit d'environ huit pieds [1].

Les productions végétales de l'île de Kadiak, ou du moins celles que j'ai eu occasion de voir, sont le sureau qui y croît en abondance, le petit saule, quelques buissons, les oignons sauvages, les mêmes racines que celles qu'on mange au Kamtchatka, plusieurs espèces d'arbustes à baies, une immense quantité de groseilliers et de framboisiers. Le fruit de ce dernier arbuste est blanc, beaucoup plus gros qu'aucune espèce de mûre, mais d'un goût fade. Quelques indigènes avoient de petites touffes de racine à serpent, qui venoient d'Alaksa.

Dans l'intérieur de l'île, il croît des pins communs qui donnent de beau bois de charpente, et à la pointe orientale, que le capitaine Cook a appelée le *Cap Greville*, il y a une forêt de pins, qui est très-considérable, et d'où l'on tire de quoi construire les huttes et réparer les canots.

[1] Latit. 57° 5′ nord. — Longit. orient. 205° 30′. — Variation de la boussole, 26° à l'est.

CHAPITRE XIV.

DÉPART DE KADIAK. — ILE D'AFOGNAK. — RIVIÈRE GLACIALE. — GROUPE D'ILES. — VISITE DE PLUSIEURS INSULAIRES. — ARRIVÉE DANS LE CANAL DU PRINCE WILLIAMS. — INTELLIGENCE DE DEUX CHIENS QUI EMPÊCHENT LES SAUVAGES DE VOLER LES VOYAGEURS. — LE CAPITAINE ZARITSCHEFF FAIT LE RELÈVEMENT DE LA CÔTE. — CAP SAINT-ELIE. — RÉCIT DE CE QUE M. DELAREFF A VU DANS LE CANAL DU PRINCE WILLIAMS.

Nous restâmes mouillés à Kadiak jusqu'au 6 juillet. Ce jour-là nous embarquâmes la tente qui servoit à faire des observations astronomiques, et la tente qui contenoit notre chapelle de voyage; car nous avions planté l'une et l'autre sur le rivage, au moment de notre arrivée. 1790. Juillet.

A cinq heures du soir, nous nous fîmes

1790. Juillet. touer pour passer du port dans la baie ; et nous n'eûmes pas moins de difficulté pour sortir de ce port que nous n'en avions eu pour y entrer.

M. Delareff, directeur de la compagnie de Schelikoff, fut informé qu'une frégate espagnole, commandée par le capitaine Mendoza, venoit d'arriver à l'embouchure de la rivière de Cook. Aussitôt il nous fit part de cette nouvelle, et nous demanda passage à bord de notre vaisseau pour se rendre sur la côte d'Amérique.

Nous apprîmes que les Espagnols avoient coutume de visiter tous les ans ces parages, et qu'alors les Russes recevoient d'eux quelques comestibles et une quantité considérable de peaux de loutres de mer, et leur donnoient en échange de la quincaillerie, de la verroterie et des toiles.

Le capitaine Billings résolut de se rendre où étoit la frégate espagnole. Nous partîmes avec un vent léger qui souffloit tantôt du nord, tantôt de l'ouest ; de sorte que nous ne fîmes pas beaucoup de chemin. Nous eûmes le temps d'examiner toute la côte est et sud-est de l'île de Kadiak, côte très-élevée, très-inégale, remplie de criques et de petites baies,

et entourée de rochers détachés qui s'élèvent au-dessus des eaux, et sont très-près de terre. 1790. Juillet.

Le 7, à cinq heures vingt-deux minutes cinquante-cinq secondes, le cap Greville [1] nous restoit au nord-ouest, et nous déterminâmes notre position géographique [2].

Le 8, à la pointe du jour, nous vîmes l'île d'Afognak, où les Russes ont établi une factorerie. L'intérieur de cette île est couvert de très-beaux arbres. Elle n'est éloignée que de sept milles de la pointe septentrionale de Kadiak. Le canal qui les sépare est rempli d'îlots et de rochers.

Deux milles au nord de l'île d'Afognak est celle de Schouyouch, qui a environ quatre milles de long, et est environnée de rocs. Le capitaine Cook a vu le cap qui est à l'extrémité nord de cette île, et lui a donné le nom de *Pointe de Banks*.

Les vents contraires qui soufflolent de l'ouest et du nord-est, nous empêchèrent long-temps de doubler le cap Sainte-Elisabeth. La matinée du 11 fut pluvieuse. Cependant nous

[1] Yallovoï-Mouis.

[2] Latit. 57° 25′ 40″ nord. — Longit. 207° 47′ 45″ est.

1790. juillet. vîmes, à travers les brouillards, la terre à l'est du cap, terre montueuse et très-inégale.

A dix heures, une montagne de forme conique qui s'élève sur le continent, nous restoit au nord-ouest, 22°. — Nous vîmes une rivière que les chasseurs nomment *Ledenaya-Réka* [1], parce qu'elle est continuellement gelée. Elle leur sert pour se diriger lorsqu'ils se rendent dans le canal du prince Williams. Elle nous restoit au nord-ouest et à la distance de quinze milles [2]. Non loin de l'embouchure de cette rivière, on voit un groupe d'îles et un très-grand nombre de rochers détachés. Nous eûmes alternativement des calmes et des vents variables du sud-est et du nord-est; et les brumes nous cachèrent la côte jusqu'au vendredi 12. Ce jour-là, à deux heures après midi, nous revîmes la terre droit devant nous, et à environ quinze milles de distance, le vent soufflioit du nord-est, et nous gouvernions au nord-nord-ouest.

Voyant plusieurs passes, et Delareff nous assurant qu'il n'y avoit point là de rochers cachés sous l'eau, et que le mouillage étoit sûr

[1] La rivière Glaciale.

[2] La rivière Glaciale est à 59° 36′ de latit. nord, et à 209° 45′ de longit. est.

dans les baies, nous y entrâmes en louvoyant entre plusieurs petites îles. 1790. Juillet.

Quand nous ne fûmes plus qu'à environ trois milles du rivage, deux indigènes vinrent vers nous dans leurs canots, en étendant leurs bras en signe de paix. Nous leur fîmes les mêmes signes, et nous hissâmes un pavillon : aussitôt ils vinrent à bord. Ils nous apportèrent une peau de jeune loutre de mer, une loutre de rivière et un veau marin ; et nous leur donnâmes en échange du tabac et des grains de verroterie. Peu de temps après, Delareff s'embarqua dans un baïdar à trois bancs, qu'il avoit apporté de Kadiak, et il se rendit à terre avec deux Américains qui étoient venus avec lui ; les deux indigènes qui nous avoient rendu visite les accompagnèrent.

Delareff ne nous attendit pas, de peur de ne pas trouver la frégate espagnole dans la rivière de Cook. Quoique sans armes, ce Grec descendit sur le rivage sans appréhender aucun danger ; ce qui prouve bien que les gens de la compagnie, dont il étoit un des directeurs, s'étoient complétement attiré l'amitié des habitans de cette côte. Nous le priâmes de dire aux Espagnols que nous désirions beaucoup qu'ils restassent quelque temps dans

1790. Juillet. le canal du prince Williams, parce que nous avions grande envie de les voir. Il nous laissa, pour nous servir d'interprète, un jeune Américain, qui entendoit la langue russe. Ce jeune homme s'entretint avec les deux indigènes. Ils lui dirent que presque toute la terre que nous apercevions n'étoit qu'un composé d'îles. Par-tout on voyoit de beaux arbres jusqu'au bord de l'eau.

Quoique nous fussions bien dans une baie [1], la terre la plus proche étoit encore à plus de trois milles de distance de nous, et avec une ligne de cent brasses, nous ne pouvions pas trouver le fond. Le courant portoit à l'ouest, et fesoit deux milles et demi par heure. Le vent avoit très-peu de force, et varioit continuellement du sud à l'est, avec des intervalles de calme.

Le 13, à quatre heures quatre minutes vingt-cinq secondes après midi, nous déterminâmes la position du point où nous nous trouvions [2]: les vents peu favorables continuèrent jusqu'au 16 au matin, où il s'éleva une légère brise du sud-est. Nous marchions vers le nord-est, et nous filions cinq nœuds, avec une mer très-

[1] Latit. 59° 15′ nord.

[2] Latit. 59° 17′ 45″ nord. — Longit. 209° 15′ est.

houleuse

houleuse et un temps pluvieux. L'après-midi le vent diminua beaucoup. 1790. Juillet.

Le 17, à quatre heures du matin, nous vîmes l'île Montaguë [1], qui nous restoit au nord, 5° est, à la distance d'environ sept lieues.

A huit heures trente-six minutes vingt-cinq secondes du matin, nous observâmes notre position. Nous prîmes le large en gouvernant à l'est de l'île Montaguë, pour gagner le canal du prince Williams, où nous entrâmes le 19 à quatre heures après midi. Nous jetâmes l'ancre près de l'endroit où le capitaine Cook mouilla en 1778.

Dans la matinée du 20 juillet, le capitaine Billings envoya à terre ses instrumens d'astronomie et la tente qui lui servoit d'observatoire. Nous reçûmes la visite de beaucoup d'Indiens, qui d'abord paroissoient être farouches et défians. Ils pagayoient autour du vaisseau, en élevant de temps en temps leurs mains couvertes de gants de peau d'ours, chantant et fesant divers signes d'amitié. Quand on les eut assurés qu'ils seroient bien accueillis, ils se hâtèrent de venir à bord, et laissèrent apercevoir un grand penchant à voler toutes les choses qui étoient en fer. Ils

[1] Les indigènes l'appellent *Tsoukli*.

1790. Juillet. se plaignirent amèrement des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus dans un vaisseau russe, commandé par le sturman Poloutoff. Le capitaine de ce vaisseau et ses gens leur avoient pris beaucoup de peaux de loutres de mer, et d'autres pelleteries, sans leur rien donner en retour. Ils avoient eu en outre la cruauté de s'amuser à tirer des coups de fusil sur quelques indigènes, et ils leur avoient enlevé plusieurs femmes par force.

Ces Américains parurent très-contens de la manière dont nous en agîmes avec eux, ainsi que des présens que nous leur fîmes ; et ils nous promirent de revenir avec des fourrures. Cependant ils nous prirent adroitement tout ce qu'ils purent, et, entr'autres choses, la barre de fer du gouvernail de la chaloupe.

Nous fîmes soigneusement la garde à bord, et nous mîmes des sentinelles autour de l'observatoire, afin de ne pas être surpris par les indigènes ; car ils nous sembloient être assez audacieux pour tout entreprendre.

Une troupe de ces sauvages rendit visite au capitaine Billings dans sa tente. Il leur fit servir du thé, dont le goût ne leur plut pas beaucoup, non plus que le goût de l'eau-de-vie et celui du tabac. Ces choses n'étoient connues

que d'un très-petit nombre d'entr'eux, qui avoient été à bord des vaisseaux russes ; les autres en goûtoient pour la première fois : mais tous trouvèrent le sucre excellent. 1790. Juillet.

Un chien barbet, qui appartenoit au capitaine Billings, sembloit voir avec répugnance les sauvages qu'avoit accueillis son maître. Cependant il restoit tranquillement couché au milieu de la tente. Le mousse avoit maladroitement placé la table à thé, de manière qu'une partie de cette table, quelques tasses et quelques cuillers se voyoient en dehors. L'un des sauvages essaya de s'approprier les cuillers. Personne ne s'en aperçut ; mais le chien barbet le vit, et s'élançant par-dessus les sauvages qui étoient dans la tente, il saisit le voleur par la main qui tenoit encore les cuillers, et ne l'abandonna que lorsque le capitaine le lui fit lâcher. Je crois que cet exemple empêcha depuis les indigènes de voler en présence du chien.

Le capitaine Hall avoit un chien d'arrêt, qui fut aussi utile à bord contre les voleurs, que le barbet l'étoit à terre. Les sauvages désiroient beaucoup d'avoir ces chiens ; et l'un d'eux pria le capitaine Hall de lui vendre la moitié du sien ; ce qui nous fit penser qu'ils

1790. Juillet.

avoient envie de les manger, et qu'ils croyoient que nous ne les gardions que pour les manger nous-mêmes.

Le capitaine Billings étant alors rendu dans l'endroit où il croyoit qu'étoit le cap Saint-Elie, découvert par le commodore Bering, en 1741, prit un grade de plus, conformément aux ordres de l'impératrice, et prêta, en cette qualité, serment entre les mains de l'aumônier du vaisseau, suivant les réglemens de la marine russe.

Deux hommes et une femme d'Ounalaschka nous avoient offert, à notre départ de cette île, de nous accompagner pour nous servir d'interprètes; et, en conséquence, ils s'étoient embarqués avec nous. Leur principal objet, en fesant ce voyage, étoit de se soustraire aux vexations des chasseurs russes qui séjournoient dans leur île; et le capitaine Billings leur promit de les remettre chez eux à son retour, temps où les chasseurs devoient en être partis. Ces Ounalaschkans avoient porté avec eux leurs petits baïdars; et j'étois le seul à bord, qui osât, comme eux, se hasarder dans ces légers canots. Le 22 juillet, voyant la journée très-belle et un vent léger, souvent interrompu par des calmes, je m'embarquai

seul dans un des baïdars, pour prendre un peu d'exercice. Le capitaine Billings étant occupé à faire des observations astronomiques sur la côte, et le capitaine Hall commandant à bord, ce dernier me recommanda de ne point aller à terre, et même de ne pas m'éloigner beaucoup du vaisseau. 1790. Juillet.

Je partis à une heure après midi; et profitant de la marée, et me servant de ma pagaye, je fis huit milles par heure, sans songer que j'oublioi les injonctions du capitaine Hall. Lorsque je voulus virer de bord, je trouvai le courant trop fort pour pouvoir le refouler. Je ne vis pas un seul Indien, ni rien qui m'annonçât qu'il y en avoit dans l'endroit où j'étois; de sorte que je pris le parti d'entrer dans une anse voisine, pour attendre le retour de la marée, et aller chercher un peu d'eau fraîche dans un ruisseau que je voyois devant moi.

Lorsque je fus en dedans d'une petite passe qui conduisoit dans l'anse, je m'aperçus que quelques sauvages m'avoient coupé la retraite. J'avois pour tout vêtement une veste de nankin, et de grandes culottes de la même étoffe. Heureusement qu'il se trouvoit dans mes poches quelques petits couteaux et quelques

1790. Juillet. grains de verroterie. Je donnai ces choses aux sauvages, et principalement à une femme qui étoit vêtue d'une camisole de nankin, et qui, à mon grand étonnement, m'adressa la parole en russe. Ce qui m'embarrassoit le plus, c'étoient les plaintes que ces Indiens ne cessoient de faire sur la manière dont on s'étoit conduit avec eux à bord du vaisseau de Poloutoff. Cependant je parvins, sans beaucoup de peine, à leur persuader que je n'étois point Russe.

La femme indienne me présenta un vase rempli d'eau, et me donna à manger des baies arrosées d'huile de veau marin. Elle me dit que Poloutoff l'avoit emmenée par force, et gardée plus d'un an, et que c'étoit alors qu'elle avoit appris la langue russe; qu'ensuite Poloutoff s'étoit associé avec Zaïkoff, pour retourner dans le canal du prince Williams, où elle leur avoit servi d'interprète. Zaïkoff, continua-t-elle, étoit un excellent homme qui se conduisoit parfaitement bien avec tout le monde, et l'avoit favorisée dans son évasion; et, depuis, elle et ses compatriotes s'étoient bien vengés de Poloutoff et de ses gens. Un canot du vaisseau de ce Russe, et un autre de celui de Zaïkoff, avoient été envoyés à

terre, avec des hommes pour couper du bois. Ces hommes plantèrent deux tentes à une petite distance l'une de l'autre ; de sorte que les équipages des deux canots étoient séparés. C'étoit en automne : la nuit étoit très-obscure, et un seul homme veilloit à côté du feu qu'on avoit allumé sur la plage. Les sauvages se glissèrent, sans être entendus, jusqu'auprès de celui qui gardoit la tente des gens de Poloutoff : ils l'égorgèrent, fondirent dans la tente, et massacrèrent tous ceux qui y étoient ; après quoi ils se retirèrent, sans attenter à la vie des gens de Zaïkoff, ni approcher de leur tente. 1790. Juillet.

Voilà ce que me raconta la femme indienne. Après ce récit, elle m'invita à aller la voir chez elle, m'assurant que je n'y courrois pas le moindre danger. Je lui demandai si elle demeuroit loin. Elle me répondit qu'en partant du vaisseau à soleil levant, je serois rendu dans son habitation avant la fin du jour. Cette habitation, me dit-elle, en me montrant du doigt le nord-est, se trouvoit au-delà des détroits, à l'extrémité du canal, et près de l'embouchure d'une grande rivière. Cela m'engagea à m'informer si la terre qui nous entouroit, faisoit partie du continent. Après avoir

1790, Juillet. conversé quelques instans avec un chef qui étoit là, elle me dit que tous les passages que je voyois, n'étoient que des détroits. Je l'assurai que si elle vouloit venir me prendre à bord de bon matin, je l'accompagnerois chez elle, et je lui ferois cadeau, ainsi qu'à ses amis, de grains de collier et d'autres objets.

A trois heures et demie, la mer étant haute, je quittai les sauvages avec très-grand plaisir. Ils trouvoient tous mon petit baïdar si joli, que j'avois grand peur qu'ils ne me le prissent. D'ailleurs, dans le premier moment que je m'étois vu en leur pouvoir, j'avois été vivement alarmé.

Je regagnai le vaisseau à quatre heures et demie: Ma longue absence avoit occasionné au capitaine Hall beaucoup d'inquiétude, que mon retour fit cesser. Cependant je me gardai bien de lui raconter mon aventure, de peur qu'il ne s'opposât à de nouvelles promenades en baïdar. Je me promis seulement à moi-même de ne plus m'exposer à des dangers pareils à celui auquel je venois d'échapper.

Le 23, la femme sauvage que j'avois rencontrée la veille, vint, de bon matin, le long du vaisseau, avec une suite d'une dixaine de doubles canots. Elle apporta une peau de

loutre de mer, que j'achetai pour quelques grains de verroterie. Les sauvages voulurent m'engager à aller avec eux, leur chef offrant de rester à bord jusqu'à mon retour : mais le capitaine Billings ne voulut pas permettre que je fisse cette promenade. Cependant les capitaines Hall et Zaritscheff n'y voyoient aucun danger, d'autant que le chef vouloit demeurer en otage. 1790. Juillet.

Pendant que nous causions sur l'invitation qu'on venoit de me faire, le capitaine Billings avoit reçu, dans sa chambre, la femme indienne et le chef : mais ces deux sauvages sortirent tout-à-coup de chez le capitaine, et quittèrent le vaisseau avec un air de fureur. Je fus très-fâché de ce contre-temps, parce qu'il me priva de l'espoir d'acquérir les notions certaines que je désirois avoir sur les détroits, et principalement sur la grande rivière, dont m'avoit parlé l'indienne. Les sauvages débarquèrent près de notre observatoire, où ils enlevèrent le casque d'un de nos grenadiers ; puis ils tâchèrent de s'enfuir. Mais ils furent arrêtés et obligés de rendre le casque.

Ces Indiens montroient tous un grand penchant à voler, même les choses qui ne pouvoient leur être d'aucune utilité ; et quand ils

1790. Juillet. étoient découverts, ils rendoient leur larcin avec la plus grande tranquillité.

La langue et les mœurs de ces Indiens diffèrent très-peu de celles des insulaires de Kadiak.

Dans la soirée du 24 juillet, le capitaine Zaritscheff s'embarqua dans la chaloupe armée pour aller visiter le canal, examiner les habitations des indigènes, et tâcher de savoir d'une manière certaine, si la terre qui étoit devant nous tenoit au continent, ou n'étoit qu'une suite d'îles. Le 27, après midi, il revint à bord, et remit au capitaine le rapport que je vais copier.

« Je me suis avancé onze milles et demi dans » le nord, et là, j'ai trouvé que la côte s'in- » clinoit vers l'est. Six Indiens, embarqués » dans quatre baïdars, m'ont joint en cet en- » droit, et m'ont offert de me servir de guides » ou de m'accompagner. Mais le soir, m'ayant » vu arrêter pour passer la nuit dans une pe- » tite baie, et désirant en vain que j'allasse » plus loin, ils m'ont quitté. J'ai vu une croix [1] » plantée sur le rivage de cette baie.

[1] J'imagine que cette croix avoit été plantée par Zaïkoff, ou par Poloutoff, dans l'endroit où étoient enterrés ceux de leurs gens qui avoient été massacrés par les sauvages.

» Le lendemain, je me suis remis en route. 1790.
» Après avoir fait seize milles et demi, en y Juillet.
» comprenant la route de la veille, j'ai vu que
» la direction de la terre étoit sud-est, et qu'il
» y avoit de ce côté-là une immense baie. Les
» brouillards m'ont empêché de bien distin-
» guer le rivage opposé; mais je l'ai aperçu
» de temps en temps, et il m'a semblé qu'il
» étoit fort bas. A dix-huit milles, la côte
» tourne au nord-est. Ici j'ai vu encore des
» Indiens avec huit baïdars. Ils m'ont dit qu'ils
» venoient de la mer, où ils étoient allés à la
» poursuite des amphibies, et ils ont ajouté
» que nous étions dans les détroits; mais qu'ils
» ne me conseilloient pas d'aller beaucoup
» plus avant, parce qu'il y avoit des hauts-
» fonds et des brisans si dangereux qu'un léger
» canot pouvoit à peine les franchir à mer
» haute, et qu'à mer basse, ils étoient à sec.
» Ces Indiens m'ont dit, de plus, que la côte
» opposée étoit, ainsi que celle où nous nous
» trouvions, formée par une grande île, et
» que les détroits y étoient également remplis
» de hauts-fonds, et presqu'à sec, à mer basse.
» Les brouillards qui continuoient, étoient
» cause qu'on ne pouvoit pas voir cette côte
» opposée.

1790. Juillet. » J'ai fait en tout, vingt-trois milles. Alors » les brouillards se sont un peu éclaircis, et » j'ai distingué et les deux rivages et la mer. » J'étois à deux milles de distance du cap que » j'avois à droite. Le rivage qui étoit à ma » gauche tournoit vers le nord-est. Tout près » du rivage étoient deux petites îles et un grand » rocher isolé.

» En m'en revenant, j'ai traversé les passes » dans plusieurs sens. J'ai jeté plusieurs fois » la sonde, et j'ai trouvé depuis une brasse » et demie jusqu'à deux brasses et demie d'eau » sur un fond de sable. C'étoit à sept heures » et demie du soir; la mer étant haute, j'ai » pris le parti de virer de bord pour que la » chaloupe ne restât pas à sec.

» J'ai passé la nuit du 26 dans une petite » baie, à environ six milles de distance du » vaisseau. J'ai trouvé là quelques indigènes » qui y avoient établi leurs cabanes d'été, » pour être plus à portée de faire la chasse. » Ils nous ont reçus, moi et mes compagnons, » très-amicalement, nous assurant qu'ils n'a- » voient aucune mauvaise intention contre » nous, parce que nous agissions avec eux » honnêtement, et non pas comme quelques » autres navigateurs qui nous avoient précé-

» dés. Je leur ai dit que ceux dont ils se plai- 1790.
» gnoient, n'étoient pas des officiers du gou- Juillet.
» vernement, et que toutes les fois qu'ils ver-
» roient un vaisseau arborer un pavillon tel
» que celui que nous avions, ils pourroient
» aller à bord en toute sûreté.

G. ZARITSCHEFF[1].

Dans son excursion, le capitaine Zaritscheff trouva quelques indigènes dont la physionomie et les manières lui inspirèrent beaucoup de défiance : aussi se tint-il bien sur ses gardes pour ne pas être surpris par les sauvages. Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, qu'à notre retour au Kamtchatka, le capitaine Zaritscheff découvrit que, pendant qu'il avoit visité le canal du prince Williams, l'interprète qui l'accompagnoit, n'ignoroit pas que les indigènes avoient formé un complot contre lui. Ils vouloient qu'il allât au fond du canal, où sa chaloupe seroit restée à sec, parce qu'alors ils l'auroient massacré ainsi que tous ses gens. Le capitaine Zaritscheff ayant demandé à l'interprète pourquoi il ne l'avoit pas averti, dans le temps, du projet des sauvages, l'interprète lui répondit :

[1] Cet Écrit est daté du 27 juillet 1790.

1790. Juillet. — « Si les Indiens avoient pu vous égorger, » ils ne m'auroient rien fait : mais si j'avois » découvert leur complot, ils m'auroient cer- » tainement tué ».

Le 28, je m'embarquai, dans la chaloupe bien armée, avec le naturaliste [1] et le dessinateur de l'expédition, pour visiter une partie du canal. Nous ne rencontrâmes aucun indigène, ni ne vîmes rien de remarquable.

Un vieillard indien vint à bord le 29. Il avoit une physionomie prévenante, et paroissoit être intelligent. Le capitaine Zaritscheff et moi nous conversâmes avec lui, par le moyen d'un interprète. Nous lui demandâmes depuis quel temps les premiers vaisseaux européens étoient venus sur cette côte, et s'il se rappeloit que quelques canots étrangers s'y fussent perdus. Il répondit que plusieurs canots y avoient fait naufrage ; et d'après la description qu'il en fit, nous jugeâmes que ces canots étoient espagnols.

Le vieillard nous dit ensuite, que lui et les gens de sa nation alloient chasser l'été sur une île, qu'il nous décrivit avec beaucoup d'exactitude, et que nous reconnûmes à n'en pas douter, pour celle que le capitaine Cook

[1] Le docteur Merck.

a nommée l'*Ile de Kay*. Il nous raconta qu'étant encore fort jeune, il avoit vu un vaisseau entrer dans une baie, qui est dans l'ouest de cette île, mouiller très-près du rivage, et envoyer un canot à terre; qu'à l'approche du canot, tous les Indiens s'étoient enfuis : mais qu'après le départ du vaisseau, ils étoient revenus dans leur hutte, et avoient trouvé dans leur chambre souterraine des grains de verroterie, des feuilles de tabac, une chaudière de fer, et quelques autres objets. 1790. Juillet.

Ce récit du vieillard répond parfaitement à ce qu'a dit Steller [1] du cap Saint-Elie de Bering, et la baie décrite par l'Indien doit être celle où aborda Steller, et où les choses dont je viens de faire mention furent laissées dans une cave. Ainsi le cap Saint-Elie n'est pas l'extrémité méridionale de l'île de Montaguë, mais bien l'île de Kay.

Peut-être sera-t-on bien aise de trouver ici la traduction d'un fragment de la relation de Steller [2], qui a rapport au cap Saint-Elie.

« Le 15 juillet, nous vîmes la terre : mais

[1] Steller accompagna, comme naturaliste, Bering et Tschirikoff, dans le voyage qu'ils firent en 1728 et 1729. (*Note du Traducteur.*)

[2] Cette relation est en allemand.

1790. Juillet. » comme elle ne paroissoit pas assez distinctement pour qu'on pût la dessiner, et que » je l'avois vue le premier, on dit que je » m'étois mépris. Le lendemain, nous la revîmes, et l'on n'osa plus élever aucun doute » à cet égard. La côte étoit élevée, et quoique » nous en fussions éloignés de seize milles » allemands [1], nous distinguions facilement » une montagne qui étoit dans l'intérieur des » terres. Je n'ai point vu de montagne plus » haute que celle-là, ni au Kamtchatka, » ni dans toute la Sibérie. Le rivage étoit, » par-tout, inégal, et nous y aperçûmes beaucoup d'anses et beaucoup de passages conduisant dans des ports ou dans des baies.

» Tous ceux qui étoient à bord félicitèrent » le commandant sur la découverte de cette » terre : mais loin d'en paroître satisfait, il » reçut leurs complimens avec la plus étonnante indifférence. Il en levoit même les » épaules, et il dit à M. Plinisner : — L'on » s'imagine que l'on a tout trouvé, et beaucoup de gens sont gonflés de vains projets. » Personne ne considère où nous avons découvert la terre; personne ne songe à la

[1] Le mille allemand équivaut à peu près à deux lieues.

» distance

» distance que nous avons à parcourir pour
» nous en retourner, ni à tout ce qui peut en
» résulter. Peut-être les vents contraires nous
» empêcheront de regagner nos côtes. Nous
» ne connoissons point cette terre, et nous
» n'avons pas assez de provisions pour y pas-
» ser l'hiver.

1790. Juillet.

» Le 17, il y eut peu de vent, et nous ne
» fîmes pas beaucoup de chemin. Le 18, nous
» étions, vers le soir, si près de terre, que
» nous pouvions aisément voir les superbes
» forêts qui s'étendoient presque jusqu'au
» bord de la mer. Le rivage étoit uni et pa-
» roissoit sablonneux. Nous avions le conti-
» nent à notre droite, et nous voulions ga-
» gner le nord-ouest, pour passer derrière une
» île extrêmement élevée et couverte d'ar-
» bres; ce que nous ne pouvions exécuter
» qu'en louvoyant contre le vent.

» Le 19 juillet, nous étions à deux milles
» allemands en dehors de l'extrémité nord-
» ouest de l'île. Nous avions observé la veille
» qu'il y avoit un passage entre cette île et le
» continent; et je pensai que quelque grande
» rivière avoit son embouchure dans le voi-
» sinage. Les raisons sur lesquelles je fondois
» cette opinion, étoient que le courant qui

1790. Juillet. » venoit de ce côté-là, se faisoit sentir à deux » milles en mer, et que l'eau avoit une cou- » leur toute différente et étoit presque douce.

» Je fis part de mes conjectures à mes com- » pagnons de voyage : ils s'en moquèrent. » Nous passâmes toute la journée à louvoyer, » pour nous rapprocher de l'île, et entrer » dans le canal que nous avions remarqué la » veille.

» Le 20, nous mouillâmes entre les îles, et » en l'honneur du saint dont c'étoit ce jour- » là la fête, nous donnâmes à la pointe de la » grande île, le nom de *Cap Saint-Elie*.

» Le maître d'équipage Chrytoff fut envoyé » à terre pour examiner la côte, et M. Steller » l'accompagna pour faire des observations » sur les trois règnes de la nature.

» Steller vit sur le rivage des traces des » indigènes, et découvrit un de leurs loge- » mens souterrains où il entra. Il y trouva :

» 1°. Un loukoschkan, c'est-à-dire une es- » pèce de boîte d'écorce, d'environ six pieds » de long. Il y avoit dans cette boîte du sau- » mon fumé.

» 2°. Une certaine quantité de plantes douces » du Kamtchatka[1], beaucoup mieux nettoyées

[1] Du sarana, racine comestible.

» et préparées qu'elles ne le sont ordinaire- 1790.
» ment par les Kamtchadales. Juillet.

» 3°. Diverses espèces de plantes, préparées » comme du chanvre. J'imaginai que c'étoient » des orties, qui sont très-abondantes dans » cette île, et que peut-être les indigènes em- » ploient à faire des filets, comme on le fait » au Kamtchatka.

» 4°. De la seconde écorce de mélèze et de » pin, séchée et mise en rouleaux, comme » j'en ai vu au Kamtchatka, en Sibérie et » même dans quelques parties de la Russie » propre. On mange cette écorce dans les cas » d'urgente nécessité.

» 5°. De gros paquets de cordes faites avec » du gouêmon, et extrêmement fortes.

» 6°. Des flèches pareilles à celles des Tarta- » res et des Tongouths. Elles étoient noircies, » et si bien polies, que je pensai que ceux » qui les avoient faites avoient des outils de » fer.

» Steller prit dans la hutte des sauvages, » et emporta à bord deux paquets de pois- » son fumé, une flèche, un outil de bois pour » allumer du feu, et pareil à ceux dont se ser- » voient autrefois les Kamtchadales ; de l'a- » madou fait avec des feuilles sèches, un

1790. Juillet.

» paquet de bois, un peu d'écorce d'arbre,
» et quelques plantes teillées.

» Lorsque Steller fut de retour dans la cha-
» loupe, il envoya dans la hutte une chau-
» dière de fer, une livre de tabac, une pipe
» chinoise, et une pièce d'étoffe de soie de la
» Chine; mais les matelots qui y portèrent
» ces objets, prirent, en retour, presque
» tout ce qu'ils y trouvèrent».

Le vieillard nous apprit qu'à l'extrémité septentrionale de l'île de Kay, il y avoit une baie, où l'on étoit bien à l'abri du vent, et dont, à la basse mer, l'entrée avoit deux fois sa pagaye [1] de profondeur. Il ajouta que plusieurs ruisseaux couloient dans cette baie, mais non pas des rivières.

Cependant une rivière très-considérable se jette dans la mer, à une journée au nord de l'endroit où nous étions mouillés. Les indigènes remontent cette rivière, et après quatorze jours de navigation, ils arrivent chez une nation qui leur vend des couteaux, des chaudières de cuivre, divers outils, et même les canots dont ils se servent. Cette nation va trafiquer avec d'autres peuples, qui habitent plus loin dans l'intérieur, et qui lui fournis-

[1] Environ sept pieds.

sent des couteaux et d'autres articles. Mais, suivant ce qu'observa le vieillard, ses compatriotes ne dépassent jamais le territoire de cette nation. Les objets qu'ils lui donnent en échange de ses marchandises, sont des peaux de lion de mer pour les baïdars, de l'huile de veau marin, des coquilles de moule pour garnir la pointe des flèches. — Cette nation est, dit-on, puissante et belliqueuse. 1790. Juillet.

Je crois très-nécessaire de rapporter ici une autre observation du vieillard. Il nous assura que tout ce que nous pouvions voir devant nous, n'étoit que des îles et des canaux; et qu'au sud-ouest il y avoit UNE GRANDE EAU SALÉE, où conduisoient divers passages. Je lui fis plusieurs questions à cet égard, et ses réponses furent toujours conformes à sa première assertion.

J'aurois bien volontiers resté seul sur la côte, pour examiner ces contrées inconnues, et voyager d'une tribu chez l'autre, jusqu'à ce que je me fusse tout-à-fait égaré, ou que j'eusse trouvé le chemin de l'Europe par quelques-unes de ces crevasses où les eaux se sont ouvert un passage. Je sais que ceux de mes compagnons de voyage, à qui je fesois part de ce projet, le regardoient comme une extra-

1790. Juillet.

vagance ; mais c'est une confiance audacieuse et même un peu de folie qui auroient assuré le succès d'une telle entreprise. Certes, je n'aurois pas, sans de bonnes raisons, renoncé à connoître la grande rivière, dont on nous avoit parlé plusieurs fois ; et je suis persuadé qu'aucun des habitans de ces contrées n'eût refusé d'aider un homme qui, loin d'avoir moyen de leur faire du mal, auroit été sans cesse en leur pouvoir. De plus, je déclare que j'ai une entière confiance dans un Être suprême qui dirige toutes nos pensées, et inspire à ses vrais adorateurs les moyens de désarmer ceux qui voudroient leur nuire.

J'espère que mes lecteurs ne s'offenseront point de mes réflexions. Elles furent faites, ainsi que le projet qui y a donné lieu, sur la côte d'Amérique, et dès-lors même je résolus d'en faire un jour part au public.

Le capitaine Billings avoit eu des renseignemens sur la grande rivière dont il est ici question, renseignemens qui lui avoient été donnés par M. Delareff, directeur de la compagnie de Schelikoff à Kadiak, à Afognak et dans la rivière de Cook. Ce Grec représentoit les indigènes des bords de cette rivière comme des hommes doux et bienveillans. Il disoit que

lui et ses gens mangeoient, buvoient amicalement avec ces Indiens, et dormoient sans la moindre crainte au milieu d'eux ; et je ne doute pas de la vérité de ses assertions. Peut-être sera-t-on bien aise de voir de quelle manière il s'exprimoit lui-même à ce sujet. Le voici : 1790. Juillet.

« Je m'embarquai à Okhotsk en juillet 1781, » et j'arrivai le 10 août à Commandorski, » c'est-à-dire dans l'île de Bering, où j'hiver- » nai. L'année suivante je passai l'hiver à Ou- » nalaschka, et, en 1783, je me rendis dans » le canal du prince Williams. J'arrivai le 13 » août, avant le lever du soleil, en dehors du » canal, et j'expédiai sur-le-champ un canot » bien armé pour aller chercher un port con- » venable. Le temps devint brumeux ; mais » bientôt après il s'éclaircit, et je vis un grand » nombre de canots qui pagayoient vers le » navire. Le plus grand de ces canots hissa un » pavillon. J'en fis autant ; alors ils firent trois » fois le tour du vaisseau, et, pendant ce » temps-là, un homme se tenant debout dans » un des canots du centre, chantoit et balan- » çoit ses mains. Nous invitâmes les sau- » vages à venir à bord, et ils n'hésitèrent » pas à y monter. Ils troquèrent avec moi » quatorze peaux de loutre de mer, contre

1790. Juillet. » des grains de verroterie qui, pour la » plupart, étoient bleus. Je leur offris des » chemises et des habits; mais ils ne parurent pas s'en soucier. Je leur offris aussi » du tabac qu'ils refusèrent. Ces Indiens se » conduisirent envers moi et mes compagnons avec beaucoup de bienveillance. Nous » mangions, nous buvions et nous dormions » amicalement les uns avec les autres.

» Les indigènes nous dirent que deux vaisseaux étoient venus sur leur côte quelques » années auparavant, et leur avoient laissé » beaucoup de verroterie et d'autres articles; » et, d'après la description qu'ils en firent, » nous jugeâmes qu'ils étoient anglais. Les indigènes avoient des couteaux et des chaudières de cuivre qu'ils nous dirent tirer d'un » endroit où, pour se rendre, il falloit remonter quatorze jours une grande rivière. » Ils ajoutèrent que les habitans du haut de » cette rivière étoient très-nombreux, et » possédoient beaucoup de cuivre.

» Le 8 septembre, on s'aperçut d'un changement dans les manières des indigènes, » qui, bientôt après, attaquèrent mes gens. » J'ignorai cette querelle jusqu'au 21, jour » où le canot que j'avois envoyé à terre, à

» mon arrivée, revint à bord. J'appris par les
» hommes qui étoient dans le canot, qu'ils 1790.
» avoient eu dispute, et s'étoient battus avec Juillet.
» les Indiens; mais mes gens ne voulurent
» pas me dire d'où provenoit la dispute; et,
» d'après cela, je jugeai qu'ils avoient été
» les agresseurs. Peut-être quelques pelle-
» teries étoient-elles la seule cause de tout
» cela [1]. — Le navire de Poloutoff étoit alors
» dans le canal où je le laissai ».

Nous coupâmes une assez grande quantité de très-belles barres, dont nous avions besoin; nous nous pourvûmes d'eau fraîche. Nous pêchâmes à la seine sur le rivage, et prîmes quelques saumons. Nous prîmes aussi quelques poissons plats à la ligne, le long du vaisseau. Tandis que les Indiens étoient dans leurs canots autour du vaisseau, nous prîmes une grosse raie, et comme nous la halions à bord, ils s'avancèrent avec fureur, et c'étoit à qui pourroit la percer de sa lance. Ils disoient que ce poisson étoit le diable.

Les framboises abondoient sur le rivage, et les blanches étoient extrêmement grosses

[1] Peut-être aussi étoit-ce la conduite injuste de Poloutoff, qui avoit irrité les Indiens contre tous les blancs. (*Note du Traducteur.*)

1790. Juillet. et bien parfumées. Nous vîmes aussi beaucoup de mûres sauvages, plusieurs autres sortes de baies, beaucoup de ginseng, et quelques pieds de racine à serpent. Il y croît des pins de plusieurs espèces, très-gros et d'une excessive hauteur. Il y en a dont le bois est très-fibreux et très-dur, et ce sont ceux que nous choisîmes pour en faire des avirons.

Les indigènes du canal du prince Williams sont vêtus comme ceux de Kadiak. Ils ont aussi les mêmes coutumes, et presque le même idiome. Ceux que nous vîmes savoient plusieurs mots européens. Quand ils n'étoient pas contens de ce qu'on leur offroit en échange des choses qu'ils avoient à troquer, ils s'écrioient en anglais : *No! no! no* [1]! et en même temps, ils élevoient leurs mains pour faire signe qu'ils en vouloient davantage. Si on leur demandoit plus qu'ils n'avoient envie de donner, ils secouoient la tête, en disant : *Plenty, plenty* [2].

Ces sauvages étudioient, avec une extrême attention, l'air et l'expression de nos physionomies, et s'ils y remarquoient quelque signe

[1] Non, non, non.

[2] Mots anglais qui signifient *beaucoup, beaucoup.*

de colère ou de mécontentement, ils posoient aussitôt leurs marchandises dans leurs canots, et levoient les mains, en criant : *Amigo ! amigo* [1] ! et *la-lie ! la-lie !* ce qui, suivant eux, signifie *amitié* et *paix*. 1790. Juillet.

Les armes de ces sauvages ne diffèrent de celles des habitans de Kadiak, qu'en ce qu'elles ont la pointe en cuivre. L'un d'eux avoit une baïonnette. L'on dit qu'ils ont des boucliers ou des écrans [2], assez épais pour résister à la balle, et assez grands pour couvrir vingt ou trente personnes ; mais je n'en ai point vu. Leurs cuirasses couvrent le corps du guerrier, mais non pas sa tête, ni ses bras, ni ses jambes. Ces cuirasses sont faites de morceaux de bois, de près d'un pouce de large sur un demi-pouce d'épais, parfaitement bien taillés, et cousus avec du fil de nerfs d'animaux ; de sorte qu'on peut les rouler ou les déployer à volonté. Ils attachent ces cuirasses autour de leur corps. Elles ont un bout qui couvre la cuisse, mais qui se baisse ou se relève à volonté ; en sorte que le guerrier s'assied facilement dans les baïdars. Un autre

[1] Mot espagnol qui signifie *ami*.

[2] L'auteur auroit dû, ce me semble, les appeler des parapets portatifs.

1790. Juillet. bout, qui retombe sur la poitrine, peut aussi se relever, et alors il cache la plus grande partie du visage. Deux bandes de cuir attachées à la cuirasse passent par-dessus les épaules, et elle a plusieurs courroies qui se nouent sur le côté du corps.

Les guerriers portent des casques de bois, très-épais et très-solides. Quelques-uns de ces casques ressemblent à des têtes d'ours, et couvrent entièrement le visage du guerrier. Le guerrier porte ordinairement le casque qui représente l'animal qu'il chasse, et il se couvre d'une peau pareille à celle de cet animal; en sorte qu'il l'approche aisément à la portée de l'arc ou de la lance.

Nous fîmes présent à quelques indigènes de médailles de cuivre, et de grains de collier.

Nous déterminâmes la position du lieu où nous avions placé l'observatoire sur le rivage [1], c'est-à-dire à environ cinquante pas au sud de l'endroit où nous étions à l'ancre.

[1] Latit. 60° 18′ 48″ nord. — Longit. 213° 42′ 45″ à l'est du méridien de Greenwich.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

Avertissement du Traducteur. Page j
Préface de l'Auteur. iij
Explication de quelques Mots Russes, Tartares, Kamtchadales ou Aléoutes, employés dans cet Ouvrage. xiij
Liste des Planches qui composent l'Atlas gravé pour cet Ouvrage. xix

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Pétersbourg. — Route jusqu'à la ville d'Irkoutsk. 1

CHAPITRE II.

Séjour à Irkoutsk. — Etat des personnes attachées à l'Expédition. 19

CHAPITRE III.

Départ de Katschouga-Pristan. — Accident. — Grotte singulière. — La Léna et ses affluens. — Arrivée à Yakoutsk. 35

CHAPITRE IV.

Arrivée à Okhotsk. — État de cette Ville. Page 63

CHAPITRE V.

Départ d'Okhotsk. — Tartares-Tongouths. — Rivière d'Amicon. — Tarin-Ourach. — Zaschiversk. — Virchnoï-Kovima. 79

CHAPITRE VI.

Les Voyageurs à Virchni-Kovimskoï. — Visite chez les Youkagirs. — Occupation au retour. — Description de Virchni-Kovimskoï et de ses Habitans. — Kosaques. 99

CHAPITRE VII.

Départ de Virchnoï-Kovima. — Seredni-Kovima. — Habitans des bords de l'Omolon. — Neizchni-Kovima. — Schalauroff. — Mayak de Laptieff. — Avancement du Capitaine Billings. — Passage encombré de glace. — Baie spirale. — Baie des Loups. — Barannoï-Kamen. — Retour à Neizchni-Kovima. 120

CHAPITRE VIII.

Départ de Neizchni-Kovima. — Yermolova-Tona. — Montagne de Konzche-

boï. — Seredni. — Histoire Naturelle de la Kovima. — Portrait des Habitans de ses bords. — Détails sur l'Expédition du Navigateur Schalauroff. — Arrivée à Yakoutsk. Page 148

CHAPITRE IX.

Rencontre du fameux Voyageur Ledyard. — Il se rend à Irkoutsk avec le Capitaine Billings. — Il est arrêté par ordre de l'Impératrice. — Le Gouverneur-Général d'Irkoutsk, Jacobi, est mandé à Pétersbourg. — Anecdotes sur les Voyages de Lakhoff dans la mer Glaciale, en 1770 et en 1773. — Voyage que Tchvoïnoff fait dans cette Mer en 1775. — Retour à Yakoutsk. — Excursion à Okhotsk. 183

CHAPITRE X.

Recherches sur les Yakouts. — Portrait de cette Nation. 200

CHAPITRE XI.

Départ de Yakoutsk. — Village d'Amginskoï. — Oust-Mayo-Pristan. — Arrivée à Okhotsk. — On lance les deux vaisseaux construits pour l'Expédition. — Naufrage d'un de ces vaisseaux. — Un Courrier de Pétersbourg arrive à Okhotsk. — Décou-

verte d'une Ile qui est nommée l'Ile de Jonas.—*Arrivée au Kamtchatka.* Pag. 256

CHAPITRE XII.

Vaisseau Suédois envoyé au Kamtchatka pour détruire le Commerce Russe. — Départ de la Baie d'Avatcha. — Ile d'Amtchitka. — Amli. — Ounalaschka. — Mœurs, Coutumes des Habitans de ces Contrées. — Tyrannie que les Chasseurs Russes exercent sur ces Insulaires. 276

CHAPITRE XIII.

Départ d'Ounalaschka. — Vue de l'Ile de Sannach. — Iles Schoumagin. — Tyrannie exercée par les Chasseurs Russes sur les Aléoutes. — Iles d'Efdokiff. — Port de Kadiak. — Détails sur Kadiak et sur les Habitans de cette Ile. 306

CHAPITRE XIV.

Départ de Kadiak. — Ile d'Afognak. — Rivière Glaciale. — Groupe d'Iles. — Visite de plusieurs Insulaires. — Arrivée dans le Canal du Prince Williams. — Intelligence de deux Chiens qui empêchent les Sauvages de voler les Voyageurs.

geurs. — Le Capitaine Zaritscheff fait le relèvement de la Côte. — Cap Saint-Elie. — Récit de ce que M. Delareff a vu dans le Canal du Prince Williams. P. 347

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

68-01.
7.8.67
TRL

D802
S255v
1-SIZE
vol. 1